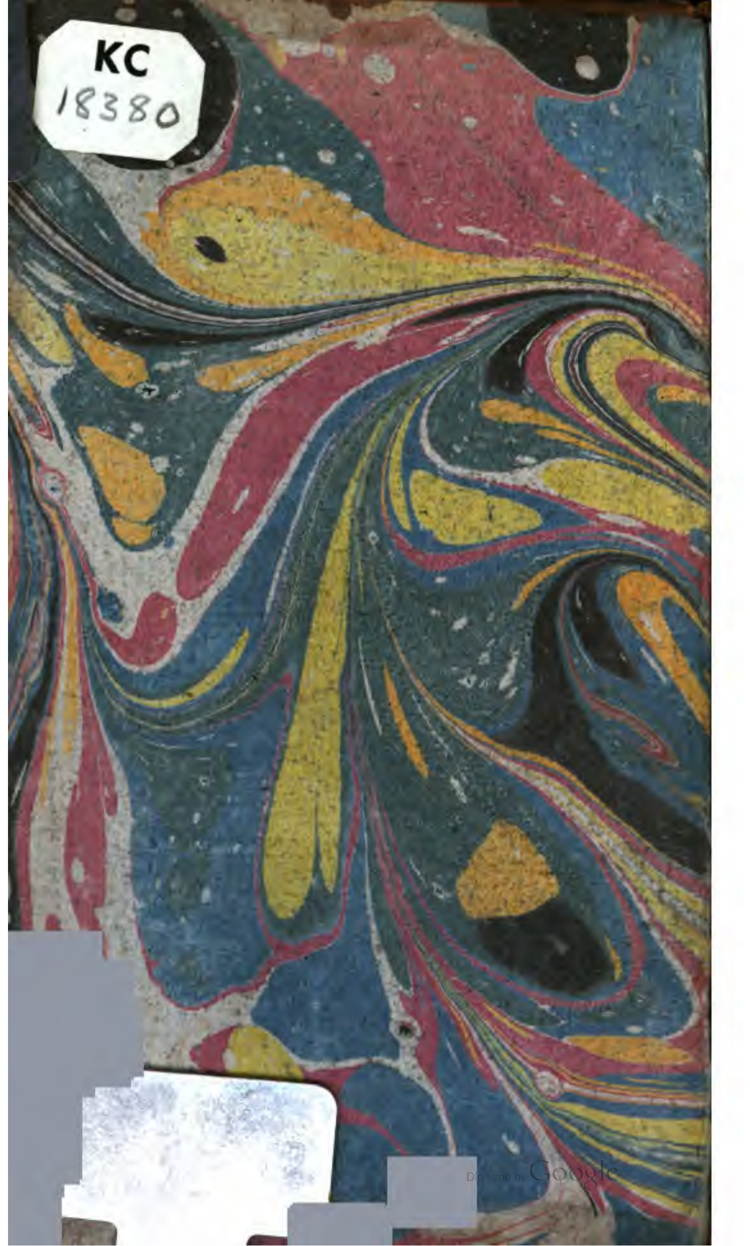

NEDL TRANSFER
HN 6919 $


KC
18380

FABLES CHOISIES

MISES EN VERS,

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

PREMIERE PARTIE.


Cochin

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS PAR MONSIEUR DE LA FONTAINE,

AVEC

UN NOUVEAU COMMENTAIRE par M. COSTE, Membre de la Société Royale de Londres.

Nouvelle Edition.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

la Répu-
maniére
éritable-
miennes

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN. (1)



ONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniére dont Esope a débité sa Morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes

(1) Fils unique de Louis XIV.

y euſſent ajoûté les ornemens de la Poëſie ; puiſque le plus ſage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'oſe, MONSEIGNEUR, *vous en préſenter quelques Eſſais. C'eſt un entretien convenable à vos premieres années. Vous étes en un âge où l'amuſement & les jeux ſont permis aux Princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos penſées à des réfléxions ſérieuſes. Tout cela ſe rencontre aux Fables que nous devons à Eſope. L'apparence en eſt puérile, je le confeſſe ; mais ces puérilités ſervent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point,* MONSEIGNEUR, *que vous ne regardiez favorablement des Inventions ſi utiles, & tout enſemble ſi agréables : car que peut-on ſouhaiter davantage que ces deux points ? Ce ſont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Eſope a trouvé un art ſingulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de ſon Ouvrage répand* [redacted]*ment dans une ame les ſemences de la Vertu, & lui apprend à ſe connoître, ſans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre choſe. C'eſt une adreſſe dont s'eſt ſervi très-heureuſement* (2) *celui ſur lequel Sa Majeſté a jetté les yeux pour vous donner des Inſtructions. Il fait en ſorte que vous appreniez ſans peine, ou, pour mieux parler, avec plaiſir, tout ce qu'il eſt néceſſaire qu'un Prince ſache. Nous eſpérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choſes, dont nous eſpérons infiniment da-*

(2) M. Boſſuet, Evêque de Condom, & depuis de Meaux, Précepteur du Dauphin.

vantage. Ce ſont, Monseigneur, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la Naiſſance; c'eſt l'éxemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de ſi grands deſſeins; quand vous le conſidérez qui regarde ſans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de ſon entrepriſe; quand il pénétre dès ſa premiere démarche juſques dans le cœur d'une (3) Province, où l'on trouve à chaque pas des barrieres inſurmontables, & qu'il en ſubjugue une autre en huit jours, pendant la ſaiſon la plus ennemie de la guerre, lorſque le repos & les plaiſirs regnent dans les Cours des autres Princes; quand non content de domter les hommes, il veut triompher auſſi des Elémens; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ſes Peuples comme un Auguſte. Avouez le vrai, Monseigneur, vous ſoupirez pour la gloire auſſi-bien que lui, malgré l'impuiſſance de vos années: vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer ſon Rival dans l'amour de cette divine Maîtreſſe. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'eſprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'eſt une joie bien ſenſible à notre Monarque; mais c'eſt un ſpectacle bien agréable pour l'Univers, que de voir ainſi croître une jeune Plante, qui cou-

(3) La Hollande.

vrira un jour de ſon ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre ſur ce ſujet ; mais comme le deſſein que j'ai de vous divertir, eſt plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajoûterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci. C'eſt MONSEIGNEUR, *que je ſuis avec un zéle reſpectueux,*

Votre très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidéle Serviteur,
DE LA FONTAINE.

AVERTISSEMENT

CONCERNANT

LE COMMENTAIRE DE CES FABLES,

Publié pour la premiere fois en 1743.

IL y a plus de vingt ans qu'on ne réimprime plus les *Fables de la Fontaine*, en France, en Hollande, & ailleurs, qu'avec quantité de Notes, où l'on s'étoit proposé d'expliquer tout ce qui pourroit embarrasser les Enfans, auxquels, par un usage sagement établi, l'on fait lire ces Fables, de fort bonne heure. Ce dessein étoit heureusement imaginé : mais l'Entrepreneur, incapable de le bien executer, n'a fait qu'obscurcir la plûpart des expressions de la Fontaine, qu'il prétendoit éclaircir. Comme la chose est généralement reconnue, & qu'on ne laisse pourtant pas de faire lire aux Enfans les Fables de la Fontaine dans des Editions défigurées par ce prétendu Commentateur, je n'ai pas crû mal employer quelques heures de mon loisir à le redresser. Par là je me suis mis insensiblement dans la nécessité de refondre presque toutes ses Notes, que j'ai trouvées ou fausses, ou très-mal exprimées. Si j'en ai laissé passer quelques-unes que j'aurois dû corriger, je compte sur l'indulgence de tout Lecteur équitable, qui reconnoîtra sans peine, qu'un travail si *vétilleux*

doit donner naturellement à l'esprit un certain dégoût qui ne peut que lui faire perdre un peu de son attention. C'est du moins ce que j'ai éprouvé plus d'une fois, & qui sans doute m'est arrivé plus souvent que je ne pense.

Ayant trouvé en même temps bien des fautes qui gâtoient le sens & la mesure des Vers, je me suis fait une affaire de corriger le texte par le moyen de plusieurs Editions que j'ai consultées avec un soin tout particulier. Celle de 1678. m'a servi plus qu'aucune autre, à cause d'un bon *Errata* qu'en avoit fait faire La Fontaine lui-même, qui nous dit expressément, que *si l'on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de son Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par l'*Errata *de chaque Livre.*

Vous voyez par ces derniers mots, que La Fontaine avoit partagé ses Fables en différens Livres. Cette division est absolument nécessaire dans un Ouvrage de cette nature; & je ne sai pourquoi les Libraires ont osé l'abandonner. Je l'ai rétablie, par respect pour l'Auteur, & parce qu'elle sert beaucoup à nous faire souvenir de chaque Fable en particulier, & du lieu où l'on peut la retrouver, & qu'elle détermine quantité de citations, qui ont été répandues dans plusieurs de nos bons Livres François, avant qu'on eût pris la liberté de faire imprimer toutes les Fables de La Fontaine en un tas. Le Libraire qui s'est avisé le premier de ce ridicule expédient, a proscrit un *Avertissement* de La Fontaine, dans lequel ce célébre Auteur nous apprend

à la tête du *ſeptiéme Livre* de ſes Fables, *qu'il avoit jugé à propos de donner à la plûpart des ſuivantes un air & un tour un peu différent de celui qu'il avoit donné aux premieres*, pour des raiſons dont on auroit pû tirer un profit conſidérable, ſi La Fontaine eût voulu nous les expliquer avec plus de préciſion, au lieu d'en laiſſer le ſoin à ſes Lecteurs, comme il a trouvé bon de le faire. J'ai remis cet Avertiſſement à ſa place, d'où il avoit été chaſſé par une licence tout-à-fait inexcuſable.

Voilà tout ce que j'ai fait pour rendre cette Edition plus parfaite que toutes celles qui paroiſſent depuis long-temps. Tout cela, dans le fond, ſe réduit à peu de choſe. *In tenui labor.* Mais je ſerai plus que ſatisfait de ce travail, quelque peu conſidérable qu'il ſoit, ſi ſur le tout je puis dire, que *ſans mériter des louanges, je me ſuis mis hors de blâme* ; VITAVI DENIQUE CULPAM, NON LAUDEM MERUI.



AVERTISSEMENT

Sur cette Edition de 1746.

Lequel est lié nécessairement avec le précédent.

J'Allois commencer cet *Avertissement* par rendre compte, en peu de mots, des avantages de cette nouvelle Edition sur celle de 1743. quand j'ai appris que j'étois sévérement critiqué pour avoir rempli l'Edition de 1743. de Notes puériles, triviales, & fort communes. *C'est*, dit mon délicat Censeur, *ce que je me suis proposé dans les définitions* des mots les plus communs, *les plus usités, les plus familiers.* Mais bien éloigné de faire ces définitions-là, je n'y ai ni songé, ni pû songer, comme je le vais démontrer avec la derniere évidence. L'Auteur de ces Notes, qui m'ont toujours paru, à peu près, aussi triviales & *enfantines*, qu'à mon Censeur, les a publiées il y a plus de vingt ans, dans une Edition accompagnée d'une Approbation, signée par M. Fontenelle, le 7. Juillet 1715. & c'est pour les Enfans qu'il les a composées, comme il le déclare lui-même dans un petit Avis au Lecteur. De cette premiere Edition faite à Paris, ces Notes *enfantines* ont passé dans plusieurs Editions, imprimées à Paris, à Amsterdam, & ailleurs, où elles fourmillent encore, toujours copiées d'après l'Edition de 1715. Et voilà qui démontre évidemment,

que ce n'eſt pas à moi qu'appartiennent les Notes *enfantines*, qui d'une de ces anciennes Editions ſont entrées dans la mienne, & qu'il n'eſt pas poſſible que *je me ſois propoſé* de les compoſer moi-même.

Que dirai-je maintenant du Cenſeur qui me les a imputées tout ouvertement ? Rien qui puiſſe lui déplaire : c'eſt que, *quoiqu'elles ne m'appartiennent pas plus à moi qu'à lui-même*, il ne pouvoit que me les attribuer, les voyant confondues avec les miennes. C'étoit à moi à les diſtinguer ; & d'abord, pour en venir là, je me ſuis propoſé de les faire voir dans cette nouvelle Edition, marquées par des Lettres de notre Alphabet. Mais après avoir employé cinq ou ſix minutes à cet ennuyeux travail, je me ſuis déterminé tout d'un coup à l'abandonner. Ayant conſideré que pour donner diſtinctement toutes ces *Notes* à leur Auteur, je devois prendre la peine de les recueillir une à une d'un Exemplaire où elles ont été imprimées depuis long-temps, j'en ai ouvert un, imprimé à Amſterdam en 1722. & muni de l'Approbation que je viens de citer. A cette occaſion, m'étant aviſé d'obſerver ces Notes avec plus d'attention que je n'avois fait auparavant, j'ai vû qu'en effet elles ſont, pour la plûpart, très-*enfantines*, trop triviales, trop communes, ſans compter celles que de vaines répétitions rendent extrêmement dégoûtantes ; & ſur le champ, je les ai chaſſées preſque toutes de la copie de cette nouvelle Edition, comme abſolument indignes de reparoître aux yeux du Public.

Je vais présentement indiquer en peu de mots, les avantages de cette nouvelle Edition sur celle de 1743. Plus agréable au Public, par cela même qu'elle sera dégagée de ce fatras de Notes triviales & *enfantines* dont celle-ci avoit été embrouillée, elle plaira davantage encore par la beauté du caractére, & par des Estampes dessinées & gravées avec beaucoup de délicatesse, qui font voir à l'œil le sujet des *Fables de la Fontaine*, lesquelles charmeront toujours l'esprit des Lecteurs, par la noble simplicité & le tour inimitable dont elles sont écrites.

Quoique l'Edition de 1743. imprimée d'après les (1) meilleures qui ayent paru du vivant de La Fontaine, ait été très-bien reçue du Public, j'ose dire que celle-ci à qui elle a servi de copie, lui est superieure, parce que j'ai épuré de quelques fautes d'impression assez considérables l'Exemplaire qui a été mis entre les mains du *Compositeur*, & que j'y ai rectifié la ponctuation en plusieurs endroits; réparation dont bien des Lecteurs profiteront sans s'en appercevoir.

On trouvera d'ailleurs dans cette Edition plusieurs Notes toutes nouvelles, qui m'ont paru nécessaires. Sans m'arrêter ici à faire voir de quelle importance elles peuvent être, ce que je dois laisser au jugement du Public, je conclus de ces petits avantages que cette Edition a gagné sur celle de 1743. qu'elle pourra fort bien servir de modéle à

(1) *Savoir, celle qui fut imprimée* in-quarto *en* 1668. *une autre,* in-douze, *publiée en* 1678. *& un petit volume publié en* 1694. *qui contient* LES FABLES *dont est composé le* DOUZIE'ME LIVRE.

toutes celles qu'on fera à l'avenir, pourvû qu'on veuille bien prendre la peine de l'accompagner d'un bon *Errata*.

Nul Livre dont on fait plusieurs Editions, ne peut être conservé dans sa pureté originale sans cette précaution, qui ne peut être trop fortement recommandée, & que j'indique ici aux Libraires en faveur des Fables de La Fontaine. Car comme il échappe toujours de nouvelles fautes dans la nouvelle Edition d'un Livre (ce que tout correcteur reconnoît sans peine, & dont tout Lecteur attentif est aisément convaincu) il est impossible qu'un Livre ne soit insensiblement défiguré par les Editions qu'on continue d'en faire, si l'on néglige d'en marquer *constamment* les fautes dans un *Errata* fort exact. Il en est d'un bon *Errata*, comme des Digues de la Hollande. Ces Digues bien entretenues, empêchent que la Hollande ne soit submergée. Un *Errata* exact empêche de même qu'un bon Livre ne soit gâté par les fautes qui s'y glissent nécessairement toutes les fois qu'on l'imprime, & qu'enfin il n'en soit inondé, jusqu'à devenir le jouet & le mépris de ceux qui sans cela l'auroient acheté avec empressement.

Une autre chose dont je me crois obligé d'avertir encore le Public, c'est que cette Edition ayant été *composée* d'après les trois Editions que je viens d'indiquer (les meilleures sans doute qui ayent paru du vivant de La Fontaine) elle est par cela même fort au-dessus de celles qui paroissent depuis long-temps, où l'on a inséré des Piéces qui ne se trouvent point dans le dernier volume des Fables, imprimé en 1694,

un an avant la mort de La Fontaine. Car ces Piéces y ayant été introduites quelque temps après, sans la moindre formalité qui tendît à en autoriser l'introduction, l'on n'auroit pas dû les insérer parmi les Fables de la Fontaine, supposé même qu'elles eussent été aussi dignes de leur être associées, qu'elles en sont visiblement indignes, comme il seroit aisé de le prouver, si c'en étoit ici le lieu.

A Paris le 10 *Janvier* 1746.

COSTE.

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Fables choisies, mises en Vers par M. de la Fontaine, avec un Commentaire par M. Coste.* Je n'y ai rien trouvé qui ne soutienne parfaitement la réputation que M. Coste, ce célébre Ecrivain, s'est acquise dans la République des Lettres, par ses savantes Traductions, & par les judicieuses Remarques dont il les a accompagnées. A Paris ce 2. Octobre 1742.

DANCHET.

PRÉFACE.

L'Indulgence que l'on a eûe pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'esperer la même grace pour ce Recueil. Ce n'est pas (1) qu'un des Maîtres de notre Eloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en Vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun : que d'ailleurs la contrainte de la Poësie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces récits la bréveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'éxemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des Modernes. C'est de tout temps, & chez tous les peuples qui font profession de Poësie, que le Parnasse a jugé ceci de son appanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées

(1) *Patru*, célébre Avocat au Parlement de Paris, & Membre de l'Académie Françoise.

des Muſes. Ce que Platon en rapporte eſt ſi agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier ſupplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cauſe de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de ſa mort. Socrate lui dit, que les Dieux l'avoient averti pluſieurs fois pendant ſon ſommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Muſique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce ſonge ſignifioit : car comme la Muſique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du myſtére là-deſſous; d'autant plus que les Dieux ne ſe laſſoient point de lui envoyer la même inſpiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en ſongeant aux choſes que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit aviſé que la Muſique & la Poëſie ont tant de rapport, que poſſible étoit-ce de la derniére qu'il s'agiſſoit. Il n'y a point de bonne Poëſie ſans harmonie; mais il n'y en a point non plus ſans fictions; & Socrate ne ſavoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choiſir des Fables qui continſſent quelque choſe de véritable, telles que ſont celles d'Eſope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de ſa vie.

Socrate n'eſt pas le ſenl qui ait conſidéré comme ſœurs, la Poëſie & nos Fables. Phédre a témoigné qu'il étoit de ce ſentiment; & par l'excellence de ſon ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des Philoſophes. Après Phédre, Aviénus a traité le même ſujet. Enfin, les Modernes les ont ſuivis.

Nous en avons des exemples non ſeulement chez les Etrangers, mais chez nous. Il eſt vrai que lorſque nos gens y ont travaillé, la langue étoit ſi différente de ce qu'elle eſt, qu'on ne les doit conſidérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entrepriſe : au contraire, je me ſuis flatté de l'eſpérance, que ſi je ne courois dans cette carriére avec ſuccès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera poſſible que mon travail fera naître à d'autres perſonnes l'envie de porter la choſe plus loin. Tant s'en faut que cette matiére ſoit épuiſée, qu'il reſte encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ai mis. J'ai choiſi véritablement les meilleures, c'eſt-à-dire celles qui m'ont ſemblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne ſera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choiſies ; & ſi ce tour eſt moins long, il ſera ſans doute plus approuvé. Quoiqu'il en arrive, on m'aura toujours obligation ; ſoit que ma témérité ait été heureuſe, & que je ne me ſois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, ſoit que j'aie ſeulement excité les autres à mieux faire.

Je penſe avoir juſtifié ſuffiſamment mon deſſein : Quant à l'execution, le Public en ſera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême bréveté qui rendent Phédre recommandable ; ce ſont qualités au-deſſus de ma portée. Comme il m'étoit impoſſible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompenſe égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non

que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue Latine n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet Auteur le vrai caractére & le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eûes, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison ; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces Fables étant sûes de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté & de la gaité. Je n'appelle pas gaité ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matiére. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'Esprit, qui ne se rencontre dans l'Apologue : C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choisissant pour leur servir de Pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sai comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne

leur

leur ont point aſſigné un Dieu qui en eût la direction, ainſi qu'à la Poëſie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; puiſque, s'il m'eſt permis de mêler ce que nous avons de plus ſacré parmi les erreurs du Paganiſme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par Paraboles; & la Parabole eſt-elle autre choſe que l'Apologue? c'eſt-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'inſinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier. Qui ne nous propoſeroit à imiter que les Maîtres de la Sageſſe, nous fourniroit un ſujet d'excuſe: il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis ſont capables de cela même qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon ayant banni Homere de ſa République, y a donné à Eſope une place très-honorable. Il ſouhaite que les Enfans ſucent ces Fables avec le lait: il recommande aux nourrices de les leur apprendre: car on ne ſauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la ſageſſe & à la vertu. Plûtôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles ſont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Craſſus allant contre les Parthes s'engagea dans leur Pays ſans conſidérer comment il en ſortiroit: que cela le fit périr lui & ſon armée, quelque effort qu'il fît pour ſe retirer. Dites au même enfant, que le Renard & le Bouc deſcendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur ſoif; que le Renard en ſortit s'étant ſervi

des épaules & des cornes de ſon camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour ne pas avoir eu tant de prévoyance ; & par conſéquent il faut conſidérer en toute choſe la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impreſſion ſur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins diſproportionné que l'autre à la petiteſſe de ſon eſprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les penſées de l'enfance ſont d'elles-mêmes aſſez enfantines, ſans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne ſont telles qu'en apparence ; car dans le fonds, elles portent un ſens très-ſolide. Et comme par la définition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoiſſances qui meſurent enfin le Ciel & la Terre ; de même auſſi, par les raiſonnemens & les conſéquences que l'on peut tirer de ces Fables, on ſe forme le jugement & les mœurs, on ſe rend capables des grandes choſes.

Elles ne ſont pas ſeulement morales, elles donnent encore d'autres connoiſſances. Les propriétés des Animaux, & leurs divers caractéres y ſont exprimés : par conſequent les nôtres auſſi, puiſque nous ſommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraiſonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces piéces ſi différentes il compoſa notre eſpéce : il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainſi ces Fables ſont un Tableau où chacun de nous ſe trouve dépeint.

Ce qu'elles nous repréſentent confirme les perſonnes d'âge avancé, dans les connoiſſances que l'uſage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils ſachent. Comme ces derniers ſont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoiſſent pas encore les habitans; ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. On ne les doit laiſſer dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un Lion, un Renard, ainſi du reſte; & pourquoi l'on compare quelque fois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'eſt à quoi les Fables travaillent : les premieres notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ai déjà paſſé la longueur ordinaire des Préfaces, cependant je n'ai pas encore rendu raiſon de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue eſt compoſé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le corps eſt la Fable, l'ame eſt la Moralité. Ariſtote n'admet la Fable que dans les animaux; il en exclut les hommes & les plantes. Cette régle eſt moins de néceſſité que de bienſéance, puiſque ni Eſope, ni Phédre, ni aucun des Fabuliſtes ne l'a gardée : tout au contraire de la Moralité dont aucun ne ſe diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il eſt aiſé au Lecteur de la ſuppléer. *On ne conſidére en France que ce qui plaît. C'eſt la grande régle, & pour ainſi dire la ſeule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de paſſer pardeſſus les anciennes coutumes, lorſque je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope,

la Fable étoit contée ſimplement, la moralité ſéparée, & toujours enſuite. Phédre eſt venu, qui ne s'eſt pas aſſujetti à cet ordre : il embellit la narration, & tranſporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il ſeroit néceſſaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en obſerver un qui n'eſt pas moins important : c'eſt Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de ſon eſprit, ni contre celle de ſa matiére. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réuſſir n'en vient juſques-là ; il abandonne les choſes dont il voit bien qu'il ne ſauroit rien faire de bon.

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.

C'eſt ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du ſuccès deſquelles je n'ai pas bien eſpéré.

Il ne reſte plus qu'à parler de la Vie d'Eſope. Je ne vois preſque perſonne qui ne tienne pour fabuleuſe celle que Planude nous a laiſſée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à ſon Héros un caractére & des Aventures qui répondiſſent à ſes Fables. Cela m'a paru d'abord ſpécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle eſt en partie fondée ſur ce qui ſe paſſe entre Xantus & Eſope : on y trouve trop de niaiſeries ; & qui eſt le Sage à qui de pareilles choſes n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été ſérieuſe. Ce qui me confirme en mon ſentiment, c'eſt que le caractére que Planude donne à Eſope, eſt ſemblable

à celui que Plutarque lui a donné dans ſon Banquet des Sept Sages, c'eſt-à-dire, d'un homme ſubtil, & qui ne laiſſe rien paſſer. On me dira que le Banquet des Sept Sages eſt auſſi une invention. Il eſt aiſé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu impoſer à la poſtérité dans ce Traité-là, lui qui fait profeſſion d'être véritable par tout ailleurs, & de conſerver à chacun ſon caractére. Quand cela ſeroit, je ne ferois que mentir ſur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, Vie d'Eſope. Quelque vraiſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas; & Fable pour Fable, le Lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.



LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.

NOus n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esope. A peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de Nations, tant de Princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celle d'Esope & d'Homere, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siécles suivans. Car Homere n'est pas seulement le pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Gréce s'est tant vantée; lui qui enseignoit la véritable Sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des régles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands Hommes, mais la plûpart des Savans les tiennent toutes deux fabuleuses; particuliérement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siécle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit

pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il ſavoit par tradition ce qu'il a laiſſé. Dans cette croyance, je l'ai ſuivi, ſans retrancher de ce qu'il a dit d'Eſope, que ce qui m'a ſemblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienſéance.

Eſope étoit Phrygien, d'un Bourg appellé *Amorium.* Il nâquit vers la cinquante-ſeptiéme Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne ſauroit dire s'il eut ſujet de remercier la Nature, ou bien de ſe plaindre d'elle : car en le douant d'un très-bel eſprit, elle le fit naître difforme & laid de viſage, ayant à peine figure d'homme ; juſqu'à lui refuſer preſqu'entiérement l'uſage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Eſclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reſte, ſon ame ſe maintint toujours libre & indépendante de la Fortune.

Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe, ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi déſagréable. Or il arriva que ce Maître étant allé voir ſa maiſon des champs, un Payſan lui donna des Figues : il les trouva belles, & les fit ſerrer fort ſoigneuſement, donnant ordre à ſon Sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au ſortir du bain. Le hazard voulut qu'Eſope eut affaire dans le logis. Auſſi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les Figues avec quelques-uns de ſes camarades : puis ils rejetterent cette friponnerie ſur Eſope, ne croyant pas qu'il ſe pût jamais juſtifier, tant il étoit bégue, & paroiſſoit

idiot. Les châtimens dont les Anciens usoient envers leurs Esclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jetta aux piéds de son Maître, & se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiéde, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche, mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les Figues toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur Maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques Voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la Ville. Esope les obligea premierement de se reposer à l'ombre ; puis leur ayant présenté une légere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel ;

&

& prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet Art dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; & en s'éveillant : Qu'est ceci ? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de Maître. Car comme un certain Zénas qui étoit là en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil sur les Esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sus. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphêmer & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque Bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos Esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le Marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendroit pour un Outre

Dès que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, & lui dit : Achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la Bête. Cette raillerie plut au Marchand. Il acheta Notre Phrygien trois oboles, & dit en riant : Les Dieux soient loués ; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves : si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le Panier au pain, c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le Panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant : ainsi le soir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au Marchand, il se défit de tous ses Esclaves, à la réserve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les

deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope au contraire ne fut vétu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entr'autres un Philosophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils savoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit son Chantre mille oboles ; son Grammairien trois mille ; & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope pardessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelqu'emplette, ses disciples lui conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouventail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit : A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas ; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel Esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il

ne la voulût mettre en colere, & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le Personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit, que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit: car quoiqu'on puisse juger par là de son caractére, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi-bien que le Jardinage: c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre

produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; & ayant tiré son Maître à part, il lui conseilla de dire à ce Jardinier, qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du Jardin, Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second, qui auroit aussi des enfans d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après, un grand différend entre le Philosophe & sa femme. Le Philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite Chienne qui étoit les délices de son Maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le

faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ? Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la Chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le Philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les priéres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable, & fit tant qu'il fut recontré par un des domestiques de sa Maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit, que son Maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles piéces à son Maître, & tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un Esclave. Il n'acheta donc que des Langues, lesquelles il fit accommoder

à toutes les ſauſſes : l'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la Langue ? reprit Eſope. C'eſt le lien de la vie civile, la clef des Sciences, l'organe de la vérité & de la raiſon. Par elle on bâtit les villes & on les police ; on inſtruit, on perſuade, on régne dans les aſſemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui eſt de louer les Dieux. Et bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attrapper) achete-moi demain ce qui eſt de pire : ces mêmes perſonnes viendront chez moi ; je veux diverſifier.

Le lendemain Eſope ne fit ſervir que le même mets, diſant que la langue eſt la pire choſe qui ſoit au monde. C'eſt la mere de tous débats, la nourrice des procès, la ſource des diviſions & des guerres. Si on dit qu'elle eſt l'organe de la vérité, c'eſt auſſi celui de l'erreur, & qui pis eſt, de la calomnie. Par elle on détruit les Villes, on perſuade de méchantes choſes. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profére des blaſphêmes contre leur puiſſance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort néceſſaire, car il ſavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philoſophe. Dequoi vous mettez-vous en peine ? reprit Eſope. Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne ſe mette en peine de rien.

Eſope alla le lendemain ſur la place ; & voyant un Payſan qui regardoit toutes choſes avec la froi-

deur & l'indifférence d'une ſtatue, il amena ce Payſan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme ſans ſouci que vous demandez. Xantus commanda à ſa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un baſſin, puis de laver elle-même les piéds de ſon nouvel hôte. Le Payſan la laiſſa faire, quoiqu'il ſût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il diſoit en lui-même : c'eſt peut-être la coutume d'en uſer ainſi. On le fit aſſeoir au haut bout, il prit ſa place ſans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre choſe que blâmer ſon cuiſinier : rien ne lui plaiſoit; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop ſalé; & ce qui étoit trop ſalé, il le trouvoit trop doux. L'homme ſans ſouci le laiſſoit dire, & mangeoit de toutes ſes dents. Au deſſert, on mit ſur la table un gâteau, que la femme du Philoſophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtiſſerie la plus méchante que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'ouvriere, car elle ne me fera de ſa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Payſan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait déſarçonna le Philoſophe, & lui ôta l'eſpérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas ſeulement avec ſon Maître, qu'Eſope trouvoit occaſion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit: il rencontra en chemin le Magiſtrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Eſope fût diſtrait, ou pour une autre raiſon, il répondit qu'il n'en ſavoit rien. Le Magiſtrat tenant à mépris & irrévérence cette

réponſe, le fit mener en priſon. Comme les Huiſſiers le conduiſoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Savois-je que l'on me feroit aller où je vais ? Le Magiſtrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un Eſclave ſi rempli d'eſprit.

Xantus, de ſa part, voyoit par là, de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Eſope ; & combien la poſſeſſion d'un tel Eſclave lui faiſoit d'honneur. Même un jour, faiſant la débauche avec ſes diſciples, Eſope qui les ſervoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, auſſi-bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés ; le premier, de volupté ; le ſecond, d'ivrognerie ; le troiſiéme, de fureur. On ſe moqua de ſon obſervation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna juſqu'à perdre la raiſon, & à ſe vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus ſoutint ce qu'il avoit dit, gagea ſa maiſon qu'il boiroit la mer toute entiére ; & pour aſſurance de la gageure, il dépoſa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour ſuivant, que les vapeurs de Bacchus furent diſſipées, Xantus fut extrêmement ſurpris de ne plus trouver ſon anneau, lequel il tenoit fort cher. Eſope lui dit qu'il étoit perdu, & que ſa maiſon l'étoit auſſi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philoſophe bien alarmé. Il pria Eſope de lui enſeigner une défaite. Eſope s'aviſa de celle-ci.

Quand le jour qu'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos

accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du Philoſophe. Celui de ſes Diſciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'Aſſemblée : Meſſieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non les fleuves qui entrent dedans : c'eſt pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me ſuis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour ſortir à ſon honneur d'un ſi mauvais pas. Le Diſciple confeſſa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à ſon Maître. Xantus fut reconduit juſqu'en ſon logis avec acclamation.

Pour récompenſe, Eſope lui demanda la liberté. Xantus la lui refuſa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi, il y conſentoit : partant, qu'il prît garde au premier préſage qu'il auroit étant ſorti du logis : s'il étoit heureux, & que par exemple deux Corneilles ſe préſentaſſent à ſa vûe, la liberté lui ſeroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne ſe laſſât point d'être Eſclave. Eſope ſortit auſſi-tôt. Son Maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux Corneilles qui s'abattirent ſur le plus haut. Il en alla avertir ſon Maître, qui voulut voir lui-même s'il diſoit vrai. Tandis que Xantus venoit, une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Eſope : qu'on lui donne les étriviéres. L'ordre fut exécuté. Pendant le ſupplice du pauvre Eſope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas !

s'écria Esope, les préſages ſont bien menteurs! moi qui ai vû deux Corneilles, je ſuis battu; mon Maître qui n'en a vû qu'une, eſt prié de nôces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on ceſſât de fouetter Esope : mais quant à la liberté, il ne ſe pouvoit réſoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverſes occaſions.

Un jour ils ſe promenoient tous deux parmi de vieux monumens, conſidérant avec beaucoup de plaiſir les Inſcriptions qu'on y avoit miſes. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit compoſée (1) des premiéres lettres de certains mots. Le Philoſophe avoua ingénument que cela paſſoit ſon eſprit. Si je vous fais trouver un tréſor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompenſe aurai-je? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du tréſor. Elles ſignifient, pourſuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet ils le trouverent, après avoir creuſé quelque peu dans la terre. Le Philoſophe fut ſommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres: ce me ſera un autre tréſor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, pourſuivit Esope, comme étant les premiéres lettres de ces mots : Ἀποβὰς, βήματα, &c. C'eſt-à-dire, *Si vous reculez quatre pas, & que vous creuſiez, vous trouverez un tréſor.* Puiſque tu es ſi ſubtil, repartit Xantus,

(1) α β δ ο ε θ χ.

j'aurois tort de me défaire de toi : n'eſpére donc pas que je t'affranchiſſe. Et moi, repliqua Eſope, je vous dénoncerai au Roi Denys ; car c'eſt à lui que le tréſor appartient ; & ces mêmes lettres commencencent d'autres mots qui le ſignifient. Le Philoſophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît ſa part de l'argent & qu'il n'en dît mot ; de quoi Eſope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choiſies de telle maniére qu'elles enfermoient un triple ſens, & ſignifioient encore, *En vous en allant, vous partagerez le tréſor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux piéds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Eſope, eſt-ce ainſi que les Philoſophes s'acquittent de leurs promeſſes ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchiſſiez malgré vous.

Sa prédiction ſe trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'Anneau public (c'étoit apparemment quelque Sceau que l'on appoſoit aux délibérations du Conſeil) & le fit tomber au ſein d'un Eſclave. Le Philoſophe fut conſulté là-deſſus, & comme étant Philoſophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps, & eut recours à ſon Oracle ordinaire : c'étoit Eſope. Celui-ci lui conſeilla de le produire en public ; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en ſeroit toujours à ſon Maître ; ſinon, il n'y auroit que l'Eſclave de blâmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à la Tribune aux Harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire ; per-

ſonne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raiſonnable d'un homme fait de cette maniére. Eſope leur dit, qu'il ne falloit pas conſidérer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc ſans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Eſope s'en excuſa ſur ce qu'il n'oſoit le faire. La Fortune, diſoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le Maître & l'Eſclave : ſi l'Eſclave diſoit mal, il ſeroit battu : s'il diſoit mieux que le Maître, il ſeroit battu encore. Auſſi-tôt on preſſa Xantus de l'affranchir. Le Philoſophe réſiſta long-temps. A la fin le Prévôt de Ville le menaça de le faire de ſon office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magiſtrat ; de-façon que le Philoſophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Eſope dit que les Samiens étoient menacés de ſervitude par ce prodige ; & que l'Aigle enlevant leur Sceau, ne ſignifioit autre choſe qu'un Roi puiſſant qui vouloit les aſſujettir.

Peu de temps après, Créſus Roi des Lydiens fit dénoncer à ceux de Samos, qu'ils euſſent à ſe rendre ſes tributaires ; ſinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plûpart étoient d'avis qu'on lui obéît. Eſope leur dit que la Fortune préſentoit deux chemins aux hommes ; l'un, de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la ſuite très-agréable ; l'autre, d'eſclavage, dont les commencemens étoient plus aiſés, mais la ſuite laborieuſe. C'étoit conſeiller aſſez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur de Créſus avec peu de ſatisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Des principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un Traité de paix, celles-ci donnerent leurs Chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet Apologue fit son effet : les Samiens prirent une déliberation toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses piéds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il : une Cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bléds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette Cigale, je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour

vous offenſer. Créſus, touché d'admiration & de pitié, non ſeulement lui pardonna, mais il laiſſa en repos les Samiens à ſa conſidération.

En ce temps-là le Phrygien compoſa ſes Fables, leſquelles il laiſſa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Eſope de grands honneurs. Il lui prit auſſi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverſes choſes avec ceux que l'on appelloit Philoſophes. Enfin, il ſe mit en grand crédit près de Lycérus, Roi de Babylone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des Problêmes à ſoudre ſur toutes ſortes de matiéres, à condition de ſe payer une eſpéce de tribut ou d'amende, ſelon qu'ils répondroient bien ou mal aux queſtions propoſées : en quoi Lycérus, aſſiſté d'Eſope, avoit toujours l'avantage, & ſe rendoit illuſtre parmi les autres, ſoit à réſoudre, ſoit à propoſer.

Cependant notre Phrygien ſe maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut ſi méchant que d'oſer ſouiller le lit de ſon bienfaiteur. Cela étant venu à la connoiſſance d'Eſope, il le chaſſa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des Lettres, par leſquelles il ſembloit qu'Eſope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus perſuadé par le cachet & par la ſignature de ces Lettres, commanda à un de ces Officiers nommé Hermippus, que ſans autre enquête, il fît mourir promptement le traître Eſope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui ſauva la

vie, & à l'insû de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des Architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lû les Lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Esope : quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la Lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoyeroit au Printemps les Architectes & le Répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur tout, n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit dés Aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le Printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les Peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énygme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas; & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Esope dit, que le Répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, que je vous ai trouvé les Ouvriers, fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope. J'ai des Cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des Chevaux qui sont devers Babylone : Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un Chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & al-

lerent ſe plaindre au Roi. On fit venir en ſa préſence le Phrygien. Ne ſavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal eſt un de nos Dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la ſorte ? C'eſt pour l'offenſe qu'il a commiſe envers Lycérus, reprit Eſope : car la nuit derniére il lui a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous étes un menteur, repartit le Roi : comment ſeroit-il poſſible que ce Chat eût fait en ſi peu de temps un ſi long voyage ? Et comment eſt-il poſſible, reprit Eſope, que vos Jumens entendent de ſi loin nos Chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre ?

Enſuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains perſonnages d'eſprit ſubtil, & ſavans en queſtions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils propoſerent à Eſope diverſes choſes : celle-ci entr'autres : Il y a un grand Temple qui eſt appuyé ſur une colonne entourée de douze Villes, chacune deſquelles a trente Arcboutans, & autour de ces Arcboutans ſe promenent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Eſope, cette queſtion aux petits enfans de notre Pays. Le Temple eſt le Monde, la colonne, l'An, les villes, ce ſont les Mois, & les arcboutans, les Jours, autour deſquels ſe promenent alternativement le Jour & la Nuit.

Le lendemain Nectênabo aſſembla tous ſes amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton ſoit la cauſe que Lycérus remporte

le prix, & que j'aye la confusion pour mon partage?
Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une Cédule, par laquelle Necténabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycérus. La Cédule fut mise entre les mains de Necténabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenuë dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde : je vous en prens à témoins tous tant que vous étes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Nectébo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son Maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des liberalités de ses amans, fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçû de ...érus avec de grandes démonstrations de joie & ...enveillance : ce Roi lui fit ériger une Statue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Gréce encore une fois. Lycérus ne le laissa pas partir sans embrasse-

mens & ſans larmes, & ſans le faire promettre ſur les Autels, qu'il reviendroit achever ſes jours auprès de lui.

Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Eſope, piqué de ce mépris, les compara aux Bâtons qui flotent ſur l'onde : on s'imagine de loin que c'eſt quelque choſe de conſidérable : de près on trouve que ce n'eſt rien. La comparaiſon lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un ſi violent deſir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils réſolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ſes hardes un de leurs Vaſes ſacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Eſope de vol & de ſacrilége, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut ſorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme des gens qui étoient en peine. Ils l'accuſerent d'avoir [illegible]obé leur Vaſe. Eſope le nia avec des ſermens [illegible] chercha dans ſon équipage, & il fut trouvé. [illegible]out ce qu'Eſope put dire, n'empêcha p[illegible] qu'on le traitât comme un criminel infâme. Il [illegible] mené à Delphes, chargé de fers, mis dans [illegible] chots, puis condamné à être précipité. Rien [illegible] ſervit de ſe défendre avec ſes armes ordinaire[illegible] de raconter des Apologues : les Delphiens s'en [illegible]querent.

La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat

la venir voir. Afin de lui faire traverſer l'onde, elle l'attacha à ſon piéd. Dès qu'il fut ſur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le deſſein de le noyer, & d'en faire enſuite un repas. Le malheureux Rat réſiſta quelque peu de temps. Pendant qu'il ſe débattoit ſur l'eau, un Oiſeau de proie l'apperçut, fondit ſur lui, & l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne ſe put détacher, il ſe reput de l'un & de l'autre. C'eſt ainſi, Delphiens abominables, qu'un plus puiſſant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez auſſi.

Comme on le conduiſoit au ſupplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite Chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet aſyle, leur dit-il, parce que ce n'eſt qu'une petite Chapelle : mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite ſûre, non pas même dedans les Temples. Il vous arrivera la même choſe qu'à l'Aigle, laquelle nonobſtant les prieres de l'Eſcarbot, enleva un Liévre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'Aigle en fut punie juſque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de temps après ſa mort, une peſte très-violente exerça ſur eux ſes ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiſer le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & ſatisfaire aux Mânes d'Eſope. Auſſi-tôt une

Pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas ſeuls combien ce crime leur déplaiſoit : les hommes vengerent auſſi la mort de leur Sage. La Gréce envoya des Commiſſaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuſe.



TABLE DES FABLES CONTENUES DANS LA PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIEME.

LIVRE TROISIÉME.

LIVRE QUATRIÉME.

LIVRE CINQUIÉME.

LIVRE SIXIÉME.

Fin de la Table de la premiere Partie.

FABLES



FABLES CHOISIES
MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

JE chante les Héros dont (1) Esope est le pere.
Troupe de qui l'Histoire encor que mensongere,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, & même les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes.
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

(1) Célébre inventeur des Fables.

Et qui, faiſant fléchir les plus ſuperbes têtes,
Comptera déſormais ſes jours par ſes conquêtes,
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois :
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légeres peintures ;
Et ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
Tout l'Eté,
Se trouva fort dépourvûe
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous pairai, lui dit-elle,
(1) Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt & principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour, à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez? J'en suis fort aise;
Hé bien, dansez maintenant.

(1) Avant la moisson, avant le temps où l'on recueille les grains : temps qu'on s'est avisé de nommer *Oût*, parce que cette recolte se fait ordinairement en Août, qu'on prononce *Oût*, comme s'il étoit écrit sans *A*.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAître Corbeau ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage :
Maître Renard, par l'odeur (1) alléché,
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monſieur du Corbeau!
Que vous étes joli! Que vous me ſemblez beau!
Sans mentir, ſi votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous étes le (2) Phœnix des hôtes de ces bois.

(1) *Attiré*. Mais qui voudroit conter cette Fable en Proſe, ne pourroit, je penſe, employer un terme plus propre & plus expreſſif que celui d'*alléché*.

(2) Le plus beau de tous les oiſeaux, toujours * unique en ſon eſpece dans le temps qu'on dit qu'il a paru ; & ſi rare, † qu'il n'eſt pas trop ſûr qu'il ait jamais éxiſté. Mais que cet oiſeau ſoit une pure fiction, dont les Grecs ont oſé frelater leur Hiſtoire, la beauté merveilleuſe qu'ils lui ont attribuée, enrichie par les deſcriptions des Poëtes, & par le pinceau des Peintres, a été ſi fort autoriſée dans le monde, que le mot de *Phénix* eſt entré dans notre Langue, pour ſignifier des choſes & des perſonnes d'une excellence extraordinaire. C'eſt ainſi que dans *la Bruyere*, QUINAULT eſt nommé le PHENIX *de la Poëſie chantante*, que *Boileau* parlant d'un Sonnet parfait, nous dit,

Que cet heureux Phénix *eſt encore à trouver ;*

& qu'ici le Renard voyant le Corbeau, qui perché ſur un arbre, tenoit en ſon bec un fromage, s'aviſe pour l'étourdir, & lui faire oublier ſon fromage, de lui dire, que, s'il a la voix auſſi charmante que le plumage, il eſt *le* PHENIX *des hôtes de ces Bois :* éloge flatteur, qui ne manqua pas de produire l'effet qu'en attendoit le Renard.

* *Sunt qui adſeverent .... unum in terris, &c.* TACIT. *Annal.* Lib. VI. p. 204. Ex Officinâ Elzevirianâ.

† *Nonnulli falſum hunc Phœnicem credidere, nihilque uſurpaviſſe ex his quæ vetus memoria firmavit.* TACIT. *Annal.* Lib. VI. p. 204.

A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : Mon bon Monsieur;
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? Dites-moi, n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Le Monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs ;

Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs :
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

DEux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge ſi belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être ſoulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faiſoit ſonner ſa ſonnette :
Quand l'Ennemi ſe préſentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fiſc une troupe ſe jette,
Le ſaiſit au frein & l'arrête.
Le Mulet, en ſe défendant,
Se ſent percer de coups, il gémit, il ſoupire.
Eſt-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis ?
Ce Mulet qui me ſuit, du danger ſe retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit ſon camarade,
Il n'eſt pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avois ſervi qu'un Meûnier, comme moi,
Tu ne ſerois pas ſi malade.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau;
Tant les Chiens faiſoient bonne garde:
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers,
Mais il falloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y ſont miſérables,
Cancres, (1) hères & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoi? Rien d'aſſuré: point de (2) franche lipée:
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit: Que me faudra-t-il faire?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portans bâtons, & mendians;

(1) Malingres, décharnés.
(2) Repas qui ne coûte rien à des impudens qui vont y prendre part ſans avoir été invités.

Flatter ceux du logis, à ſon maître complaire ;
Moyennant quoi, votre ſalaire
Sera force (3) reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déjà ſe forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant, il vit le col du Chien pelé :
Qu'eſt-cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de choſe.
Mais encor ? Le colier dont je ſuis attaché,
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché ! dit le Loup : Vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte ;
Et ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
Cela dit, Maître Loup, s'enfuit, & court encor.

(3) Les reſtes d'un repas.

FABLE VI.

La Geniſſe, la Chévre & la Brebis, en ſociété avec le Lion.

LA Géniſſe, la Chévre, & leur ſœur la Brebis,
Avec un fier Lion, Seigneur du voiſinage,
Firent ſociété, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chévre un Cerf ſe trouva pris.
Vers ſes aſſociés auſſi-tôt elle envoie.

Eux venus, le Lion par ſes ongles compta,
Et dit : Nous ſommes quatre à partager la proie ;
Puis, en autant de parts le Cerf il dépeça,
Prit pour lui la premiere en qualité de (1) Sire :
Elle doit être à moi, dit-il ; & la raiſon,
C'eſt que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La ſeconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le ſavez, c'eſt le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troiſiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme,
Je l'étranglerai tout d'abord.

(1) Seigneur ou Roi, le Lion étant réputé Roi des animaux, comme l'Aigle celui des Oiſeaux.

FABLE VII.

La Beſace.

JUpiter dit un jour : Que tout ce qui reſpire
S'en vienne comparoitre aux piéds de ma grandeur.
Si dans ſon compoſé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer ſans peur :
Je mettrai reméde à la choſe.
Venez, Singe, parlez le premier ; & pour cauſe :
Voyez ces animaux : faites comparaiſon
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous ſatisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre piéds auſſi-bien que les autres ?
Mon portrait, juſqu'ici, ne m'a rien reproché ;

Mais pour mon frere l'Ours on ne l'a qu'ébauché :
Jamais, s'il me veut croire, il (1) ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut, de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles,
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'Eléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit,
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le (2) Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous :
Du reste contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre Espéce excella, car tout ce que nous sommes,
Linx (*a*) envers nos pareils, & Taupes (3) envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le Fabricateur souverain
Nous créa Besaciers tous de même maniére,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriére,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(1) Vû son extrême laideur.

(2) Très-petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope.

(*a*) Animal aux yeux très-perçans.

(3) On croit communément que les Taupes n'ont point d'yeux.

FABLE VIII.

L'Hirondelle & les petits Oiseaux.

UNe Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fuſſent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la (1) chanvre ſe ſéme,
Elle vit un Manant en couvrir maints (2) ſillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oiſillons,
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je ſaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui cauſera dans la ſaiſon
Votre mort ou votre priſon :
Gâre la cage ou le chaudron.
C'eſt pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiſeaux ſe moquerent d'elle :

(1) Chénevis, graine qui produit le chanvre, dont on fait la corde & le fil.

(2) Terre élevée entre deux rayons dans un champ labouré.

Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la (3) chéneviére fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou ſoyez ſûrs de votre perte.
Prophéte de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille perſonnes
Pour éplucher tout ce canton.
(4) La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'Hirondelle ajoûta : Ceci ne va pas bien :
Mauvaiſe graine eſt tôt venue.
Mais puiſque juſqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera (5) couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux Oiſillons la guerre,
Quand (6) reginglettes & rézeaux
Attraperont petits oiſeaux,
Ne volez plus de place en place :
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Grue & la Bécaſſe.
Mais vous n'étes pas en état
De paſſer, comme nous, les déſerts & les ondes;

(3) Champ où croît le chanvre.

(4) Selon le bel uſage, *chanvre* eſt maſculin. La Fontaine a mieux aimé le faire féminin, comme il l'eſt encore dans quelques Provinces.

(5) C'eſt-à-dire *enſemencée*. Le mot *couvert*, pris dans ce ſens là, eſt un terme d'agriculture aſſez uſité à la campagne, mais qui n'eſt pas fort connu dans les grandes Villes.

(6) *Reginglette*, ſorte de piége pour attraper les oiſeaux. Ce mot uſité dans quelques Provinces, eſt inconnu à Paris, où les Oiſeliers diſent Trébuchet, Colet, &c. au lieu de *Reginglette*.

Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'eſt pourquoi vous n'avez qu'un parti qui ſoit ſûr,
C'eſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oiſillons las de l'entendre,
Se mirent à jaſer auſſi confuſément,
Que faiſoient les Troyens, quand la pauvre (7) Caſſandre
Ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oiſillon ſe vit eſclave retenu.

Nous n'écoutons d'inſtincts que ceux qui ſont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il eſt venu.

(7) Fille du Roi Priam, dont on mépriſoit les prophéties, qui cependant ſe trouvoient toujours très-véritables.

FABLE IX.

Le Rat de ville & le Rat des champs.

AUtrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des (1) reliefs d'Ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.

(1) Reſtes d'oiſeaux d'un goût délicat, parmi leſquels l'Ortolan paſſe pour un des plus friands morceaux.

Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au feſtin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la ſale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.

Le bruit ceſſe, on ſe retire :
Rats en campagne auſſi-tôt :
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'eſt aſſez, dit le Ruſtique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de Roi.

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc, fi du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.

FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

LA raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau ſe déſaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage.
Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majeſté
Ne ſe mette pas en colere,
Mais plûtôt qu'elle conſidere
Que je me vas déſaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-deſſous d'elle ;
Et que par conſequent, en aucune façon,
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je ſai que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'étois pas né ?
Reprit l'Agneau, je tête encor ma mere.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere.
Je n'en ai point. C'eſt donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guére,

Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme & son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

UN homme, qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos Dames,
Miroirs dans les logis, Miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre (1) Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il pût s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure :
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; & ses yeux irrités

(1) On appelle *Narcisse* tout homme entêté de sa beauté, réelle ou chimerique, par allusion à ce que dit la Fable, d'un beau jeune homme de ce nom ; qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

Pensent

Penſent appercevoir une chimére vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! Le canal eſt ſi beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; & cette erreur extrême
Eſt un mal que chacun ſe plaît d'entretenir.
Notre ame, c'eſt cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce ſont les ſottiſes d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les Peintres légitimes.
Et quant au canal, c'eſt celui
Que chacun ſait, (*a*) le Livre des Maximes.

(*a*) Celui des Maximes morales, composé par *le Duc de la Rochefoucault*.

FABLE XII.

Le Dragon à pluſieurs têtes, & le Dragon à pluſieurs queues.

UN Envoyé du Grand Seigneur,
Préféroit, dit l'Hiſtoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de ſon Maître à celles de l'Empire.
Un Alleman ſe mit à dire :
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, ſont ſi puiſſans,
Que chacun d'eux pourroit ſoudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de ſens,
Lui dit ; Je ſais par renommée

Ce que chaque Electeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.
J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi.
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur & du nôtre.

FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

POur un Ane enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trotoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisiéme larron,
Qui saisit Maître (a) Aliboron.

(a) Nom burlesque qu'on donne à l'Ane.

L'Ane, c'eſt quelquefois une pauvre Province.
Les voleurs ſont tel & tel Prince,
Comme le Tranſilvain, le Turc & le Hongrois:
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.
Il eſt aſſez de cette marchandiſe.
De nul d'eux n'eſt ſouvent la Province conquiſe.
Un quart voleur ſurvient qui les accorde net,
En ſe ſaiſiſſant du Baudet.

FABLE XIV.

Simonide préſervé par les Dieux.

ON ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa Maîtreſſe & ſon Roi.
Malherbe (1) le diſoit: j'y ſouſcris quant à moi:
Ce ſont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les eſprits.
Les faveurs d'une Belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (2) avoit entrepris
L'éloge (3) d'un Athlete; &, la choſe eſſayée,
Il trouva ſon ſujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'Athlete étoient gens inconnus,

(1) Excellent Poëte François, qui a vécu ſous Henry IV. & Louis XIII.

(2) Ancien Poëte Grec, très-célébre, dont il ne nous reſte que quelques fragmens.

(3) On nommoit *Athletes* ceux qui, dans la Gréce, paroiſſoient en divers lieux & en divers temps devant de nombreuſes aſſemblées de peuple, pour y diſputer le prix de la courſe, de la lutte, &c.

Son pere un bon Bourgeois, lui ſans autre mérite ;
Matiére infertile & petite.
Le Poëte d'abord, parla de ſon Héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il ſe jette à côté, ſe met ſur le propos
De Caſtor & Pollux, ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux Luteurs glorieux,
Eleve leurs combats, ſpécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient ſignalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces Dieux
Faiſoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlete avoit promis d'en payer un talent ;
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers ; & dit fort franchement
Que (4) Caſtor & (4) Pollux acquittaſſent le reſte.
Faites-vous contenter par ce couple céleſte.
Je vous veux traiter cependant :
Venez ſouper chez moi : nous ferons bonne vie.
Les conviés ſont gens choiſis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre ſon dû, le gré de ſa louange.
Il vient, l'on feſtine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domeſtique accourt, l'avertir qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il ſort de table, & la cohorte

(4) Freres gémeaux, fils de Jupiter & de Léda, qui s'étant rendus fameux par leur adreſſe dans les exercices du corps, & par leur valeur, furent placés entre les étoiles après leur mort.

N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ſes vers,
Ils l'avertiſſent qu'il déloge,
Et que cette maiſon va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plat-fonds
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe ſur le feſtin, briſe plats & flacons,
N'en fait pas moins aux échanſons.
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance dûe au Poëte,
Une poutre caſſa les jambes à l'Athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plûpart eſtropiés.
La Renommée eut ſoin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle : on doubla le ſalaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere,
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ſes ancêtres n'en fiſt faire.

Je reviens à mon texte ; & dis premiérement,
Qu'on ne ſauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils : de plus, que (5) Melpoméne
Souvent, ſans déroger, trafique de ſa peine :
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.

(5) Ici *Melpoméne* ſe prend pour le Poëte lui-même, qu'on ſuppoſe inſpiré par cette Muſe.

Les Grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe & le Parnasse
Etoient freres & bons amis.

FABLE XV.

La Mort & le Malheureux.

UN malheureux appelloit tous les jours
La mort à son secours.
O Mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Vien vîte, vien finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il est hideux! Que sa rencontre
Me cause d'horreur & d'effroi!
N'approche pas, ô Mort, ô Mort, retire-toi.
Mécénas (1) fut un galant homme:
Il a dit quelque part: (2) Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, gouteux, manchot, pourvû qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne vien jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

(1) Favori de l'Empereur Auguste, & grand protecteur des gens de lettres.

(2) *Debilem facito manu,*
Debilem pede, coxâ:
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, benè est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.
Ces vers de Mécénas nous ont été conservés par Seneque, *Epist.* 101.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos, que je n'ai pas crû le devoir omettre.

FABLE XVI.

La Mort & le Bûcheron.

UN pauvre Bûcheron tout couvert de (1) ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
Gémissant & courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impots,
Le créancier & (2) la corvée,

(1) Paquet de branches avec leurs feuilles.

(2) Travail que les Paysans doivent à leur Seigneur, comme une redevance.

Lui ſont d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort, elle vient ſans tarder :
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guére,

Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous ſommes.
Plûtôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

FABLE XVII.

L'homme entre deux âges & ſes deux Maîtreſſes.

UN homme de moyen âge,
Et tirant ſur le griſon,
Jugea qu'il étoit ſaiſon
De ſonger au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
Dequoi choiſir. Toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne ſe preſſoit pas tant.
Bien adreſſer n'eſt pas une petite affaire.
Deux veuves ſur ſon cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par ſon art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faiſant fête,
L'alloient

L'alloient quelquefois (1) teſtonnant,
C'eſt-à-dire, ajuſtant ſa tête.
La vieille à tous momens de ſa part emportoit
Un peu de poil noir qui reſtoit,
Afin que ſon amant en fût plus à ſa guiſe.
La jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant que notre tête griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rens, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez ſi bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu :
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne.
Il n'eſt tête chauve qui tienne :
Je vous ſuis obligé, Belles, de la leçon.

(1) Comme ce mot n'eſt plus d'uſage aujourd'hui, La Fontaine s'eſt aviſé fort à propos de nous l'expliquer lui-même. Il y a grande apparence qu'il l'avoit pris de Rabelais, qui dit en parlant du ſoin que l'on prenoit de l'éducation de Gargantua, que chaque matin *il étoit habillé, peigné, teſtonné, acontré & parfumé, durant lequel temps on lui répetoit les leçons du jour de devant.* Gargantua, liv. 1. ch. 23. Rabelais ſe ſert encore ailleurs du mot de *teſtonner* dans le même ſens.

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

COmpere le Renard ſe mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'apprêts.

Le galant, pour toute beſogne,
Avoit un brouet clair, (il vivoit chichement)
Ce brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cicogne ſon hôteſſe,
Loua très-fort ſa politeſſe,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit ſur tout, Renards n'en manquent point:
Il ſe réjouiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On ſervit, pour l'embarraſſer,
En un vaſe à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer,
Mais le muſeau du Sire étoit d'autre meſure,
Il lui falut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant & le Maître d'Ecole.

DAns ce récit je prétens faire voir
D'un certain ſot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau ſe laiſſa cheoir,
En badinant ſur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un Saule ſe trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce Saule:
Par cet endroit paſſe un Maître d'école.
L'enfant lui crie, au ſecours, je péris.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'aviſe
De le tancer. Ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe!
Et puis, prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à ſemblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur ſort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout (1) pédant,

(1) C'eſt-à-dire, toute perſonne ſujette à étaler avec affectation & mal à propos ſes lectures, ſa ſcience, & même ſon éloquence. Cette deſcription une fois admiſe, bien des hommes & des femmes qui ſe croyent à couvert du vice de pédanterie, en ſont viſiblement infectés.

Se peut connoître au diſcours que j'avance:
Chacun des trois fait un peuple fort grand;
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que ſonger
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

UN jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de Mil
Seroit bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita
D'un Manuſcrit qu'il porta
Chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frêlons & les Mouches à miel.

A L'œuvre on connoît l'artiſan,

Quelques rayons de miel ſans maître ſe trouverent,
Des (1) Frêlons les réclamerent.
Des Abeilles s'oppoſant,
Devant certaine Guêpe on traduiſit la cauſe.
Il étoit mal-aiſé de décider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons
Des animaux aîlés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles
Avoient long-temps paru. Mais quoi ? Dans les Frêlons
Ces enſeignes étoient pareilles.
La Guêpe ne ſachant que dire à ces raiſons,
Fit enquête nouvelle ; &, pour plus de lumiere,
Entendit une fourmilliere.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci ?
Dit une Abeille fort prudente,
Depuis tantôt ſix mois que la cauſe eſt pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel ſe gâte.
Il eſt temps déſormais que le Juge ſe hâte.
N'a-t-il point aſſez (2) lêché l'Ours ?
Sans tant de contredits & d'interlocutoires,
Et de fatras & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous :
On verra qui ſait faire, avec un ſuc ſi doux,
Des cellules ſi bien bâties.

(1) Eſpece de mouches qui s'introduiſent dans les ruches des Abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de compoſer un ſuc ſi délicat.

(2) Expreſſion proverbiale, pour dire, ſuccé, extenué les Parties en prolongeant les procès.

Le refus des Frêlons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de (3) code.
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin que l'huître est pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.

(3) Recueil de Loix, destinées à l'éclaircissement & à la décision des procès, mais qui, par l'adresse des Procureurs & des Avocats, servent quelquefois à embrouiller l'esprit des Juges, & toujours à prolonger les procès aux dépens des Parties intéressées.

FABLE XXII.

Le Chêne & le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature.
Un (1) Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête:

(1) Fort petit oiseau. Qui voudra savoir pourquoi cet oiseau a été appellé *Roitelet*, c'est-à dire, petit Roi, n'a qu'à consulter Plutarque, dans son Traité, intitulé, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Estat*, chapitre 7. de la traduction d'*Amyot*.

Cependant que mon front, au (2) Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des (3) Royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouventables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots:
Du bout de l'Orizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon, le Roseau plie:
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
(4) Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine,

(2) Haute montagne en Asie.

(3) Comme les Joncs croissent sur les bords des rivieres & des étangs, ils sont sans cesse agités par les vents qui regnent dans ces endroits-là.

(4) Imité de Virgile, qui dit en parlant du Chêne:

..... *Quæ quantum vertice ad auras*
Æthereas, tantum radice in tartara tendit.
Georg. L. II. v. 291. 292.

(5) Et dont les pieds touchoient à l'empire des Morts.

(5) Expression poëtique, pour dire, *Et dont les racines pénétroient fort avant dans la terre.*

Fin du premier Livre.



LIVRE DEUXIÉME.

FABLE PREMIERE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUand j'aurois en naiſſant reçû de Calliope
Les dons qu'à ſes Amans cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux Menſonges d'Eſope :
Le Menſonge & les Vers de tout temps ſont amis.
Mais je ne me crois pas ſi chéri du Parnaſſe
Que de ſavoir orner toutes ſes fictions :
On peut donner du luſtre à leurs inventions :
On le peut, je l'eſſaie, un plus ſavant le faſſe.
Cependant juſqu'ici, d'un langage nouveau,
J'ai fait parler le Loup & répondre l'Agneau :
J'ai paſſé plus avant, les Arbres & les Plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes :
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus autentiques
Et d'un ſtyle plus haut ? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laſſé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiére Cité :
Quand un Cheval de bois par Minerve inventé,

D'un rare & nouvel artifice,
Dans ſes énormes flancs reçut le ſage (1) Ulyſſe,
Le vaillant (1) Dioméde, (1) Ajax l'impétueux,
Que ce Coloſſe monſtrueux
Avec leurs eſcadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proie:
Stratagême inoüi, qui des Fabricateurs
Paya la conſtance & la peine.
C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos Auteurs,
La période eſt longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre Cheval de bois,
Vos Héros avec leurs Phalanges,
Ce ſont des contes plus étranges,
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau ſur ſa voix.
De plus, il vous ſiéd mal d'écrire en ſi haut ſtyle.
Et bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
Songeoit à ſon Alcippe, & croyoit de ſes ſoins
N'avoir que ſes Moutons & ſon Chien pour témoins.
Tircis qui l'apperçut ſe gliſſe entre des ſaules,
Il entend la Bergére adreſſant ces paroles
Au doux Zéphir, & le priant
De les porter à ſon amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Cenſeur à l'inſtant:
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une aſſez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit Cenſeur, te tairas-tu?
Ne ſaurois-je achever mon conte?
C'eſt un deſſein très-dangereux

(1) Princes, Héros Grecs.

Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats ſont malheureux :
Rien ne ſauroit les ſatisfaire.

FABLE II.

Conſeil tenu par les Rats.

UN Chat nommé Rodilardus,
Faiſoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſépulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'ôſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodilard paſſoit, chez la gent miſérable,
Non pour un Chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le ſabbat qu'il fit avec ſa Dame,
Le demeurant des Rats tint Chapitre en un coin
Sur la néceſſité préſente.
Dès l'abord, leur Doyen, perſonne très-prudente,
Opina qu'il falloit, & plûtôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard,
Qu'ainſi, quand il iroit en guerre,
De ſa marche avertis ils s'enfuiroient ſous terre :
Qu'il n'y ſavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monſieur le Doyen.
Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire.

La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne ſuis pas ſi ſot :
L'autre : Je ne ſaurois. Si bien que ſans rien faire
On ſe quitta. J'ai maints Chapitres vûs,
Qui pour néant ſe ſont ainſi tenus :
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines ;
(1) Voire Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que déliberer ?
La Cour en Conſeillers foiſonne.
Eſt-il beſoin d'executer ?
L'on ne rencontre plus perſonne.

(1) *Voire*, eſt un vieux mot, mais ſi bien placé dans cet endroit, que les Dames qui liſent cette Fable ne s'apperçoivent pas de ſon ancienneté. D'où je ſuis tenté de conclure qu'on pourroit employer avec ſuccès bien des mots ſurannés qu'on a laiſſé perdre ſans en mettre d'autres à la place, & qui employés à propos, plairoient comme dans La Fontaine ; ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on ſubſtitue tous les jours à d'autres très-uſités, qui par là ſont en danger de ſe perdre.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

UN Loup diſoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, ſon voiſin, d'aſſez mauvaiſe vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque Partie.

Thémis n'avoit point travaillé
De mémoire de Singe à Fait plus embrouillé.
Le Magiſtrat ſuoit en ſon lit de Juſtice.
Après qu'on eut bien conteſté,
Repliqué, crié, tempêté,
Le Juge inſtruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de long-temps, mes amis;
Et tous deux vous pairez l'amende :
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,
On ne ſauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques perſonnes de bon ſens ont cru que l'impoſſibilité & la contradiction qui eſt dans le Jugement de ce Singe, étoit une choſe à cenſurer, mais je ne m'en ſuis ſervi qu'après Phédre. C'eſt en cela que conſiſte le bon mot, ſelon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

DEux Taureaux combattoient à qui poſſéderoit
Une Géniſſe avec l'Empire.
Une Grenouille en ſoupiroit.
Qu'avez-vous ? ſe mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croaſſant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un, que l'autre le chaſſant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner ſur les roſeaux ;
Et nous foulant aux piéds juſques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on patiſſe
Du combat qu'a cauſé Madame la Géniſſe.
Cette crainte étoit de bon ſens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écraſoit vingt par heure.

(1) Hélas ! On voit que de tout temps
Les petits ont pati des ſottiſes des Grands.

(1) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occaſion de la guerre de Troye. *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.*

FABLE V.

La Chauveſouris & les deux Belettes.

UNe Chauveſouris donna tête baiſſée,
Dans un nid de Belette : & ſi-tôt qu'elle y fut,
L'autre envers les Souris de long-temps courroucée
Pour la dévorer accourut.
Quoi ! vous oſez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire ?
N'étes-vous pas Souris ? Parlez ſans fiction.
Oui, vous l'étes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,

Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moi Souris! Des méchans vous ont dit ces nouvelles;
Grace à l'Auteur de l'Univers,
Je ſuis Oiſeau : voyez mes aîles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raiſon plut, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien, qu'on lui donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément ſe va fourrer
Chez une autre Belette aux Oiſeaux ennemie.
La voilà derechef en danger de ſa vie.
La Dame du logis, avec ſon long muſeau,
S'en alloit la croquer en qualité d'Oiſeau,
Quand elle proteſta qu'on lui faiſoit outrage.
Moi, pour telle paſſer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oiſeau? c'eſt le plumage,
Je ſuis Souris : vivent les Rats,
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie
Elle ſauva deux fois ſa vie.

Pluſieurs ſe ſont trouvés qui (1) d'écharpe changeans
Aux dangers, ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la figue.
Le Sage dit, ſelon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue.

(1) Paroiſſans tantôt d'un parti & tantôt d'un autre. C'eſt une choſe ordinaire que les partis ſe diſtinguent les uns des autres par des écharpes de différentes couleurs.

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

MOrtellement atteint d'une (1) fléche empennée;
Un Oiseau déploroit sa triste destinée;
Et disoit en souffrant un surcroît de douleur,
Faut-il contribuer à son propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoi faire voler ces machines mortelles:
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
De enfans de (2) Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction & à la rapidité de son vol.

(2) Si, selon la Fable, les hommes sont *enfans de Japet*, on ne voit pas trop bien comment elle a pû attribuer la formation de l'homme à Promethée fils de Japet. Mais il seroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée,

FABLE VII.

La Lice & sa Compagne.

UNe (*a*) Lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.

(*a*) Une grosse Chienne,

La

La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un piéd chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à Maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Etoit sûr: mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant sur lui, nonobstant cet asyle,
(a) L'Escarbot intercede, & dit:
Princesse des Oiseaux, il vous est fort facile

(a) Espece d'insecte.

D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux,
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et, puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compere.
L'Oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aîle l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'Oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce esperance:
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
Remplit le Ciel de cris; &, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mere affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'Oiseau qui porte (*b*) Ganiméde,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, & croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu, que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,

(*b*) Bel enfant, aimé de Jupiter, qui l'enleva sur son Aigle.

Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
Le Dieu la ſecouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au déſert :
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.
Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'hiver, & comme la Marmote,
Se cache & ne voit point le jour.

FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

VA-t-en, chétif inſecte, excrément de la terre.
C'eſt en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penſes-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
Me faſſe peur, ni me ſoucie ?
Un Bœuf eſt plus puiſſant que toi,
Je le méne à ma fantaiſie.
A peine il achevoit ces mots,

Que lui-même il ſonna la charge ;
Fut le Trompette & le Héros.
Dans l'abord il ſe met au large,
Puis, prend ſon temps, fond ſur le cou
Du Lion qu'il rend preſque fou.
Le quadrupéde écume, & ſon œil étincelle :
Il rugit : on ſe cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme univerſelle
Eſt l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, & tantôt le muſeau,
Tantôt entre au fond du nazeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faîte montée.
L'inviſible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu'il n'eſt griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le malheureux Lion ſe déchire lui-même,
Fait réſonner ſa queue à l'entour de ſes flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais ; & ſa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà ſur les dents.
L'Inſecte, du combat ſe retire avec gloire :
Comme il ſonna la charge, il ſonne la victoire,
Va par tout l'annoncer, & rencontre en chemin
L'embuſcade d'une Araignée :
Il y rencontre auſſi ſa fin.

Quelle choſe par-là nous peut être enſeignée ?
J'en vois deux, dont l'une eſt qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits :
L'autre, qu'aux grands périls tel a pû ſe ſouſtraire ;
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de ſel.

UN Anier, ſon ſceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux (1) Courſiers à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un courier;
Et l'autre ſe faiſant prier,
(2) Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de ſel. Nos gaillards pélerins
Par mont, par vaux & par chemins
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés ſe trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traverſoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chaſſant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à ſa tête,
Dans un trou ſe précipita,
Revint ſur l'eau, puis échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout ſon ſel ſe fondit ſi bien,
Que le Baudet ne ſentit rien
Sur ſes épaules ſoulagées.
Camarade Epongier prit exemple ſur lui,
Comme un Mouton qui va deſſus la foi d'autrui.

(1) On donne le nom de *Courſier* à de beaux & bons chevaux: ici ce ſont deux Anes, dont les oreilles ſont, à proportion, beaucoup plus longues que celles des chevaux.

(2) Marchoit lentement; comme s'il eût porté les bouteilles.

Voilà mon Ane à l'eau, juſqu'au col il ſe plonge,
Lui, le conducteur & l'éponge.
Tous trois bûrent d'autant : l'Anier & le Griſon
(3) Firent à l'éponge raiſon.
Celle-ci devint ſi peſante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane ſuccombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embraſſoit dans l'attente
D'une prompte & certaine mort.
Quelqu'un vint au ſecours : qui ce fut, il n'importe.
C'eſt aſſez qu'on ait vû par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même ſorte.
J'en voulois venir à ce point.

(3) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

IL faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la choſe en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat ſortit de terre aſſez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occaſion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,

Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au ſortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ſes rugiſſemens ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ſes dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe & la Fourmi.

L'Autre exemple eſt tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruiſſeau bûvoit une Colombe :
Quand ſur l'eau ſe penchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet Océan (1) l'on eût vû la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auſſi-tôt uſa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
Ce fut (2) un Promontoire, où la Fourmis arrive.
Elle ſe ſauve ; & là-deſſus
Paſſe un certain (3) Croquant qui marchoit les pieds nus :

(1) La grande mer, par rapport à la Fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche qui avance dans la mer.

(3) Un Payſan. En 1637, ſous Louis XIII. il ſe fit un ſoulevement de quelques Communes dans le Perigord & la Xaintonge, qui, ſous prétexte de liberté, ne vouloient plus payer de ſubſides, & ſe nommoient *Croquans*. De là ce nom a été employé pour déſigner en général un pauvre Payſan, un Villageois.

Ce Croquant, par hazard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'Oiſeau de Vénus,
Il le croit en ſon pot, & déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le (4) Vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le ſoupé du Croquant avec elle s'envole:
Point de Pigeon pour une obole.

(4) Mot ancien, qui ſignifie un Payſan. De *Villa*, Maiſon de campagne, a été formé *Villanus*, qui n'eſt que de la baſſe latinité.

FABLE XIII.

L'Aſtrologue qui ſe laiſſe tomber dans un puits.

UN Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir
Au fond d'un puits. On lui dit: Pauvre bête
Tandis qu'à peine à tes piéds tu peux voir,
Penſes-tu lire au-deſſus de ta tête?

Cette aventure en ſoi, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire,
Qu'au livre du Deſtin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homere & les ſiens ont chanté,
Qu'eſt-ce que le hazard parmi l'Antiquité,

Et

Et parmi nous la Providence ?
Or du hazard il n'eſt point de ſcience :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ni fortune, ni ſort,
Toutes choſes très-incertaines.
Quant aux volontés ſouveraines
De celui qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
Qui les ſait que lui ſeul ? Comment lire en ſon ſein ?
Auroit-il imprimé ſur le front des Etoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ſes voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'eſprit
De ceux qui de la Sphére & du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre dans les biens de plaiſirs incapables ;
Et cauſant du dégoût pour ces biens (1) prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils ſoient venus ?
C'eſt erreur, ou plûtôt c'eſt crime de le croire.
Le Firmament ſe meut, les Aſtres font leur cours,
Le Soleil nous luit tous les jours :
Tous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire,
Sans que nous en puiſſions autre choſe inférer
Que la néceſſité de luire & d'éclairer,
D'amener les ſaiſons, de meurir les ſemences,
De verſer ſur les corps certaines influences.
Du reſte, en quoi répond au ſort toujours divers,
Ce train toujours égal dont marche l'Univers ?
Charlatans, faiſeurs d'horoſcope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.

(1) Anticipés par notre imagination.

Emmenez avec vous les(2)ſouffleurs tout d'un temps.
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'hiſtoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de ſon art menſonger,
C'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chiméres,
Cependant qu'ils ſont en danger,
Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.

(2) Les Chimiſtes, qui s'amuſent à chercher la pierre Philoſophale, c'eſt-à-dire, le moyen de convertir des métaux communs en or.

FABLE XIV.

Le Liévre & les Grenouilles.

UN Liévre en ſon gîte ſongeoit,
(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne ſonge ?)
Dans un profond ennui ce Liévre ſe plongeoit :
Cet animal eſt triſte, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux,
Sont, diſoit-il, bien malheureux.
Ils ne ſauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaiſir pur : toujours aſſauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir ſinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque ſage cervelle.
Et la peur ſe corrige-t-elle ?
Je croi même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnoit notre Liévre ;
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiére,
Entend un leger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniére.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes :
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment, des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre.
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

Le Coq & le Renard.

SUr la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frere, dit un Renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer, descens que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grace :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens & toi, pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires :
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir ;
Et cependant vien recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers
Qui, je m'assure, sont couriers,
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vîte, & seront dans un moment à nous.
Je descens : nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses (1) grégues, gagne au haut,
Mal-content de son stratagême ;
Et notre vieux Coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur :
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

(1) Vieux mot, pour dire, tirer ses chausses, s'enfuir. *Ménage* soupçonne que *Grégue* vient de *Græca*, comme qui diroit; *Culotte à la Grecque*.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oiſeau de Jupiter enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut ſur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent Moutons, le plus gras, le plus beau,
Un vrai Mouton de ſacrifice.
On l'avoit réſervé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau diſoit, en le couvant des yeux:
Je ne ſai qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me ſerviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La Moutoniére créature
Peſoit plus qu'un fromage, outre que ſa toiſon
Etoit d'une épaiſſeur. extrême,
Et mêlée, à peu près, de la même façon
Que la barbe de (1) Polyphême.
Elle empêtra ſi bien les ſerres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite:
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ſes enfans pour ſervir d'amuſette.

Il faut ſe meſurer, la conſéquence eſt nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les voleurs.

(1) Un Cyclope.

L'exemple eſt un dangereux leure.
Tous les mangeurs de gens ne ſont pas grands
Seigneurs :
Où la Guêpe a paſſé, le Moucheron demeure.

FABLE XVII.

Le Paon ſe plaignant à Junon.

LE Paon ſe plaignoit à Junon.
Déeſſe, diſoit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon
Que je me plains, que je murmure :
(1) Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Roſſignol, chétive créature,
Forme des ſons auſſi doux qu'éclatans,
Eſt lui ſeul l'honneur du Printemps.
Junon répondit en colere :
Oiſeau jaloux, & qui devrois te taire,
Eſt-ce à toi d'envier la voix du Roſſignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent ſortes de ſoyes,
Qui te panades, qui déploies
Une ſi riche queue, & qui ſemble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire ?
Eſt-il quelque oiſeau ſous les Cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétez.

(1) Le chant du Paon n'a rien d'agréable. C'eſt plûtôt un miaulement qu'un chant.

Nous vous avons donné diverſes qualitez.
Les uns ont la grandeur & la force en partage :
Le Faucon eſt léger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau ſert pour le préſage,
La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous ſont contens de leur ramage.
Ceſſe donc de te plaindre, ou bien, pour te punir ;
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

La Chate métamorphoſée en Femme.

UN homme chériſſoit éperdument ſa Chate,
Il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prieres, par larmes,
Par ſortiléges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Deſtin,
Que ſa Chatte, en un beau matin,
Devient femme ; & le matin même,
Maître ſot en fait ſa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant ſon favori,
Que fait cette épouſe nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte :

Il n'y trouve plus rien de Chate ;
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout,
La croit femme en tout & par tout.
Lorſque quelques Souris qui rongeoient de la natte,
Troublerent le plaiſir des nouveaux mariés.
Auſſi-tôt la femme eſt ſur piéds :
Elle manqua ſon aventure.
Souris de revenir, femme d'être en poſture.
Pour cette fois elle accourut à point :
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il ſe moque de tout : certain âge accompli,
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.
(1) En vain de ſon train ordinaire
On le veut déſaccoutumer.
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,
On ne ſauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étriviéres
Ne lui font changer de maniéres ;
Et fuſſiez-vous embâtonnés,

(1) Tout ce que nous dit ici la Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureuſement, à mon avis, dans ce vers :

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.
Epiſt. x. lib. 1.

& je ne ſaurois m'empêcher d'ajouter (ſans décider pourtant) que la Fontaine auroit beaucoup mieux fait de terminer ſa Fable par ces deux vers :

Il ſe moque de tout : certain âge accompli,
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.

car le reſte n'eſt qu'une foible répétition de la même penſée, où je croi que la Fontaine s'eſt engagé par l'envie d'imiter Horace.

Jamais vous n'en ſerez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il revienda par les fenêtres.

FABLE XIX.

Le Lion & l'Ane chaſſant.

LE Roi des animaux ſe mit un jour en tête
De giboyer. Il célébroit ſa fête.
Le Gibier du Lion ce ne ſont point moineaux,
Mais beaux & bons Sangliers, Dains & Cerfs bons & beaux.
Pour réuſſir dans cette affaire,
Il ſe ſervit du miniſtere
De l'Ane à la voix de (1) Stentor.
L'Ane à Meſſer Lion fit office de Cor.
Le Lion le poſta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, aſſuré qu'à ce ſon
Les moins intimidés fuiroient de leur maiſon.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de ſa voix :
L'air en retentiſſoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur ſaiſiſſoit les hôtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien ſervi dans cette occaſion ?
Dit l'Ane, en ſe donnant tout l'honneur de la chaſſe.

(1) Un Grec qui, ſelon Homere, avoit la voix fort ſuperieure à celle des autres hommes.

Oui, reprit le Lion, c'eſt bravement crié.
Si je ne connoiſſois ta perſonne & ta race,
J'en ſerois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eût oſé, ſe fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juſte raiſon :
Car qui pourroit ſouffrir un Ane fanfaron ?
Ce n'eſt pas là leur caractere.

FABLE XX.

Teſtament expliqué par Eſope.

SI ce qu'on dit d'Eſope eſt vrai,
C'étoit l'Oracle de la Gréce :
Lui ſeul avoit plus de ſageſſe
Que tout l'Aréopage. En voici pour eſſai
Une hiſtoire des plus gentilles ;
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuſe, une coquette,
La troiſiéme avare parfaite.
Cet homme par ſon teſtament,
Selon les loix municipales,
Leur laiſſa tout ſon bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne poſſéderoit plus ſa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles

Courent au Teſtament ſans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du Teſtateur,
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'auſſi-tôt que chacune ſœur
Ne poſſédera plus ſa part héréditaire,
Il lui faudra payer ſa mere ?
Ce n'eſt pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être ſans bien.
Que vouloit donc dire le pere ?
L'affaire eſt conſultée ; & tous les Avocats
Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille maniéres,
Y jettent (1) leur bonnet, ſe confeſſent vaincus ;
Et conſeillent aux héritiéres
De partager le bien ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conſeil treuve :
Il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente
Dès le décès du mort courante.
La choſe ainſi reglée, on compoſa trois lots :
En l'un, les maiſons de bouteille,
Les buffets dreſſés ſous la treille,
La vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magaſins de (2) Malvoiſie,
Les eſclaves de bouche, & pour dire en deux mots,

(1) Expreſſion figurée, pour dire qu'ils ſe déclarent incapables d'expliquer le teſtament.

(2) Vin Grec, fort doux. Ici *Malvoiſie* ſe prend pour toute ſorte de bon vin.

L'attirail de la goinfrerie.
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maiſon de la ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques & les coëffeuſes,
Et les Brodeuſes,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troiſiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le ſort pourroit faire,
Que peut-être pas une ſœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainſi, chacune prit ſon inclination,
Le tout à l'eſtimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Eſope ſeul trouva
Qu'après bien du temps & des peines;
Les gens avoient pris juſtement
Le contre-piéd du teſtament.
Si le défunt vivoit, diſoit-il, que (3) l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! Ce peuple qui ſe pique
D'être le plus ſubtil des peuples d'aujourd'hui,
A ſi mal entendu la volonté ſuprême
D'un Teſtateur! Ayant ainſi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque ſœur un lot contre ſon gré,
Rien qui pût être convenable,

(3) Cette partie de la Gréce, dont Athenes étoit la Capitale.

Partant rien aux ſœurs d'agréable :
A la Coquette l'attirail
Qui ſuit les perſonnes buveuſes :
La Biberonne eut le bêtail :
La Ménagére eut les coëffeuſes.
Tel fut l'avis du (*a*) Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus ſûr pour obliger ces filles
A ſe défaire de leur bien :
Qu'elles ſe mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent :
Pairoient leur mere tout comptant,
Ne poſſéderoient plus les effets de leur pere,
Ce que diſoit le teſtament.
Le peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul eût plus de ſens
Qu'une multitude de gens.

(*a*) Eſope, né en Phrygie.

Fin du deuxiéme Livre.

LIVRE TROISIÉME.

FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, ſon Fils, & l'Ane.

A M. D. M.

L'Invention des Arts étant un droit d'aîneſſe,
Nous devons (1) l'Apologue à l'ancienne Gréce:
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres déſertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé :
Autrefois à (2) Racan, Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa Lyre,
Diſciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout ſeuls & ſans témoins,
(Comme ils ſe confioient leurs penſers & leurs ſoins)
Racan commence ainſi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez ſavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrez avez déjà paſſé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me réſoudrai-je ? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance.
Dois-je dans la Province établir mon ſéjour ?

(1) Fable inſtructive.

(2) Excellent Poëte François, mort en 1670.

Prendre emploi dans l'Armée,ou bien charge à la Cour?
Tout au monde eſt mêlé d'amertume & de charmes:
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes alarmes.
Si je ſuivois mon goût, je ſaurois où buter,
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-deſſus. Contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meûnier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de Foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les piéds, on vous le ſuſpendit:
Puis cet homme & ſon fils le portent comme un luſtre:
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre!
Le premier qui les vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus Ane des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.
Le Meûnier, à ces mots, connoît ſon ignorance.
Il met ſur piéds ſa bête, & la fait détaler.
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meûnier (3) n'en a cure.
Il fait monter ſon fils, il ſuit; & d'aventure
Paſſent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put:
Oh là, oh, deſcendez que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez laquais à barbe griſe.

(3) Ne s'en met point en peine.

C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il vous faut contenter.
L'enfant met piéd à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles paſſant, l'une dit : C'eſt grand'honte
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets, coup ſur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit: Ces gens ſont fous.
Le Baudet n'en peut plus, il mourra ſous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainſi cette pauvre Bourique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniére
Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux:
L'Ane (4) ſe prélaſſant marche ſeul devant eux.

(4) Prenant l'air grave & majeſtueux d'un Prélat. On trouve *ſe prélaſſer* dans Rabelais ; & c'eſt apparemment de là que la Fontaine l'a tiré. *Je vis Diogenes*, dit Epiſtemon, revenu des Enfers, *qui ſe prélaſſoit en magnificence, avec une grand' robe de pourpre & un ſceptre à ſa dextre, & faiſoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien rapetaſſé ſes chauſſes.* Pantagruel, Liv. II, ch. 30. Et ailleurs, parlant du Bucheron à qui Mercure avoit préſenté trois coignées, l'une d'or, l'autre d'argent, & une troiſiéme de bois, & qui s'étant contenté de celle de bois qu'il avoit perdue, reçut les deux autres en récompenſe de ſa bonne foi, il ajoûte : *Ainſi* le Bucheron *s'en va prélaſſant par le Païs, faiſant bonne trogne parmi ſes parochiens &* voiſins.

Un

Un quidam les rencontre, & dit : Eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meûnier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du Maître eſt fait pour ſe laſſer ?
Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane :
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte ſur ſa bête, & la chanſon le dit.
Beau trio de Baudets ! Le Meûnier repartit,
Je ſuis Ane, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma tête : il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
Allez, venez, courez, demeurez en Province,
Prenez femme, Abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres & l'Eſtomac.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Meſſer (1) Gaſter en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin, tout le corps s'en reſſent.

(1) *L'eſtomac.* C'eſt dans ce ſens-là que Rabelais s'eſt aviſé d'employer le mot de *Gaſter* ; qui eſt originairement Grec.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire, alleguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons, comme bêtes de somme:
Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons pas,
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bien-tôt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur:
Chaque membre en souffrit: les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne; & la chose est égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.
(a) Menenius le sut bien dire.
La Commune s'alloit séparer du Sénat.

(a) Sénateur Romain, du temps des Consuls.

Les mécontens disoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité :
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déjà posté,
La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables ;
Et par cet Apologue insigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la Cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau,
C'est moi qui suis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses piéds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le (1) Sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,

(1) *Trompeur.*

Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire;
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Choſe qu'il croyoit néceſſaire,
Mais cela gâta ſon affaire.
Il ne put du Paſteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois;
Et découvrit tout le myſtére.
Chacun ſe réveille à ce ſon,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet eſclandre,
Empêché par ſon hoqueton,
Ne put ni fuir, ni ſe défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup:
C'eſt le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

LEs Grenouilles ſe laſſant
De l'état (*a*) Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant

(*a*) Où le Peuple gouverne.

Que Jupin les ſoumit (b) au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique :
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un ſoliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiére,
Qui de le voir s'aventurant,
Oſa bien quitter ſa taniére.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmiliére ;
Et leur troupe à la fin ſe rendit familiére
Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toujours coi.
Jupin en a bien-tôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui ſe remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à ſon plaiſir :
Et Grenouilles de ſe plaindre ;
Et Jupin de leur dire : Et quoi votre deſir
A ſes loix croit-il nous aſtraindre ?
Vous avez dû premiérement

(b) Au gouvernement ſouverain d'un ſeul, qu'on nomme *Monarque, Roi, Prince*, &c.

Garder votre Gouvernement :
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que votre premier Roi fût débonnaire & doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard & le Bouc.

CApitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon ami Bouc des plus hauts encornez.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que ſon nez.
L'autre étoit paſſé maître en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puits.
Là, chacun d'eux ſe déſaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous, compere?
Ce n'eſt pas tout de boire, il faut ſortir d'ici.
Léve tes piéds en haut, & tes cornes auſſi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premiérement,
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je ſortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon ; & je loue
Les gens bien ſenſés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce ſecret, je l'avoue.

Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon compagnon ;
Et vous lui fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légere,
Deſcendu dans ce puits. Or adieu, j'en ſuis hors :
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute choſe il faut conſidérer la fin.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laye & la Chate.

L'Aigle avoit ſes petits au haut d'un arbre creux,
La (*a*) Laye au piéd, la Chate entre lès deux ;
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chate détruiſit par ſa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit : Notre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible guéres.
Voyez-vous à nos piéds foüir inceſſamment
Cette maudite Laye, & creúſer une mine ?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſurément,

(*a*) La femelle du Sanglier.

Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils ſeront dévorés :
Qu'ils s'en tiennent pour aſſurés.
S'il m'en reſtoit un ſeul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laye étoit en géſine.
Ma bonne amie & ma voiſine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondra ſur vos petits :
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberoit ſur moi.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroi,
La Chate en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ni pourvoir aux beſoins
De ſes petits : la Laye encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoi l'une & l'autre s'obſtine,
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion,
L'Oiſeau royal, en cas de mine,
La Laye, en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout : il ne reſta perſonne
De la gent Marcaſſine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour Meſſieurs les Chats.

Que ne fait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe ?
Des malheurs qui ſont ſortis

De la boëte de (*b*) Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la fourbe, à mon avis.

(*b*) Trés-belle fille, forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boëte remplie de toute ſorte de maux.

FABLE VII.

L'Ivrogne & ſa femme.

CHacun a ſon défaut où toujours il revient:
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos d'un conte il me ſouvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un ſuppôt de Bacchus
Altéroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loiſir. A ſon réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de ſon corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'eſt-ceci? Ma femme eſt-elle veuve?
Là-deſſus, ſon épouſe en habit d'Aleĉton,
Maſquée, & de ſa voix contrefaiſant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de ſa biére;

Lui préſente un (1) chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune maniére
Qu'il ne ſoit citoyen d'Enfer.
Quelle perſonne es-tu ? dit-il à ce Phantôme.
(2) La célériére du Royaume
De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, ſans ſonger,
Tu ne leur portes point à boire ?

(1) Bouillon ou potage. *Chaudeau*, Juſculum : *Nicot*. De *Caldellum*, parce qu'on le prend chaud, dit Ménage dans ſon *Dictionnaire étymologique*.

(2) C'eſt le nom qu'on donne, chez les Religieuſes, à celle qui a ſoin de recevoir & d'employer le revenu de la Maiſon.

FABLE VIII.

La Goute & l'Araignée.

QUand l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces caſes étroites ;
Et ces palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorés ?
Je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes :
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne, aux caſes qui me plaiſe.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés Médecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme ;
Diſant : Je ne crois pas qu'en ce poſte je chomme,
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hippocrate me ſomme.
L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,
Comme ſi de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà ſa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une ſervante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiſſue, autre coup de balai.
Le pauvre beſtion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain eſſai,
Il va trouver la Goute. Elle étoit en campagne ;
Plus malheureuſe mille fois
Que la plus malheureuſe Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt foüir, (1) hoüer. Goute bien tracaſſée
Eſt, dit-on, à demi panſée.
Oh ! Je ne ſaurois plus, dit-elle, y réſiſter.
Changeons, ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goute, d'autre part, va tout droit ſe loger
Chez un Prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplaſmes, Dieu ſait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.

(1) Travailler avec la houe, outil dont ſe ſervent les Vignerons pour remuer & labourer la terre.

L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon compte;
Et fit très-ſagement de changer de logis.

FABLE IX.

Le Loup & la Cicogne.

LEs Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie,
Se preſſa, dit-on, tellement,
Qu'il en penſa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au goſier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier;
Près de là paſſe une Cicogne.
Il lui fait ſigne, elle accourt.
Voilà l'opératrice auſſi-tôt en beſogne.
Elle retira l'os: puis, pour un ſi bon tour,
Elle demanda ſon ſalaire.
Votre ſalaire? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi! ce n'eſt pas encore beaucoup
D'avoir de mon goſier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate,
Ne tombez jamais ſous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

ON expoſoit une peinture,
Où l'artiſan avoit tracé
Un Lion d'immenſe ſtature
Par un ſeul homme terraſſé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paſſant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire,
Mais l'ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon nous aurions le deſſus,
Si mes confreres ſavoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard & les Raiſins.

CErtain Renard (1) Gaſcon, d'autres diſent (2) Normand,
Mourant preſque de faim, vit au haut d'une treille

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à juſtifier ſes fautes par quelque trait de plaiſanterie bonne ou mauvaiſe.

(2) Plein de diſſimulation, porté, comme par inſtinct, à répondre indirectement & obſcurément à ceux qui lui parlent; & lorſqu'il y trouve ſon compte, à leur dire nettement tout le contraire de ce qu'il penſe.

Des raiſins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des (a) goujats.
Fit-il pas mieux que de ſe plaindre ?

(a) Valets de ſoldats.

FABLE XII.

Le Cygne & le Cuiſinier.

DAns une ménagerie
De volatilles remplie
Vivoient le Cygne & l'Oiſon.
Celui-là deſtiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour ſon goût : l'un qui ſe piquoit d'être
Commenſal du (1) jardin, l'autre de la maiſon.
Des foſſés du Château faiſant (2) leurs galeries,
Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,
Tantôt courir ſur l'onde, & tantôt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oiſon le Cygne ; & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiſeau, prêt à mourir, ſe plaint en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.

(1) Fréquentant le plus ordinairement le Jardin, comme l'autre la Maiſon.
(2) Leur lieu de plaiſance.

Quoi! Je mettrois, dit-il, un tel (3) chanteur en ſoupe!
Non, non, ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main
 coupe
 La gorge à qui s'en ſert ſi bien.

Ainſi dans les dangers qui nous ſuivent en croupe;
 Le doux parler ne nuit de rien.

(3) Le chant mélodieux des Cygnes n'eſt fondé que ſur une Tradition poëtique, dont la vérité n'a jamais été bien confirmée par l'événement. Je n'ai jamais entendu chanter le Cygne : ni perſonne, peut-être, non plus que moi, dit ÆLIEN dans ſes *Collections Hiſtoriques*, Liv. I. ch. 14.

FABLE XIII.

Les Loups & les Brebis.

APrès mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car ſi les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, ſe faiſoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
 Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix ſe conclut donc : on donne des ôtages,
Les Loups leurs Louveteaux, & les Brebis leurs
 Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
 Et reglé par des Commiſſaires,
Au bout de quelque temps que Meſſieurs les Louvats

Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la Bergerie
Meſſieurs les Bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averti leurs gens ſecrettement.
Les Chiens, qui ſur leur foi, repoſoient ſûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut ſi-tôt fait qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux, un ſeul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix eſt fort bonne de ſoi,
J'en conviens : mais de quoi ſert-elle
Avec des ennemis ſans foi ?

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

LE Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, & pleurant ſon antique proueſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres Sujets,
Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de piéd,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languiſſant, triſte & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge eſtropié.
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes,

Quand voyant l'Ane même à ſon antre accourir,
Ah! C'eſt trop, lui dit-il, je voulois bien mourir,
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philomele & Progné.

AUtrefois (*a*) Progné l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta;
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre (*b*) Philoméle.
Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe:
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire?
Ah! reprit Philoméle, en eſt-il de plus doux?
Progné lui repartit: Et quoi, cette muſique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruſtique?
Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Auſſi-bien, en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Terée autrefois
Parmi des demeures pareilles

(*a*) Fille de Pandion, femme de Terée, changée en Hirondelle.

(*b*) Sœur de Progné, qui ayant été violée par Terée, Roi de Thrace, fut changée en Roſſignol.

Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en ſouvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

JE ne ſuis pas de ceux qui diſent : Ce n'eſt rien,
C'eſt une femme qui ſe noie.
Je dis que c'eſt beaucoup ; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions puiſqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'eſt pas hors de propos,
Puiſqu'il s'agit dans cette Fable
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours par un ſort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre en cette aventure
Les honneurs de la ſépulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve, auteur de ſa diſgrace,
Des gens ſe promenoient ignorans l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme apperçu nulle trace.
Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : Non, ne le ſuivez pas,
Rebrouſſez plûtôt en arriere.

Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte,
L'eſprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre ſorte.
Cet homme ſe railloit aſſez hors de ſaiſon.
Quant à l'humeur contrediſante,
Je ne ſai s'il avoit raiſon;
Mais que cette humeur ſoit, ou non,
Le défaut du ſexe & ſa pente,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par de-là.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAmoiſelle Belette au corps long & fluet,
Entra dans un Grenier par un trou fort étroit:
Elle ſortoit de maladie.
Là, vivant à diſcrétion,
La galande fit chére (1) lie,
Mangea, rongea: Dieu ſait la vie,

(1) Grand' chere. *Chere lie*, qu'on trouve ſouvent dans Rabelais, ſignifie proprement chere *joyeuſe*. Le mot *Lie* qui vient de *lætus*, n'eſt guére plus entendu dans ce ſens-là, quoique *lieſſe* qui en a été formé, ne ſoit encore ni barbare, ni tout-à-fait hors d'uſage, témoin *Notre-Dame de Lieſſe*, & ce vers de la Fontaine, qui eſt entendu de tout le monde:

Aux nôces d'un Tyran tout le peuple en lieſſe.
Fable XI. Liv. 6.

Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue & rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou;
Ne peut plus repasser; & croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise:
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit: Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous étes maigre entrée, il faut maigre sortir:
Ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'Ai lû, chez un conteur de Fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des Chats,
L'Attila, (1) le fléau des Rats,
Rendoit ces derniers misérables.
J'ai lû, dis-je, en certain Auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde:
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.

(1) Attila, Roi des Gots, qu'on nomma le fléau du genre humain.

Les planches qu'on ſuſpend ſur un léger appui,
La Mort aux Rats, les Souriciéres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs taniéres
Les Souris étoient priſonniéres,
Qu'elles n'oſoient ſortir, qu'il avoit beau chercher;
Le galant fait le mort; & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête ſcélérate
A de certains cordons ſe tenoit par la patte.
Le peuple des Souris croit que c'eſt châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à ſon enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats,
Puis reſſortant font quatre pas,
Puis enfin ſe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reſſuſcite; & ſur ſes piéds tombant,
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſavons plus d'un, dit-il en les gobant:
C'eſt tour de vieille guerre; & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas, je vous en avertis:
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétiſoit vrai, notre maître Mitis,
Pour la ſeconde fois les trompe & les affine,
Blanchit ſa robe & s'enfarine;
Et, de la ſorte déguiſé,
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte;

Ce fut à lui bien avisé.
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour :
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des Chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine,
Car quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui : j'approuve sa prudence :
Il étoit expérimenté ;
Et savoit que la méfiance
Est mere de la sûreté.

Fin du troisiéme Livre.



LIVRE QUATRIÉME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SEVIGNÉ.

SEvigné (1) de qui les attraits
Servent aux Graces de modéle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'amour sut domter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos piéds s'offrir,
Par zéle & par reconnoissance.

Du temps que les Bêtes parloient,

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au Comte de Grignan, & dont la mere est immortalisée par le génie, la vivacité, la politesse & le bon sens qui regnent dans ses Lettres imprimées après sa mort.

Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? Puiſque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela.
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
En paſſant par un certain pré,
Rencontra Bergere à ſon gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort ſouhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui ſembloit bien dur,
La refuſer n'étoit pas ſûr :
Même un refus eût fait poſſible,
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage clandeſtin.
Car outre qu'en toute maniére
La Belle étoit pour les gens fiers,
Fille ſe coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniére.
Le pere donc ouvertement
N'oſant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille eſt délicate :
Vos griffes la pourront bleſſer
Quand vous voudrez la careſſer.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :

Vos baiſers en ſeront moins rudes ;
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Etant ſans ces inquiétudes.
Le Lion conſent à eela,
Tant ſon ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes le voilà
Comme Place démantelée.
On lâcha ſur lui quelques Chiens :
Il fit fort peu de réſiſtance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence.

FABLE II.

Le Berger & la Mer.

DU rapport d'un troupeau dont il vivoit ſans ſoins
Se contenta long-temps un voiſin (*a*) d'Amphitrite.
Si ſa fortune étoit petite,
Elle étoit ſûre tout au moins.
A la fin, les tréſors déchargés ſur la plage
Le tenterent ſi bien qu'il vendit ſon troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier ſur l'eau :
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les Brebis,
Non plus Berger en chef comme il étoit jadis,
Quand ſes propres Moutons paiſſoient ſur le rivage.

(*a*) La Mer, ainſi appellée du nom de la femme de Neptune.

Celui qui s'étoit vû (*b*) Coridon ou Tirsis,
Fut (*c*) Pierrot & rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour (1) les Vents retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux,
Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre;
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité,
Pour montrer par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance,
Qu'il faut se contenter de sa condition,
Qu'aux conseils de la Mer & de l'Ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La Mer promet monts & merveilles:
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

(*b*) Maître de ses troupeaux.

(*c*) Berger à gages sous un maître.

(1) *Lucrece*, parlant des premiers habitans de la Terre, dit, que contens de se nourrir des fruits de la Terre, ils ne songeoient point à s'enrichir par des voyages sur la Mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, & tantôt dans une tranquillité charmante. Ce calme, si sujet à changer, ne les tenta jamais de se fier à de si belles apparences.

Nec poterat quemquam placidi pellacia Ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.
Lucret. Lib. v.

Ces images si gracieuses & si vives n'auroient pas convenu au ton que *La Fontaine* est obligé de prendre dans cette Fable; & je n'oserois dire qu'il les ait eûes dans l'esprit en la composant.

FABLE III.

La Mouche & la Fourmi.

LA Mouche & la Fourmi conteſtoient de leur prix.
O Jupiter, dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible maniére,
Qu'un vil & rempant animal
(1) A la fille de l'Air oſe ſe dire égal?
Je hante les Palais, je m'aſſiéds à ta table:
Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goûte devant toi,
Pendant que celle-ci, chétive & miſérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez ſoi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais ſur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une Belle?
Je le fais; & je baiſe un beau ſein quand je veux:
Je me joue entre des cheveux:
Je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle;
Et la derniere main que met à ſa beauté
Une femme allant en conquête,
C'eſt un ajuſtement des Mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagere.
Vous hantez les Palais: mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere

(1) Madame *Dacier* étoit charmée de ce trait poëtique, comme je le lui ai oüi dire à elle-même.

De ce qu'on ſert devant les Dieux ;
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par tout, auſſi ſont les profânes.
Sur la tête des Rois & ſur celle des Anes
Vous allez vous planter : je n'en diſconviens pas ;
Et je ſais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien ſouvent eſt punie.
Certain ajuſtement, dites-vous, rend jolie.
J'en conviens, il eſt noir ainſi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche, eſt-ce un ſujet pourquoi
Vous faſſiez ſonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas auſſi Mouches les Paraſites ?
Ceſſez donc de tenir un langage ſi vain :
N'ayez plus ces hautes penſées.
Les (a) Mouches de Cour ſont chaſſées :
Les (b) Mouchars ſont pendus ; & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de miſére,
Quand (c) Phœbus régnera ſur un autre hémiſphére.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par (2) vaux
M'expoſer au vent, à la pluie :
Je vivrai ſans mélancolie :
Le ſoin que j'aurai pris, de ſoin m'éxemptera.
Je vous enſeignerai par là

(a) Les importuns.

(b) Les eſpions.

(c) Quand l'hiver ſera venu.

(2) Au lieu de *vaux*, vieux mot, on dit aujourd'hui *vallées*. *Par monts & par vaux* eſt pourtant une expreſſion qui peut encore être admiſe avec grace dans un ſtyle ſimple & familier, comme celui dont *La Fontaine* a trouvé bon de ſe ſervir dans la plûpart de ſes Fables.

Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou véritable gloire.
Adieu : je pers le temps : laiſſez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne ſe remplit à babiller.

FABLE IV.

Le Jardinier & ſon Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Poſſédoit en certain village,
Un jardin aſſez propre, & le clos (1) attenant.
Il avoit de plan vif fermé cette étendue :
Là croiſſoit à plaiſir l'oſeille & la laitue :
De quoi faire à Margot pour ſa fête un bouquet,
Peu de jaſmin d'Eſpagne, & force ſerpolet.
Cette félicité par un Liévre troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme ſe plaignit.
Ce maudit animal vient prendre ſa goulée
Soir & matin, dit-il ; & des piéges ſe rit :
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il eſt ſorcier, je crois. Sorcier ? Je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable, (a) Miraut,
En dépit de ſes tours, l'attrapera bien-tôt.
Je vous en déferai, bon homme, ſur ma vie ;
Et quand ? & dès demain, ſans tarder plus long-temps.
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens.

(1) Tout proche.

(a) Nom d'un Chien de chaſſe.

Çà déjeûnons, dit-il, vos poulets ſont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous? Quand aurons-nous des
 gendres?
Bonhomme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
 Qu'il faut fouiller à (2) l'eſcarcelle.
Diſant ces mots, il fait connoiſſance avec elle,
 Auprès de lui la fait aſſeoir,
Prend une main, un bras, léve un coin du mouchoir:
 Toutes ſottiſes dont la Belle
 Se défend avec grand reſpect,
Tant qu'au pere à la fin cela devient ſuſpect.
Cependant on fricaſſe, on ſe rue en cuiſine.
De quand ſont vos jambons? Ils ont fort bonne mine.
Monſieur, ils ſont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
 Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne très-bien, auſſi fait ſa famille,
Chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
 Boit ſon vin, careſſe ſa fille.
L'embarras des Chaſſeurs ſuccede au déjeûné.
 Chacun s'anime & ſe prépare:
Les Trompes & les Cors font un tel tintamarre,
 Que le bon homme eſt étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, quarreaux:
 Adieu chicorée & poreaux:
 Adieu dequoi mettre au potage.

(2) Vieux mot, pour dire une grande bourſe. *Adonc* Frere Jean *deſcend en terre*, dit Rabelais, *mis la main à ſon eſcarcelle, en tira vingt eſcus au Soleil.* Pantagruel, Liv. IV, Ch. 16.

Le Liévre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur : car il eût été mal
Qu'on n'eût pû du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont-là jeux de (3) Prince :
Mais on le laissoit dire ; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Liévres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous :
De recourir aux Rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

(3) Qui ne plaisent, *dit le Proverbe*, qu'à ceux qui les font.

FABLE V.

L'Ane & le petit Chien.

NE forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaut, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens que le Ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser ;
Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,

Qui pour ſe rendre plus aimable
Et plus cher à ſon Maître, alla le careſſer.
Comment, diſoit-il en ſon ame,
Ce Chien, parce qu'il eſt mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monſieur, avec Madame;
Et j'aurai des coups de bâton?
Que fait-il? Il donne la patte,
Puis auſſi-tôt il eſt baiſé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'eſt pas bien mal-aiſé.
Dans cette admirable penſée,
Voyant ſon Maître en joie, il s'en vient lourdement,
Léve une corne toute uſée,
La lui porte au menton fort amoureuſement,
Non ſans accompagner, pour plus grand ornement,
De ſon chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh! Quelle careſſe, & quelle mélodie!
Dit le Maître auſſi-tôt. Holà, (1) Martin-bâton.
Martin-bâton accourt, l'Ane change de ton.
Ainſi finit la comédie.

(1) Un valet armé d'un gros bâton. Ici *Martin-bâton* ne peut guére ſignifier autre choſe: mais, ſi je ne me trompe, il doit ſe prendre pour le bâton même dans cet endroit de Rabelais où il fait dire à Panurge, *je battrai ma femme en Tigre ſi elle me fâche. Martin-baſton*, ajoûte-t-il, *en fera l'office. En faute de baſton, le Diable me mange, ſi je ne la mangeois toute vive*, &c. *Pantagruel*, Liv. III. ch. 12.

FABLE

FABLE VI.

Le combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et ſans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foiſon,
Leur Roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraiſſa
Du ſang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba preſque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere :
Quoi que pût faire (1) Artarpax,
(1) Pſicarpax, (1) Meridarpax,

(1) Noms de Rats, plaiſamment inventés par Homere dans ſa *Batrachomyomachie*, dequoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent aſſez de Grec pour découvrir la vraie ſignification de ces noms-là.

Qui, tout couverts de poussiére,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattans,
Leur résistance fut vaine.
Il fallut céder au sort:
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat, que capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux:
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire

Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'Etoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens de bâteleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espece : En son histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût crû voir
Ce (1) chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hazard il lui demande :
Etes-vous d'Athenes la grande ?

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un Dauphin. Sur ce fait merveilleux, voyez *Herodote*, Liv. I.

Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort :
S'il vous y ſurvient quelque affaire,
Employez-moi, car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Dauphin dit bien grand merci ;
Et le (2) Pirée a part auſſi
A l'honneur de votre préſence ?
Vous le voyez ſouvent, je penſe ?
Tous les jours : il eſt mon ami,
C'eſt une vieille connoiſſance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il eſt beaucoup,
Qui prendroient (3) Vaugirard pour (4) Rome ;
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
Et le magot conſideré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge ; & va trouver
Quelque homme afin de le ſauver.

(2) Fameux Port d'Athenes.
(3) Village près de Paris.
(4) La Capitale de l'Etat Eccleſiaſtique, & la plus grande ville d'Italie.

FABLE VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

CErtain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui ſont ſourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de Bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fût,
N'avoit eu cuiſine ſi graſſe,
Sans que pour tout ce culte à ſon hôte il échût
Succeſſion, tréſor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, ſi pour un ſol d'orage en quelque endroit
S'amaſſoit d'une ou d'autre ſorte,
L'homme en avoit ſa part, & ſa bourſe en ſouffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin ſe fachant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un lévier, met en piéce l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, ſeulement une obole?
Va, ſors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu reſſembles aux naturels
Malheureux, groſſiers & ſtupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te rempliſſois, plus mes mains étoient vuides:
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

UN Paon muoit : un Geai prit ſon plumage :
Puis après ſe l'accommoda :
Puis, parmi d'autres Paons tout fier ſe panada,
Croyant être un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnut : il ſe vit bafoué,
Berné, ſifflé, moqué, joué ;
Et, par Meſſieurs les Paons, plumé d'étrange ſorte :
Même vers ſes pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il eſt aſſez de Geais à deux piéds comme lui,
Qui ſe parent ſouvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme Plagiaires.
Je m'en tais ; & ne veux leur cauſer nul ennui :
Ce ne ſont pas là mes affaires.

FABLE X.

Le Chameau & les Bâtons flottans.

LE premier qui vit un (1) Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le ſecond approcha : le troiſiéme oſa faire

(1) Animal propre à porter de gros fardeaux.

Un licou pour le (2) Dromadaire.
L'accoûtumance ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroissoit terrible & singulier,
S'apprivoise avec notre vûe,
Quand ce vient à la continue.
Et, puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire,
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot,
Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien:
De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

(2) Autre nom de Chameau. C'est proprement une espece de Chameaux qui vont d'un pas plus léger, & plus vîte que les autres.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

TEl, comme dit (1) Merlin, (2) cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire Rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits enfans

(1) Qui, distingué en son temps, ou par son habileté, ou par la subtilité de son esprit, passoit communément pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioso* d'Arioste. Merlin, prétendu Magicien, étoit Anglois. Il vivoit vers la fin du cinquiéme siécle. Si vous voulez en savoir davantage, voyez *le Dictionnaire de Moréri.*

(2) Pense duper, tromper. *Cuide engeigner* sont deux mots à present surannés & tout-à-fait hors d'usage. *Cuider* se trouve encore dans Amyot. Pour *engeigner* ou *engigner*, comme l'écrit Ménage dans son *Dictionnaire Etymologique*, il vient, selon ce savant Etymologiste, d'*ingannare*, tromper.

Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché.
Il nageoit quelque peu, mais il faloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon reméde.
Le Rat fut à son piéd par la patte attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée:
(C'étoit, à son avis, un excellent morceau)
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux : la perfide s'en moque.
Il résiste : elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enléve, & par même moyen
La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNe Fable avoit cours parmi l'Antiquité ;
Et la raiſon ne m'en eſt pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laiſſer de libre ſous les cieux,
Commandoit que, ſans plus attendre,
Tout peuple à ſes piéds s'allât rendre,
Quadrupédes, Humains, Elephans, Vermiſſeaux,
Les Républiques des Oiſeaux ;
La Déeſſe aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'Edit du nouvel Empereur,
Les Animaux, & toute eſpece (1) lige
De ſon ſeul appétit, crurent que cette fois
Il falloit ſubir d'autres loix.
On s'aſſemble au déſert. Tous quittent leur tanniére :
Après divers avis, on réſout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniére
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit

(1) Aſſervie à ſon ſeul appétit. C'eſt le plus haut point de liberté où puiſſent parvenir les animaux. Et l'homme eſt lige d'un Seigneur, lorſqu'il dépend de ce Seigneur à certains égards, qu'il eſt ſon vaſſal.

Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le ſeul tribut les tint en peine.
Car que donner ? Il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui poſſédant dans ſon domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut queſtion de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Aſſiſtés du Cheval, ainſi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils ſe mirent
Avec le Singe Ambaſſadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un paſſage
Monſeigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part,
Mais bien qu'il ſoit léger, tout fardeau m'embarraſſe.
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous ſera pas une charge trop grande ;
Et j'en ſerai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement ſe pratique.
Le voilà donc admis, ſoulagé, bien reçu ;
Et, malgré le (2) Héros de Jupiter iſſu,
Faiſant chére & vivant ſur la bourſe publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruiſſeaux, de fleurs tout diapré,
Où maint Mouton cherchoit ſa vie,

(2) Alexandre, qui ſe diſoit fils de Jupiter.

Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il ſe plaignit d'être malade.
Continuez votre ambaſſade,
Dit-il, je ſens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe ſalutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.
On débale ; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit ſa joie :
Que de filles, ô Dieux, mes piéces de monnoie
Ont produites ! Voyez : la plûpart ſont déjà
Auſſi grandes que leurs meres.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-deſſus,
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guéres.
Le Singe & les Sommiers confus,
Sans oſer repliquer, en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'eût-il fait ? C'eût été Lion contre Lion :
Et le proverbe dit : (3) *Corſaires à Corſaires*
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

(3) Eſpece de Proverbe, que La Fontaine a pris mot pour mot de *Regnier : Satire* XII. à la fin.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les Chevaux ne ſont nés pour les hommes.
Lorſque le genre humain de gland ſe contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au ſiécle où nous ſommes,
Tant de ſelles & tant de bats,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaiſes, tant de carroſſes,
Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de nôces.
Or un Cheval eut alors differend
Avec un Cerf plein de vîteſſe,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora ſon adreſſe.
L'Homme lui mit un frein, lui ſauta ſur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laiſſât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme ſon bienfaiteur, diſant: Je ſuis à vous.
Adieu. Je m'en retourne en mon ſéjour ſauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel eſt votre uſage.
Demeurez donc, vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiére.
Hélas! Que ſert la bonne chére,

Quand on n'a pas la liberté ?
Le Cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie :
Mais il n'étoit plus temps : déjà son écurie
Etoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légere offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter (1) d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

(1) La liberté, *préferable aux métaux les plus précieux*, dit Horace en appliquant la Fable du Cheval à toute personne, qui, pour vivre plus commodément, devient esclave d'un Grand, qui l'ayant admis chez lui & à sa table, le rend insensiblement le jouet de ses humeurs, & de ses plus bizarres fantaisies. Pour La Fontaine, comme il n'a pas trouvé à propos de sortir ouvertement de son sujet, il ne pouvoit peindre la liberté qu'en termes généraux, ce qu'il a fait d'une maniere fort délicate, mais peut-être moins propre à toucher & instruire tous ses lecteurs, que l'idée qu'en donne Horace, d'où je ne vois pourtant pas qu'on puisse rien conclure en faveur d'Horace au désavantage de La Fontaine, qui n'auroit pû s'écarter ici de son sujet, comme a fait Horace, sans nous faire perdre une sage instruction, directement fondée sur cette Fable.

FABLE XIV.

Le Renard & le Buste.

LEs Grands, pour la plûpart, sont masques de théatre :
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit.

Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout ſens ; & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un (1) Buſte de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buſte creux, & plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la Sculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs ſont Buſtes en ce point !

(1) Figure d'une perſonne à demi corps, en plein relief.

FABLE XV.

Le Loup, la Chévre & le Chévreau.

LA Bique allant remplir ſa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma ſa porte au loquet,
Non ſans dire à ſon Biquet :
Gardez-vous, ſur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die
Pour enſeigne & mot du guet,
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en ſa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,

N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait ſon ton,
Et d'une voix (*a*) papelarde
Il demande qu'on ouvre, en diſant, foin du Loup,
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet ſoupçonneux, par la fente regarde.
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvriraipoint,
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche eſt un point
Chez les Loups, comme on ſait, rarement en uſage)
Celui-ci fort ſurpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez ſoi.
Où ſeroit le Biquet s'il eût ajoûté foi
Au mot du guet que de fortune
Notre Loup avoit entendu?

Deux ſûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(*a*) Douce & contrefaite.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

CE Loup me remet en mémoire
Un de ſes compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt: voici l'Hiſtoire.

Un Villageois avoit à l'écart ſon logis:

Meſſer

Messer Loup attendoit (1) chape-chute à la porte.
Il avoit vû sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne Provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere aussi-tôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se taît,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure,
Quand la mere appaisant sa chere géniture,
Lui dit : Ne criez point : s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ceci ? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on trait
Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un so
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette.
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :
Un Chien de cour l'arrête : épieux & fourches fiéres
L'ajustent de toutes maniéres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils ? L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le piéd droit & la tête :
Le Seigneur du village à sa porte les mit,

(1) Quelque bonne aventure. *Si vous voulez savoir ce qui a donné lieu à cette expression, voyez* le Dictionnaire de Trévoux, au mot *Chapechute*. J'avois fait sur ce mot une note, qui m'a paru trop longue pour être mise ici.

Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit.

Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

SOcrate (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face ; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui ! L'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, *elle pût être pleine.*
Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

(1) Philosophe Grec, dont la sagesse & la vertu ne peuvent être assez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier son caractere.

FABLE XVIII.

Le Vieillard & ses Enfans.

TOute puissance est foible à moins que d'être unie.
Ecoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie.
Si j'ajoûte du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non point par envie:
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phédre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la Fable, ou plûtôt à l'Histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit)
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ses efforts,
Les rendit en disant: (1) Je le donne aux plus forts.
Un second lui succéde, & se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:

(1) *Je défie les plus forts d'en venir à bout*, c'est-à-dire, *de rompre ces dards joints ensemble.* Dans la plûpart des Editions des Fables de la Fontaine, au lieu de, *Je le donne aux plus forts*, on trouve, *Je les donne aux plus forts*: faute grossiere, qui a été corrigée par La Fontaine lui-même, dans une Edition de Paris, publiée en 1678. La même faute a reparu depuis, dans plusieurs autres Editions, par la négligence ou l'ignorance des Correcteurs: mais on peut compter présentement, que cette Note, munie de l'autorité de la Fontaine, la fera disparoître pour toujours.

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos peres :
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre Trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.
l'ambition, l'envie, avec les (2) consultans,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis, & pris à part.

(2) Avocats qui ne plaident plus au Bareau, mais qu'on va consulter chez eux.

FABLE XIX.

L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le (1) Dédale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui ſentoit quelque peu le (2) fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour uſer de ce mot,
(3) Par bénéfice d'inventaire,
Alla conſulter Apollon.
Dès qu'il fut en ſon Sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, eſt-il en vie ou non?
Il tenoit un Moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher auſſi-tôt,

(1) Le Labyrinthe, que les Poëtes nomment ſouvent *Dédale*, dans le ſens propre, & dans un ſens figuré, comme ici, par alluſion à *Dédale*, Architecte Athénien, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crete.

(2) Qui s'expoſoit à être brûlé comme athée.

(3) Qu'un homme ſe trouve héritier par teſtament, s'il ſoupçonne que l'héritage pourroit l'obliger à payer aux créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laiſſé par ſon teſtament, il n'accepte l'héritage que *par bénéfice d'inventaire*; & dans ce cas, il n'eſt tenu de payer des dettes du défunt que juſqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainſi, un homme qui croit en Dieu, ſans être fort aſſuré de ſon éxiſtence, ſe réſerve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit La Fontaine, *croit en Dieu*, pour uſer de ce mot, *par bénéfice d'inventaire*: Expreſſion hardie, qui n'eſt pas fort claire, ſi je ne me trompe.

Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtratagême.
Je vois de loin, j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu ſon Tréſor.

L'Uſage ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens, de qui la paſſion
Eſt d'entaſſer toujours, mettre ſomme ſur ſomme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
(1) Diogene là-bas eſt auſſi riche qu'eux;
Et l'Avare ici-haut, comme lui vit en gueux.
L'homme au tréſor caché qu'Eſope nous propoſe,
Servira d'exemple à la choſe.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de ſon bien une ſeconde vie,
Ne poſſédoit pas l'or, mais l'or le poſſédoit.
Il avoit dans la terre une ſomme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre (2) déduit,

(1) Philoſophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.

(2) Pas de plus grand plaiſir. *Déduit*, qui ſignifie *plaiſir*, *divertiſſement*, eſt vieux. Quoiqu'uſité encore, il l'eſt pourtant ſi peu, que je ne croi pas qu'il ſoit inutile de l'expliquer ici, en faveur de pluſieurs Etrangers qui ſe plaiſent à lire les Fables de la Fontaine.

Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre ſa (3) chevance à lui-même ſacrée.
Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne ſongeât
A l'endroit où giſoit cette ſomme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Foſſoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva ſans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il ſoupire;
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon tréſor que l'on m'a pris.
Votre tréſor ? Où pris ? Tout joignant cette pierre.
Eh ! Sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin ? N'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pû ſans peine y puiſer à toute heure.
A toute heure, bons Dieux ! Ne tient-il qu'à cela !
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puiſque vous ne touchiez jamais à cet argent ?
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

(3) Son bien, ſon tréſor. *Chevance*, qui ſignifioit autrefois le bien d'une perſonne, eſt préſentement un vieux mot.

FABLE XXI.

L'œil du Maître.

UN Cerf s'étant ſauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur aſyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enſeignerai les pâtis les plus gras:
Ce ſervice vous peut quelque jour être utile;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toutes fins, promirent le ſecret.
Il ſe cache en un coin, reſpire & prend courage.
Sur le ſoir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faiſoit tous les jours.
L'on va, l'ont vient, les valets font cent tours,
L'Intendant même; & pas un d'aventure
N'apperçut ni cor, ni ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour ſortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit: Cela va bien;
Mais quoi? L'homme aux cent yeux n'a pas fait ſa revûe:
Je crains fort pour toi ſa venue.
Juſque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-deſſus le Maître entre, & vient faire ſa ronde.
Qu'eſt-ceci? dit-il à ſon monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.

Cette

Cette litiere eſt vieille, allez vîte aux greniers.
Je veux voir déſormais vos bêtes mieux ſoignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces Araignées?
Ne ſauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf eſt reconnu : chacun prend un épieu :
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne ſauroient la ſauver du trépas.
On l'emporte, on la ſale, on en fait maint repas,
Dont maint voiſin s'éjouit d'être.

Phédre (1) ſur ce ſujet dit fort élégamment,
Il n'eſt pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

(1) Phédre, excellent Auteur de Fables, qu'il a écrites en vers Latins, d'un ſtyle fort ſemblable à celui de *Terence*.

FABLE XXII.

L'Alouette & ſes petits, avec le Maître d'un Champ.

NE t'attens qu'à toi ſeul, c'eſt un commun proverbe.
Voici comme Eſope le mit
(1) En crédit.

(1) Par la Fable ſuivante, qui nous a été conſervée en Latin par *Aulu-Gelle*, L. II. c. 29.

On n'a qu'à comparer la maniére de conter d'*Aulu-Gelle*, aſſez élégante, avec celle de *La Fontaine*, pour être convaincu que *La Fontaine* a trouvé l'art d'embellir ſes originaux, qu'il leur prête des graces ſi naturelles, qu'en les imitant il devient original lui-même, & un original, qui, ſelon toutes les apparences, reſtera long-temps inimitable.

Les Alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde :
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ces derniéres
Avoit laissé passer la moitié d'un Printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanniéres.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature ; & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte, le tout alla du mieux qu'il put.
Les bléds d'alentour mûrs, avant que (2) la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler & prendre l'essor,
De mille soins divers l'Alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bléds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun apportant sa faucille,

(2) On trouve *nitée* dans l'Edition *in-quarto* de 1668. & ce qui prouve qu'en effet La Fontaine a employé *nitée*, qui est en usage dans quelques Provinces, c'est qu'il a laissé ce mot dans l'Edition de 1678. qu'il a eu soin d'accompagner lui-même d'un très-bon *Errata*.

Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour,
Trouve en alarme sa couvée.
L'une commence : Il a dit que l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repàrtit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'aube du jour arrive ; & d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde, ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure......
Non, mes enfans, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisiéme fois le Maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils ; & savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est-là notre plus court ; & nous acheverons

Notre moiſſon quand nous pourrons.
Dès lors que le deſſein fut ſû de l'Alouette,
C'eſt à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans :
Et les petits en même temps
Voletans, ſe culebutans,
Délogerent tous ſans trompette.

Fin du quatriéme Livre.



LIVRE CINQUIÉME.

FABLE PREMIERE.

Le Bûcheron & Mercure.

A M. le C. D. B.

VOtre goût a ſervi de régle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir ſon ſuffrage.
Vous voulez qu'on évite un ſoin trop curieux,
Et des (1) vains ornemens l'effort ambitieux :
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Eſope ſe propoſe,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, ſi dans ces Vers je ne plais & n'inſtruis,
Il ne tient pas à moi, c'eſt toujours quelque choſe.
Comme la force eſt un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'eſt là tout mon talent : je ne ſai s'il ſuffit.

(1) Ornemens inutiles & affectés. Horace qui les nomme des *ornemens ambitieux*, nous dit expreſſément qu'un eſprit juſte & éclairé les retranchera ſans façon de tout écrit ſoumis à ſa critique. *Ambitioſa recidet ornamenta.* De Arte Poëtica, &c. v. 447. La Fontaine a bien profité du conſeil d'Horace, ce qu'on ne peut dire que d'un très-petit nombre d'Ecrivains, tant anciens que modernes.

Tantôt je peins en un récit
La sotte Vanité jointe avecque l'Envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les Agneaux aux Loups ravissans,
La Mouche à la Fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample Comédie à cent Actes divers,
Et dont la Scéne est l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain;
C'est sa cognée ; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout son (2) avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée ! O ma pauvre cognée !
S'écrioit-il, Jupiter ren-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien ?

(2) *Avoir*, vieux mot, qui signifioit *bien*, *richesse*, & que La Fontaine employe ici dans le même sens.

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent ſuccéde à la premiére :
Il la refuſe. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je ſuis content ſi j'ai cette derniére.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
Ta bonne foi ſera récompenſée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'Hiſtoire en eſt auſſi-tôt diſperſée.
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour ſe le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne ſait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût crû paſſer pour une bête
De ne pas dire auſſi-tôt : La voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup ſur la tête.

Ne point mentir, être content du ſien,
C'eſt le plus ſûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que ſert cela ? Jupiter n'eſt pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant, (1) qu'il feroit que sage
De garder le coin du feu,
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,

(1) C'est-à-dire, *qu'il feroit fort sagement. Il feroit que sage*, est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux Auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'Ecrivain le plus correct & le plus poli de son temps, qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. *Tu fais que sage, Géminius*, dit-il dans la Vie de Marc-Antoine, ch. 12. *de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire*. La Fontaine touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son style. Mais un Correcteur d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare parce qu'il ne l'entendoit pas, a cru faire merveille de mettre à la place, *qu'il feroit plus sage ;* & cette prétendue correction a été reçue dans toutes les Editions des Fables de la Fontaine qui ont paru depuis en France, en Hollande, &c. quoique dans l'Edition de Paris de 1678. corrigée par La Fontaine lui-même, il y eût, *qu'il feroit que sage*, comme dans toutes les Editions précédentes, ce qui auroit dû tenir en respect cet imprudent Correcteur, ou du moins empêcher les Editeurs qui sont venus après lui, de marcher aveuglément sur ses traces.

Repartit le Pot de fer :
Si quelque matiére dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je pafferai,
Et du coup vous fauverai.
Cette offre le perfuade.
Pot de fer fon camarade
Se met droit à fes côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en fouffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par fon compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de fe plaindre.
Ne nous affocions qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le deftin d'un de ces Pots.

FABLE III.

Le petit Poiffon & le Pêcheur.

PEtit Poiffon deviendra grand
Pourvû que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'eft folie :
Car de le rattraper il n'eft pas trop certain.

Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin,

Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant ſon butin,
Voilà commencement de chére & de feſtin :
Mettons-le en notre gibeciére.
Le pauvre Carpillon lui dit en ſa maniére,
Que ferez-vous de moi ? Je ne ſaurois fournir,
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laiſſez-moi Carpe devenir :
Je ſerai par vous repêchée.
Quelque gros Partiſan m'achetera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? Croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ? Et bien ſoit, repartit le Pêcheur,
Poiſſon, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poëſle ; & vous avez beau dire,
Dès ce ſoir on vous fera frire.

Un (1) *tien*, vaut, ce dit-on, mieux que deux, *tu l'auras*.
L'un eſt ſûr, l'autre ne l'eſt pas.

(1) *Pren cela*, je te le donne.

FABLE IV.

Les Oreilles du Liévre.

UN animal cornu bleſſa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,

Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de ſon domaine
Toute bête portant des cornes à ſon front.
Chévres, Béliers, Taureaux auſſi-tôt délogerent,
Dains & Cerfs de climat changerent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Liévre appercevant l'ombre de ſes oreilles,
Craignit que quelque (1) Inquiſiteur
N'allât interpreter à cornes leur longueur,
Ne les ſoûtînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voiſin Grillon, dit-il, je pars d'ici:
Mes oreilles enfin ſeroient cornes auſſi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
Je craïndrois même encor. Le Grillon repartit:
Cornes cela! Vous me prenez pour cruche:
Ce ſont oreilles que Dieu fit.
On les fera paſſer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de (2) Licornes.
J'aurai beau proteſter: mon dire & mes raiſons
Iront aux petites (3) Maiſons.

(1) Délateur, qui fait métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.

(2) Animal qui n'a qu'une corne très-ſenſible au bas du front.

(3) Lieu où l'on renferme les fous à Paris.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

UN vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,

Sentant son (1) Renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hazard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue & tout honteux,
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe.
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.

Prétendre ôter la queue eût été temps perdu:
La mode en fût continuée.

(1) Connu pour le plus rusé de ce quartier-là.

FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes.

IL étoit une Vieille ayant deux Chambriéres.
Elles filoient si bien, que les sœurs (1) filandiéres
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche:

(1) Les trois Parques, occupées à filer la vie des hommes.

Dès que(2)Thétis(3)chassoitPhœbus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez:
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point nommé chantoit:
Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents: Maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée.
Le (4) Réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant:

(2) Déesse de la Mer, & la Mer même, d'où les Poëtes supposent que le Soleil, qu'ils nomment *Phœbus*, se leve tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire, *dès que le Soleil se levoit.*

(4) Comme le Coq chante régulierement au point du jour, La Fontaine s'est avisé fort à propos de lui donner le nom de *Réveille-matin*, nom propre de cette espece de Montres, qui, faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent, pour être éveillés précisément à cette heure-là.

Témoin ce couple & son salaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
De (5) Caribde en Scylla.

(5) Deux Ecueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile : dont l'un, funeste aux Vaisseaux qui s'approchoient de trop près des côtes d'Italie, se nommoit *Scylla* ; & l'autre, Gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Scylla, se nommoit *Caribde*. Il arrivoit souvent qu'on donnoit contre l'un de ces Ecueils en voulant éviter l'autre, ce qui a fondé le Proverbe, *Tomber de Caribde en Scylla*.

FABLE VII.

Le Satyre & le Passant.

AU fond d'un antre sauvage,
Un Satyre & ses enfans
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vûs sous la mousse
Lui, sa femme & maint petit :
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le (a) semondre deux fois.

(a) Vieux mot, qui signifie *inviter*, *convier*.

D'abord avec ſon haleine
Il ſe réchauffe les doigts.

Puis, ſur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il ſouffle auſſi.
Le Satyre s'en étonne :
Notre hôte, à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaiſe aux Dieux que je couche
Avec vous ſous même toit.
Arriere ceux (1) dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

(1) Qui diſent d'une même perſonne, d'un même Fait, le blanc & le noir, le pour & le contre, louans & blâmans indifféremment toutes choſes, dans des vûes intéreſſées, ſans aucun reſpect pour la vérité.

FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup, dans la ſaiſon
Que les tiédes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maiſon,
Pour s'en aller chercher leur vie,
Un Loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hyver,

Apperçût un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laiſſe à penſer quelle joie.
Bonne chaſſe, dit-il, qui l'auroit à ſon croc.
Eh que n'es-tu Mouton! car tu me ſerois (1) hoc:
Au lieu qu'il faut ruſer pour avoir cette proie:
Ruſons donc. Ainſi dit, il vient à pas comptés,
Se dit Ecolier d'Hippocrate:
Qu'il connoît les vertus & les propriétez
De tous les ſimples de ces prez:
Qu'il ſait guérir, ſans qu'il ſe flatte,
Toutes ſortes de maux. Si Dom Courſier vouloit
Ne point céler ſa maladie,
Lui Loup, gratis le guériroit:
Car le voir dans cette prairie,
Paître ainſi ſans être lié,
Témoignoit quelque mal, ſelon la Médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apoſtume ſous le piéd.
Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie
Suſceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de ſervir Noſſeigneurs les Chevaux;
Et fais auſſi la Chirurgie.
Mon galand ne ſongeoit qu'à bien prendre ſon temps,
Afin de haper ſon malade.
L'autre qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules & les dents.
C'eſt bien fait, dit le Loup en ſoi-même fort triſte,

(1) *Tu ſerois à moi*, par alluſion à une ſorte de jeu de cartes qu'on nomme *le Hoc*, où l'on dit *hoc* en jettant ſur le tapis certaines cartes qui ſont gagner ceux qui les jouent.

Chacun

Chacun à ſon métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici (2) l'Herboriſte,
Et ne fus jamais que Boucher.

(2) Qui s'applique à la connoiſſance des Plantes.

FABLE IX.

Le Laboureur & ſes Enfans.

TRavaillez, prenez de la peine :
C'eſt le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes enfans, leur parla ſans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laiſſé nos parens :
Un tréſor eſt caché dedans.
Je ne ſais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût,
Creuſez, fouillez, bêchez, ne laiſſez nulle place
Où la main ne paſſe & repaſſe.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par tout : ſi bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut ſage
De leur montrer avant ſa mort,
Que le travail eſt un tréſor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

UNe Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur
Qui dit: Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup; mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

FABLE XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

SUr le bord d'un puits très-profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes.
Tout est aux Ecoliers couchette & matelas.

Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un ſaut de vingt braſſes.
Près de là tout heureuſement
La Fortune paſſa, l'éveilla doucement,
Lui diſant : Mon mignon, je vous ſauve la vie.
Soyez une autre fois plus ſage, je vous prie.
Si vous fuſſiez tombé, l'on s'en fût pris à moi.
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande en bonne foi,
Si cette imprudence ſi haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve ſon propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde ;
Nous la faiſons de tous (1) écots :
Elle eſt priſe à garant de toutes aventures.
Eſt-on ſot, étourdi, prend-on mal ſes meſures,
On penſe en être quitte en accuſant ſon ſort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

(1) *Ecot*, eſt la part que chacun doit payer pour un repas commun. *Faiſons-nous une ſottiſe, nous en mettons la meilleure partie ſur le compte de la Fortune.* Nous lui faiſons payer largement ſon écot pour le mauvais ſuccès d'une affaire auquel ſuccès elle n'a contribué en aucune maniére.

FABLE XII.

Les Médecins.

LE Médecin (1) Tant-pis alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrére (2) Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soûtint que le gisant iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature.
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été crû,
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : il est mort, je l'avois bien prévû :
S'il m'eût crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(1) (2) Médecins d'un caractére opposé, dont l'un faisoit toujours des pronostics funestes & l'autre des pronostics heureux.

FABLE XIII.

La Poule aux Oeufs d'or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vûs,
Qui du ſoir au matin ſont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches ?

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penſer il ſe quarroit,
Recevant comme ſiens l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
Maître Baudet, ôtez-vous de l'eſprit
Une vanité ſi folle.
Ce n'eſt pas vous, c'eſt l'Idole
A qui cet honneur ſe rend,
Et que la gloire en eſt dûe.
D'un Magiſtrat ignorant,
C'eſt la robe qu'on ſalue.

FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, & ſauvé du trépas,

Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs (1) Chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment,
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait (2) curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.

(1) Qu'ils avoient perdu la piste de la bête qu'ils chassoient.

(2) Les Chiens mangent la portion que les Chasseurs leur en donnent, & qu'on nomme *Curée*.

FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

ON conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,
Pauvre ignorant! Et que prétens-tu faire?
Tu te prens à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle :

Plûtôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents :
Je ne crains que celles du Temps.
Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Liévre & la Perdrix.

IL ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope dans ses Fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces Vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le Liévre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille :
Quand une Meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les Chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortans de son corps échauffé.

Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Liévre; & d'une ardeur extrême
Il le pousse; & Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le Liévre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit:
Tu te vantois d'être si vîte:
Qu'as-tu fait de tes piéds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aîles
La sauront garantir à toute extrêmité:
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'Autour aux serres cruelles.

FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cesserent;
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'Oiseau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant-pis, reprit le triste Oiseau,
Je crains en ce cas pour leur peau.
C'est hazard, si je les conserve.
Comme vous étes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi: Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même (1) catégorie.

(1) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Adieu

Adieu mes nourriçons ſi vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit : Mes petits ſont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis ſur tous leurs compagnons :
Vous les reconnoîtrez ſans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la ſi bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau ſoir qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle apperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne ſai pas lequel des deux)
De petits monſtres fort hideux,
Rechignés, un air triſte, une voix de Mégere.
Ces enfans ne ſont pas, dit l'Aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galand n'en fit pas à demi.
Ses repas ne ſont point repas à la légére.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les piéds
De ſes chers nourriçons, hélas ! pour toute choſe.
Il ſe plaint ; & les Dieux ſont par lui ſuppliés
De punir le brigand qui de ſon deuil eſt cauſe.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuſe que toi,
Ou plûtôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve ſon ſemblable
Beau, bien fait, & ſur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

LE Lion dans ſa tête avoit une entrepriſe.
Il tint Conſeil de guerre, envoya ſes Prévôts,
Fit avertir les Animaux :
Tous furent du deſſein, chacun ſelon ſa guiſe.
L'Eléphant devoit ſur ſon dos
Porter l'attirail néceſſaire,
Et combattre à ſon ordinaire :
L'Ours s'apprêter pour les aſſauts :
Le Renard ménager de certaines pratiques ;
Et le Singe amuſer l'ennemi par ſes tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui ſont lourds ;
Et les Liévres ſujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.
Notre troupe, ſans eux, ne ſeroit pas complette.
L'Ane effraira les gens, nous ſervant de trompette.
Et le Liévre pourra nous ſervir de courrier.

Le Monarque prudent & ſage,
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage,
Et connoît les divers talens.
Il n'eſt rien d'inutile aux perſonnes de ſens.

FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

DEux Compagnons pressés d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bien-tôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens.
Le Marchand, à sa peau, devoit faire fortune.
Elle garantiroit des froids les plus cuisans.
On en pourroit fourrer plûtôt deux Robes qu'une.
(1) Dindenaut prisoit moins ses Moutons qu'eux leur Ours,
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
(2) D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre,

(1) Marchand de Moutons, nommé *Dindenaut*, sévérement puni pour avoir insulté Panurge, & mis à trop haut prix sa marchandise, comme Rabelais le raconte plaisamment à sa maniére. Voyez *Pantagruel*, Liv. IX. chap. 6. 7. & 8.

(2) Quant à la peine & à la dépense qu'avoit coûté cette expédition, contre l'Ours, *on ne lui en dit pas un mot*, pour en obtenir le dédommagement.

L'autre, plus froid que n'eſt un marbre,
Se couche ſur le nez, fait le mort, tient ſon vent,
Ayant quelque part oüi dire,
Que l'Ours s'acharne peu ſouvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne reſpire.
Seigneur Ours, comme un ſot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps giſant, le croit privé de vie;
Et de peur de ſupercherie,
Le tourne, le retourne, approche ſon muſeau,
Flaire aux paſſages de l'haleine.
C'eſt, dit-il, un cadavre : ôtons-nous, car il ſent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la Forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de ſon arbre deſcend :
Court à ſon compagnon, lui dit que c'eſt merveille,
Qu'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajoûta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec ſa ſerre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

DE la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Etoit craint par tout à la ronde;
Et bien qu'animal ſans vertu,

Il faiſoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.
(1) Martin fit alors ſon office.
Ceux qui ne ſavoient pas la ruſe & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chaſſât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue eſt rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) Valet de Meûnier, armé d'un gros bâton.

Fin du cinquiéme Livre.



LIVRE SIXIÉME.

FABLE PREMIERE.

Le Pâtre & le Lion.

LEs Fables ne ſont pas ce qu'elles ſemblent être ;
Le plus ſimple animal nous y tient lieu de Maître.
Une Morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait paſſer le Précepte avec lui.
En ces ſortes de feintes il faut inſtruire & plaire ;
Et conter pour conter me ſemble peu d'affaire.
C'eſt par cette raiſon, qu'égayant leur eſprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit ſi ſuccinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Eſope en moins de mots s'eſt encore exprimé.
Mais ſur tous certain (1) Grec renchérit & ſe pique
D'une élégance (2) laconique.
Il renferme toujours ſon Conte en quatre Vers :
Bien ou mal, je le laiſſe à juger aux Experts.
Voyons-le avec Eſope en un ſujet ſemblable.
L'un améne un Chaſſeur, l'autre un Pâtre en ſa Fable.
J'ai ſuivi leur projet quant à l'événement,
Y couſant en chemin quelque trait ſeulement.
Voici comme, à peu près, Eſope le raconte.

(1) *Gabrias.*

(2) Très ſuccincte, comme celle des Lacédémoniens.

Un Pâtre à ses Brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va près d'un antre ; & tend à l'environ
Des lacs à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt Veaux je veux choisir
Le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort :
Que l'homme ne sait guére, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ai promis un Veau :
Je te promets un Bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :
Passons à son imitateur.

FABLE II.

Le Lion & le Chasseur.

UN Fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enseigne-moi, de grace,

De mon voleur, lui dit-il, la maiſon,
Que de ce pas je me faſſe raiſon.
Le Berger dit : C'eſt vers cette montagne.
En lui payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, & je ſuis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion ſort, & vient d'un pas agile.
Le Fanfaron auſſi-tôt d'eſquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque aſyle,
S'écria-t-il, qui me puiſſe ſauver.

La vraie épreuve de courage
N'eſt que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit auſſi-tôt qu'il le voit.

FABLE III.

(1) *Phœbus & Borée.*

BOrée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux Voyageurs eſt bonne :
Il pleut, le Soleil luit ; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui ſortent avertis

(1) Le Soleil, & le vent du Nord, qui eſt en général très violent.

(2) Qu'en ces mois le manteau leur eſt fort néceſſaire.
Les Latins les nommoient (3) douteux pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens, mais il n'a pas prévû
Que je ſaurai ſouffler de ſorte,
Qu'il n'eſt bouton qui tienne : il faudra, ſi je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Et bien, gageons nous deux
(Dit Phœbus) ſans tant de paroles,
A qui plûtôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laiſſe obſcurcir mes rayons.
Il n'[illegible] fallut pas plus. Notre ſouffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, ſouffle, tempête, & briſe en ſon paſſage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau;
Le tout au ſujet d'un manteau.
Le Cavalier eut ſoin d'empêcher que l'orage
Ne ſe pût engoufrer dedans.
Cela le préſerva : le Vent perdit ſon temps :
Plus il ſe tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si-tôt qu'il fut au bout du terme

(2) A cauſe de la pluie, qui forme actuellement l'Arc-en-Ciel, à la faveur des rayons du Soleil.

(3) Incertains. *Incertis ſi menſibus* amnis abundans exit. *Virg.* Georg. L. I. v. 111. 112.

Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil diſſipe la nue,
Récrée, & puis pénétre enfin le Cavalier,
Sous ſon balandras fait qu'il ſue,
Le contraint de s'en dépouiller.
Encor n'uſa-t-il pas de toute ſa puiſſance.

Plus fait douceur que violence.

FABLE IV.

Jupiter & le Métayer.

JUpiter eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens ſe préſenterent,
Firent des offres, écouterent:
Ce ne fut pas ſans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Etoit (1) frayant & rude; & l'autre un autre ſi.
Pendant qu'ils marchandoient ainſi,

(1) *Héritage frayant*, qu'on ne peut mettre en valeur ſans faire de groſſes dépenſes. Les Fermiers & les Payſans de Champagne, & des environs de Château-Thierry où eſt né La Fontaine, ſe ſervent fort communément des mots *frayant* & *frayer*. La Vigne, diſent-ils, & certaines Terres labourables *frayent beaucoup*, c'eſt-à-dire, que la culture de la Vigne & de certains Champs exige des frais & des ſoins conſidérables. C'eſt ce que j'ai appris d'une Demoiſelle Champenoiſe, d'un eſprit très-juſte & très-délicat, qui ſait obſerver & retenir exactement ce qui mérite d'être obſervé. Le mot de *frayer* eſt préſentement inconnu à la Langue Françoiſe dans ce ſens-là; & c'eſt pourtant de *frayer* qu'eſt venu *défrayer*, terme fort connu, fort uſité, & dont le ſens conſerve un rapport très-ſenſible avec celui de *frayer* que lui donnent les Payſans de Champagne.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus ſage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laiſſât diſpoſer de l'air,
Lui donnât ſaiſon à ſa guiſe,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la biſe,
Enfin du ſec & du mouillé,
Auſſi-tôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y conſent. Contrat paſſé : notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente; & fait en ſomme
Un climat pour lui ſeul : ſes plus proches voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage, ils eurent bonne année,
Pleine moiſſon, pleine vinée.
Monſieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an ſuivant, voilà tout changé.
Il ajuſte d'une autre ſorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ſes voiſins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux :
Il confeſſe ſon imprudence.
Jupiter en uſa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut preſque pris au dépourvû.
Voici comme il conta l'aventure à ſa mere.

J'avois franchi les Monts qui bornent cet Etat;
Et trottois comme un jeune Rat
Qui cherche à ſe donner carriére,
Lorſque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
L'un doux, benin & gracieux;
Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude:
Sur la tête un morceau de chair,
Une ſorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre ſa volée,
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à ſa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il ſe battoit, dit-il, les flancs avec ſes bras,
Faiſant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudiſſant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoiſſance
Avec cet animal qui m'a ſemblé ſi doux.
Il eſt velouté comme nous,

Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympatisant
Avec Messieurs les Rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

LEs Animaux, au décès d'un Lion,
En son vivant, Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on,
De son étui la Couronne est tirée.
Dans une (1) chartre un Dragon la gardoit.

(1) Le mot de *Chartre* signifie proprement une Prison, & nos vieux Romanciers l'employent souvent en ce sens-là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque chose en sûreté.

Il ſe trouva que ſur tous eſſayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop groſſe, aucuns même cornue.
Le Singe auſſi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaiſir, la Thiare eſſayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de ſoupleſſe, & mille ſingeries,
Paſſa dedans ainſi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela ſembla ſi beau,
Qu'il fut élû : chacun lui fit hommage.
Le Renard ſeul regretta ſon ſuffrage,
Sans toutefois montrer ſon ſentiment.
Quand il eut fait ſon petit compliment,
Il dit au Roi : Je ſai, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moi la ſache.
Or tout tréſor, par droit de Royauté,
Appartient, Sire, à votre Majeſté.
Le nouveau Roi bâille après la finance :
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'aſſiſtance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne ſachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis, & l'on tomba d'accord,
Qu'à peu de gens convient le Diadême.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

LE Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse;
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
Il eût crû s'abaisser servant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

UN Vieillard sur son Ane apperçut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.
Il y lâche sa bête; & le Grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,

Gambadant, chantant & broutant,
Et faiſant mainte place nette.
L'Ennemi vient ſur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard,
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je ſois?
Sauvez-vous, & me laiſſez paître.
Notre ennemi, c'eſt notre Maître,
Je vous le dis en bon François.

FABLE IX.

Le Cerf ſe voyant dans l'eau.

DAns le criſtal d'une fontaine,
Un Cerf ſe mirant autrefois,
Louoit la beauté de ſon bois;
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ſes jambes de fuſeaux,
Dont il voyoit l'objet ſe perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes piéds à ma tête!
Diſoit-il, en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte:
Mes piéds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la ſorte,
Un (1) Limier le fait partir;
Il tâche à ſe garantir,

(1) Gros Chien, bon pour la chaſſe du Cerf.

Dans

Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses piéds, de qui ſes jours dépendent.
Il ſe dédit alors, & maudit les préſens
Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faiſons cas du beau, nous mépriſons l'utile;
Et le beau ſouvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ſes piéds qui le rendent agile:
Il eſtime un bois qui lui nuit.

FABLE X.

Le Liévre & la Tortue.

RIen ne ſert de courir : il faut partir à point.
Le Liévre & la Tortue en ſont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt? Etes-vous ſage?
Repartit l'animal léger.
Ma commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'Ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainſi fut fait, & de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'eſt pas l'affaire;
Ni de quel Juge l'on convint.

Notre Liévre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait, lorſque prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoye (1) aux Calendes,
Et leur fait arpenter les (2) Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reſte pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laiſſe la Tortue
Aller ſon train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle ſe hâte avec lenteur.
Lui cependant mépriſe une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit preſque au bout de la carriére;
Il partit comme un trait, mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la premiére.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raiſon?

(1) S'en éloigne ſi bien, que les Chiens ne peuvent le rattrapper, & ſe trouvent par-là dans le cas où eſt un créancier que ſes débiteurs renvoyent aux Calendes Grecques, terme de payement tout-à-fait chimérique, parce qu'il n'y a point de jour dans l'année que les Grecs ayent nommé *Calendes*. *Quand serez-vous hors de debte?* demanda Pantagruel. *Es Calendes Grecques*, répondit Panurge; *lorſque tout le monde ſera content*, &c. *Pantagruel*, Liv. III. chap. 3. La Fontaine ſuppoſant ſon Lecteur déjà inſtruit ſur ce point de Littérature fort trivial, & qu'on doit avoir appris au Collége, s'eſt contenté de dire que le Liévre renvoye les Chiens *aux Calendes*.

(2) Terres ſtériles, incultes, fort propres pour la chaſſe.

Dequoi vous ſert votre viteſſe ?
Moi l'emporter ! Et que ſeroit-ce
Si vous portiez une maiſon ?

FABLE XI.

L'Ane & ſes Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier ſe plaignoit au Deſtin
De ce qu'on le faiſoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui diſoit-il, ont beau chanter matin,
Je ſuis plus matineux encore.
Et pourquoi ? Pour porter des herbes au marché.
Belle néceſſité d'interrompre mon ſomme !
Le Sort, de ſa plainte touché,
Lui donne un autre Maître ; & l'animal de ſomme
Paſſe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La peſanteur des peaux, & leur mauvaiſe odeur
Eurent bien-tôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, diſoit-il, à mon premier Seigneur :
Encor quand il tournoit la tête,
J'attrappois, s'il m'en ſouvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien :
Mais ici (1) point d'aubaine, ou ſi j'en ai quelqu'une,
C'eſt de coups. Il obtint changement de fortune ;
Et ſur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-ci m'occupe autant

(1) Nul profit caſuel, nulle bonne aventure.

Que cent Monarques pourroient ſaire:
Croit-il être le ſeul qui ne ſoit pas content ?
N'ai-je en l'eſprit que ſon affaire ?

Le Sort avoit raiſon : tous gens ſont ainſi faits :
Notre condition jamais ne nous contente :
La pire eſt toujours la préſente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde ſa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

FABLE XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

AUx nôces d'un Tyran tout le Peuple en lieſſe
Noyoit ſon ſouci dans les pots.
Eſope ſeul trouvoit que les gens étoient ſots
De témoigner tant d'allegreſſe.
Le Soleil, diſoit-il, eut deſſein autrefois
De ſonger à l'Hyménée.
Auſſi-tôt on oüit, d'une commune voix,
Se plaindre de leur deſtinée
Les Citoyennes des Etangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfans ?
Dirent-elles au Sort : un ſeul Soleil à peine
Se peut ſouffrir : une demi douzaine
Mettra la Mer à ſec, & tous ſes habitans.
Adieu joncs & marais : notre race eſt détruite ;
Bien-tôt on la verra réduite

A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon ſens, ne raiſonnoient pas mal.

FABLE XIII.

Le Villageois & le Serpent.

ESope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu ſage,
Un jour d'hyver ſe promenant
A l'entour de ſon héritage,
Apperçut un Serpent ſur la neige étendu,
Tranſi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en ſa demeure;
Et ſans conſidérer quel ſera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le reſſuſcite.
L'animal engourdi ſent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il léve un peu la tête, & puis ſiffle auſſi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un ſaut
Contre ſon bienfaiteur, ſon ſauveur & ſon pere.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon ſalaire?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juſte courroux,
Il vous prend ſa cognée, il vous trenche la bête,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, & la tête.
L'inſecte, ſautillant, cherche à ſe réunir,

Mais il ne put y parvenir.

Il eſt bon d'être charitable :
Mais envers qui, c'eſt là le point.
Quant aux ingrats, il n'en eſt point
Qui ne meure enfin miſérable.

FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

DE par le Roi des Animaux,
Qui dans ſon antre étoit malade,
Fut fait ſavoir à ſes vaſſaux
Que chaque eſpece en Ambaſſade
Envoyât gens le viſiter,
Sous promeſſe de bien traiter
Les Députés, eux & leur ſuite :
Foi de Lion très-bien écrite.
Bon paſſeport contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'éxecute.
De chaque eſpece on lui députe.
Les Renards gardant la maiſon,
Un d'eux en dit cette raiſon :
Les pas empreints ſur la pouſſiére,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, ſans exception, regardent ſa taniére :
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.

Que ſa Majeſté nous diſpenſe.
Grand-merci de ſon paſſeport.
Je le crois bon, mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en ſort.

FABLE XV.

L'Oiſeleur, l'Autour & l'Alouette.

LEs injuſtices des pervers
Servent ſouvent d'excuſe aux nôtres.
Telle eſt la loi de l'Univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des Oiſillons.
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Auſſi-tôt un Autour planant ſur les ſillons,
Deſcend des airs, fond & ſe jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorſque ſe rencontrant ſous la main de l'oiſeau,
Elle ſent ſon (1) ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour eſt occupé,
Lui-même ſous les rets demeure enveloppé.
Oiſeleur, laiſſe-moi, dit-il en ſon langage :
Je ne t'ai jamais fait de mal.

(1) Quoique le mot d'*Ongle* ſoit maſculin, La Fontaine le fait ici féminin, ſelon l'uſage de quelques Provinces, où l'on ne lui donne point d'autre genre.

L'Oiſeleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

FABLE XVI.

Le Cheval & l'Ane.

EN ce monde il ſe faut l'un l'autre ſecourir.
Si ton voiſin vient à mourir,
C'eſt ſur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que ſon ſimple harnois,
Et le pauvre Baudet ſi chargé qu'il ſuccombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priére, dit-il, n'en eſt pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous ſera que jeu.
Le Cheval refuſa, fit une petarrade,
Tant qu'il vit ſous le faix mourir ſon camarade ;
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau pardeſſus encor.

FABLE

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

CHacun se trompe ici bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plûpart du temps le nombre.
Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, & pensa se noyer ;
La riviere devint tout d'un coup agitée,
A toute peine il regagna les bords ;
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

LE Phaëton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appellé Quinpercorentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux ;

Le voilà qui déteſte & jure de ſon mieux,
Peſtant en ſa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ſes Chevaux,
Contre ſon char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont ſi célébres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : ſi ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priére étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainſi :
Hercule veut qu'on ſe remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui juſqu'à l'eſſieu les enduit.
Pren ton pic & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette orniére. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : pren ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'eſt-ceci ? mon char marche à ſouhait,
Hercule en ſoit loué. Lors la voix : Tu vois comme
Tes Chevaux aiſément ſe ſont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette ſcience, de tout temps,
Fut en Profeſſeurs très-fertile.
Tantôt l'un en Théatre affronte (1) l'Acheron;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il eſt un Paſſe-Ciceron.
Un des derniers ſe vantoit d'être
En éloquence ſi grand maître,
Qu'il rendroit diſert un badaut,
Un manant, un ruſtre, un lourdaut:
Oui, Meſſieurs, un lourdaut, un animal, un Ane:
Que l'on m'améne un Ane, un Ane renforcé,
Je le rendrai maître paſſé;
Et veux qu'il porte la (2) ſoutane.
Le Prince ſut la choſe: il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau (3) Rouſſin d'Arcadie,
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

(1) Affronte la mort, faiſant ſur lui-même des épreuves très-périlleuſes en apparence, pour juſtifier aux yeux des Spectateurs la bonté de ſon Antidote.

(2) Robe longue que portent les Bâcheliers en licence.

(3) Comme l'Arcadie nourrit peu de Chevaux, mais grand nombre d'Anes, on s'eſt aviſé d'appeller l'Ane, un *Rouſſin d'Arcadie*, par pure plaiſanterie. Car du reſte, *le Rouſſin* eſt proprement & en bon François, *un Cheval entier, un peu épais, & entre deux tailles*, comme on peut voir dans le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe.

On lui donna certaine ſomme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre ſon Ane ſur les (*a*) bancs :
Sinon, il conſentoit d'être en place publique
Guindé la hare au col, étranglé court & net,
Ayant au dos ſa Rhétorique,
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des Courtiſans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir ; & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace, & beaucoup de preſtance :
Sur tout qu'il ſe ſouvint de faire à l'aſſiſtance
Un diſcours où ſon art fût au long étendu,
Un diſcours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicerons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire
Le Roi, l'Ane, ou moi nous mourrons.

Il avoit raiſon. C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

(*a*) Des Ecoles publiques.

FABLE XX.

La Discorde.

LA Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une (*a*) pomme,
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts.
Elle, (1) & Que-si-que-non son frere,
Avecque Tien-&-mien, son pere,
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De préférer notre Hémisphére
A celui des (2) mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; & l'autre diligente,
Couroit vîte aux débats, & prévenoit la Paix,
Faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre

(*a*) La Pomme d'or prétendue par *Junon*, *Pallas* & *Vénus*; & qui fut donnée à la derniere par *Pâris*.

(1) *Que si*, *que non* : termes que répetent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. Les uns disent *que si*, & les autres *que non*. Scarron, *Poës.*

(2) Nous les nommons nos Antipodes; & nous sommes leurs Antipodes à leur égard, étant opposés à eux comme ils le sont à nous.

Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien ſouvent l'on perdoit à la chercher ſa peine:
Il falloit donc qu'elle eût un ſéjour affecté,
Un ſéjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Lui fut pour maiſon aſſignée.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

LA perte d'un Epoux ne va point ſans ſoupirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on ſe conſole.
Sur les aîles du Temps la triſteſſe s'envole:
Le temps raméne les plaiſirs.

Entre la veuve d'une année,
Et la veuve d'une journée,
La différence eſt grande. On ne croiroit jamais
Que ce fût la même perſonne.
L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits:
Aux ſoupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne:
C'eſt toujours même note, & pareil entretien:
On dit qu'on eſt inconſolable:
On le dit, mais il n'en eſt rien,

Comme on verra par cette Fable,
Ou plûtôt par la vérité.
L'Epoux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ſes côtés ſa femme
Lui crioit : Attens-moi, je te ſuis : & mon ame,
Auſſi-bien que la tienne, eſt prête à s'envoler.
Le mari fait ſeul le voyage.
La Belle avoit un pere, homme prudent & ſage ;
Il laiſſa le torrent couler.
A la fin, pour la conſoler,
Ma fille, lui dit-il, c'eſt trop verſer de larmes :
Qu'a beſoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puiſqu'il eſt des vivans, ne ſongez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des nôces ces tranſports :
Mais après certain temps, ſouffrez qu'on vous propoſe
Un Epoux beau, bien fait, jeune, & tout autre choſe
Que le défunt. Ah ! dit-elle auſſi-tôt,
Un Cloître eſt l'Epoux qu'il me faut.
Le pere lui laiſſa digérer ſa diſgrace.
Un mois de la ſorte ſe paſſe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque choſe à l'habit, au linge, à la coëffure :
Le deuil enfin ſert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours

Revient au (1) colombier : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la (2) fontaine de Jouvence.
Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri :
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle,
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

(1) Les Amours rentrent en foule dans le cœur de la Veuve, leur véritable domaine, leur séjour naturel & ordinaire : ce que La Fontaine a pris plaisir d'appeller *Revenir au Colombier*, expression proverbiale, qui a été introduite dans la Langue, par allusion à ce que font les Pigeons, qui transportez bien loin de chez eux, reviennent toujours au Colombier, où ils ont reçû leur premiere nourriture.

(2) Dans les plaisirs dont la Jeunesse aime à faire son unique amusement. Par la *Fontaine de Jouvence* (fiction Romanesque) on entend une eau qui a la propriété de rajeunir ceux qui en boivent.

Grand dommage est que ceci soit
sornettes :
Filles connois qui ne sont pas jeu-
nettes,
A qui cette Eau de Jouvence *viendroit*
Bien à propos.

Plaisante conclusion d'un ancien Rondeau, qu'on peut voir à la fin du XIVe. Chapitre des *Caractères de ce siécle*.

---

(1) EPILOGUE.

BOrnons ici cette carriére.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiére,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne

(1) Conclusion.

Un peu de forces & d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de ſujets:
Il faut contenter ſon envie.
(2) Retournons à Pſyché: Damon, vous m'exhortez
A peindre ſes malheurs & ſes félicitez.
J'y conſens: peut-être ma veine
En ſa faveur s'échauffera.
Heureux ſi ce travail eſt la derniere peine
Que ſon Epoux me cauſera!

(2) Ici La Fontaine veut parler d'un petit Ouvrage en Proſe & en Vers, où il a raconté très-agréablement *les Aventures de Pſyché*, mais qu'il n'avoit pas encore achevé quand il dit, *Retournons à Pſyché*. Quoique le fond de cet Ouvrage ſoit tiré d'*Apulée*, Auteur Latin, La Fontaine a trouvé le ſecret de l'enrichir de pluſieurs beaux Tableaux de ſon invention, qui, ſelon l'opinion la plus générale, mettent l'Ouvrage François au deſſus de l'original Latin.

Fin du ſixiéme Livre, & de la premiere Partie.

FABLES CHOISIES

MISES EN VERS

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

SECONDE PARTIE.

FABLES CHOISIES, MISES EN VERS PAR MONSIEUR DE LA FONTAINE,

AVEC

UN NOUVEAU COMMENTAIRE par M. COSTE, Membre de la Société Royale de Londres.

Nouvelle Edition.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

FABLES CHOISIES
MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE.

SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT

Imprimé pour la premiere fois en 1678.

VOICI un ſecond recueil de Fables que je préſente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plûpart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premiéres, tant à cauſe de la différence des ſujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai ſemés avec aſſez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Eſope, qu'à ces dernieres, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des répétitions : car le nombre de ces traits n'eſt pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichiſſemens, & étendu davantage les circonſtances de ces récits, qui d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainſi, je ne tiens pas qu'il ſoit néceſſaire d'en étaler ici les raiſons, non plus que de dire où j'ai puiſé ces derniers ſujets. Seulement je dirai par reconnoiſſance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, ſage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du Pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Eſope, ſi ce n'eſt Eſope lui-même, ſous le nom du ſage *Locman*. Quelques autres m'ont fourni des ſujets aſſez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux der-

nieres Parties toute la diversité dont j'étois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un Errata : mais ce sont de légers remédes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque Errata, aussi-bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.





FABLES CHOISIES

MISES EN VERS

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

A MADAME DE MONTESPAN.

L'APOLOGUE est un don qui vient des Immortels ;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plûtôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.

O vous qui l'imitez, Olympe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux.
Favorisez les Jeux où mon esprit s'amuse.
Le Temps qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage:
Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes Vers attendent tout leur prix:
Il n'est beauté dans nos Ecrits,
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces;
Eh, qui connoît que vous les beautés & les graces?
Paroles & regards, tout est charme dans vous.
Ma Muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand Maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart & d'abri;
Protégez désormais le Livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie:
Sous vos seuls auspices ces Vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande:
La Fable en son nom la demande:
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous;
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

LIVRE SEPTIÉME.

FABLE PREMIERE.

Les Animaux malades de la Peste.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour (1) l'Acheron,
Faisoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés,
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie:
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyoient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, & dit: Mes chers amis,
Je croi que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux:
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.

(1) Les Enfers, séjour des morts.

Ne nous flattons donc point, voyons ſans indulgence
L'état de notre conſcience.
Pour moi, ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force Moutons.
Que m'avoient-ils fait ? Nulle offenſe :
Même il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi,
Car on doit ſouhaiter, ſelon toute juſtice,
Que le plus coupable périſſe.
Sire, dit le Renard, vous étes trop bon Roi :
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe ;
Et bien, manger Moutons, canaille, ſotte eſpéce,
Eſt-ce un péché ? Non,non: Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, ſur les Animaux,
Se font un chimérique empire.
Ainſi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, juſqu'aux ſimples Mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.
L'Ane vint à ſon tour, & dit : J'ai ſouvenance
Qu'en un pré de Moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le Baudet.
Un Loup quelque peu Clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! Quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier ſon forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

Le mal marié.

QUe le bon ſoit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme,
Mais comme le divorce entr'eux n'eſt pas nouveau;
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Aſſemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucun d'eux ne me tentent :
Cependant, des humains preſque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grand des hazards :
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alléguer un, qui s'étant repenti,

Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer ſon épouſe
Querelleuſe, avare & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut ;
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt :
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe.
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout :
Monſieur ne ſonge à rien, Monſieur dépenſe tout ;
Monſieur court, Monſieur ſe repoſe.
Elle en dit tant, que Monſieur à la fin,
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoye à la campagne
Chez ſes parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les Dindons,
Avec les gardeurs de Cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie ;
Le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait ?
Comment paſſiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs eſt-elle votre fait ?
Aſſez, dit-elle : mais ma peine
Etoit de voir les gens plus pareſſeux qu'ici.
Ils n'ont des Troupeaux nul ſouci.
Je leur ſavois bien dire ; & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.
Eh, Madame, reprit ſon époux tout à l'heure,
Si votre eſprit eſt ſi hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir ;
Eſt déjà laſſé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?

Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes côtés.

FABLE III.

Le Rat qui s'eſt retiré du monde.

LEs Levantins en leur Légende
Diſent qu'un certain Rat, las des ſoins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La ſolitude étoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Notre Hermite nouveau ſubſiſtoit là-dedans.
Il fit tant des piéds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros & gras : Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœu d'être ſiens.
Un jour, au dévot perſonnage,
Les députés du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere :
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque ſecours contre le peuple Chat :
(a) Ratopolis étoit bloquée :

(a) La Ville capitale des Rats.

On les avoit contraints de partir ſans argent,
Attendu l'état indigent
De la République attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre Reclus
Vous aſſiſter ? Que peut-il faire,
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'eſpere qu'il aura de vous quelque ſouci.
Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.

Qui déſignai-je, à votre avis,
Par ce Rat ſi peu ſecourable ?
Un Moine ? Non, mais un (b) Dervis :
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toujours charitable.

(b) Religieux Turc.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour ſur ſes longs piéds alloit je ne ſçais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une riviere.
L'onde étant tranſparente ainſi qu'aux plus beaux jours :
Ma commere la Carpe y faiſoit mille tours

Avec le Brochet ſon compere.
Le Héron en eût fait aiſément ſon profit :
Tous approchoient du bord, l'oiſeau n'avoit qu'à prendre :
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime ; & mangeoit à ſes heures.
Après quelques momens l'appétit vint : l'oiſeau
S'approchant du bord, vit ſur l'eau
Des Tanches qui ſortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux ;
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le (1) Rat du bon Horace.
Moi des Tanches ? dit-il, moi Héron que je faſſe
Une ſi pauvre chére ? Et pour qui me prend-on ?
La Tanche rebutée, il trouva du Goujon.
Du Goujon ! C'eſt bien là le dîner d'un Héron !
J'ouvrirois pour ſi peu le bec ! Aux Dieux ne plaiſe.
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poiſſon.
La faim le prit : il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un Limaçon.

Ne ſoyons pas ſi difficiles :
Les plus accommodans, ce ſont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,

(1) Le Rat de ville, qui goûtoit d'un air dédaigneux tout ce que lui préſentoit le Rat de Campagne, pour le régaler de ſon mieux.

... Cupiens variâ faſtidia cœnâ Vincere, tangentis malè ſingula dente ſuperbo.
HORAT. Sat. VI. L. 2.

Sur tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y ſont pris : ce n'eſt pas aux Hérons
Que je parle : écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puiſé ces leçons.

FABLE V.

La Fille.

CErtaine fille un peu trop fiére,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniére,
Point froid & point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit auſſi
Qu'il eût du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout : mais qui peut tout avoir ?
Le Deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouva trop chétifs de moitié.
Quoi moi ? Quoi ces gens-là ? L'on radote, je penſe,
A moi les propoſer ? Hélas, ils font pitié.
Voyez un peu la belle eſpéce !
L'un n'avoit en l'eſprit nulle délicateſſe,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout, car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe moquer. Ah vraiment je ſuis bonne

De leur ouvrir la porte : ils penſent que je ſuis
Fort en peine de ma perſonne.
Grace à Dieu, je paſſe les nuits
Sans chagrin, quoi qu'en ſolitude.
La Belle ſe ſut gré de tous ces ſentimens.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans.
Un an ſe paſſe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient enſuite : elle ſent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour :
Puis ſes traits choquer & déplaire :
Puis cent ſortes de fards. Ses ſoins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, (1) cet inſigne larron.
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent réparer : que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage!
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui diſoit, prenez vite un mari :
Je ne ſais quel deſir le lui diſoit auſſi :
Le Deſir peut loger chez une précieuſe :
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aiſe & tout heureuſe
De rencontrer un (2) malôtru.

(1) Qui, comme à la dérobée, détruit inſenſiblement toutes choſes.

(2) Un mari mal fait de corps & d'eſprit.

FABLE VI.

Les Souhaits.

IL eſt au (1) Mogol des (*a*) folets
Qui font office de valets,
Tiennent la maiſon propre, ont ſoin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du (*b*) Gange autrefois,
Cultivoit le jardin d'un aſſez bon Bourgeois.
Il travailloit ſans bruit, avoit beaucoup d'adreſſe,
Aimoit le Maître & la Maîtreſſe,
Et le jardin ſur tout. Dieu ſait ſi les Zéphirs
Peuple ami du Démon, l'aſſiſtoient dans ſa tâche.
Le Folet, de ſa part, travaillant ſans relâche,
Combloit ſes hôtes de plaiſirs.
Pour plus de marques de ſon zéle,
Chez ces gens pour toujours il ſe fût arrêté,
Nonobſtant la légereté
A ſes pareils ſi naturelle:
Mais ſes confreres les Eſprits
Firent tant, que le chef de cette République,
Par caprice ou par politique,
Le changea bien-tôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la (2) Norvége
Prendre le ſoin d'une maiſon

(1) Grand Empire dans les Indes, à l'Eſt de la Perſe.
(*a*) Certains Eſprits familiers.
(*b*) Grande riviere des Indes.
(2) Pays très-froid au Nord de l'Europe.

En tout temps couverte de neige;
Et (3) d'Indou qu'il étoit, on vous le fait (4) Lapon.
Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes:
On m'oblige de vous quitter,
Je ne sais pas pour quelles fautes:
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la: formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis:
Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bléd, dans leurs caves les vins:
Tout en créve. Comment ranger cette (c) chevance?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands Seigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un & l'autre: heureux les indigens!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors: fuyez; & toi, Déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,

(3) Indien, habitant des Indes.

(4) Habitant de la Laponie, le Pays le plus Septentrional de l'Europe.

(c) Vieux mot, pour dire; *tout ce bien, toutes ces richesses.*

O Médiocrité, revien vite. A ces mots
La Médiocrité revient, on lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace.
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, & perdent en chiméres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,
Le Folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
Ils demanderent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

SA Majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'Ecrit portoit
Qu'un mois durant le Roi tiendroit
(*a*) Cour pleniére, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de (1) Fagotin.

(*a*) Assemblée générale de ses vassaux.

(1) Nom d'un Singe, qui, en son temps, amusa le Peuple de Paris.

Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette sévérité;
Et flatteur excessif, il loua la colere, (2)

(2) Dans toutes les Editions que j'ai consultées, sans en excepter celle de 1678, qu'on peut voir dans la Bibliotheque du Roi, & qui a été corrigée par La Fontaine lui-même, il manque ici un Vers qui puisse rimer avec celui-ci,

Et flatteur excessif il loua la colere.

On pourroit suppléer à cette omission, en disant,

Par une extrême ardeur de plaire,
Le Singe approuva fort cette sévérité:

ou par quelqu'autre Vers que je pourrois imaginer, sans prétendre pourtant le joindre à ceux de la Fontaine, de peur de mêler du plomb avec de l'or. Mais je suis fort tenté de croire, que La Fontaine a mieux aimé laisser son Vers sans rime, qu'en donner un à ses Lecteurs, qui ne leur apprendroit rien qu'ils ne pussent aisément inferer de tout ce qu'il fait dire au Singe. Car ce lâche flatteur ayant d'abord approuvé hautement la sévérité du Lion, on n'a qu'à lire les louanges outrées qu'il donne à sa griffe, à son antre & à son odeur, pour voir qu'il ne songe qu'à lui faire sa cour: & par consequent il étoit assez inutile d'en avertir le Lecteur. Si La Fontaine s'en est dispensé en omettant ici un Vers qui ne pouvoit paroître que pour rimer avec un autre, il semble qu'il a fort bien fait de l'omettre: la narration étant claire & complette, pourquoi l'embarrasser d'un Vers inutile, ou peu nécessaire, en faveur de la Rime? Dans ce cas-là, nos Poëtes sont en droit, si je ne me trompe, de négliger cette espece d'ornement. C'est une licence qu'ils pourroient prendre, sur tout dans les Vers libres, où deux rimes se trouvant souvent fort éloignées l'une de l'autre, bien des Lecteurs n'y prendroient pas garde. Les Poëtes Italiens la prennent hardiment; & leurs Lecteurs, ou ne s'en apperçoivent pas, ou n'en sont point choqués, la Rime n'étant en effet qu'un ornement d'insti-

Et la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, & fut encor punie.
Ce Monseigneur du Lion-là,
Fut parent de (b) Caligula.
Le Renard étant proche: Or ça, lui dit le Sire,
Que sens-tu? Dis-le-moi: Parle sans déguiser.
L'autre aussi-tôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume: il ne pouvoit que dire
Sans odorat: bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement.
Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincére;
Et tâchez quelquefois de répondre en (c) Normand.

tution arbitraire, & peu naturel à la Poësie. Au reste, comme tout ce que je dis ici, est extrêmement hazardé, je le soumets au jugement de nos plus illustres Poëtes, à qui seuls il appartient de prononcer en dernier ressort sur cet important article des *Rimes Françoises*.

(b) Empereur Romain, très-cruel.

(c) En termes équivoques; qui ont un double sens.

FABLE VIII.

Les Vautours & les Pigeons.

MArs autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les Oiseaux, non ceux que le Printemps
Méne à sa Cour, & qui sous la feuillée,

Par leur exemple & leurs ſons éclatans,
Font que Vénus eſt en nous réveillée;
Ni ceux encor que la Mere d'Amour
Met à ſon char, mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante ſerre.
Pour un Chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang: je n'éxagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint Chef périt, maint Héros expira;
Et ſur ſon roc (1) Prométhée eſpera
De voir bien-tôt une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts,
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa. Les deux troupes épriſes
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les Royaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle;
Elle employa ſa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis; & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.

(1) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un Vautour, pour avoir enlevé du Ciel le feu dont il s'étoit ſervi pour animer l'homme.

Ils firent tréve ; & la paix s'ensuivit.
Hélas ! Ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchans :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là : Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : Je me tais.

FABLE IX.

Le Coche & la Mouche.

DAns un chemin montant, sabloneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au Soleil exposé,
Six forts Chevaux tiroient un Coche.
Femmes, Moines, Vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une Mouche survient, & des Chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher:
Aussi-tôt que le Char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire :
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux Chevaux à se tirer d'affaire.
Le Moine disoit son Bréviaire :
Il prenoit bien son temps ! Une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le Coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par tout les nécessaires ;
Et par tout importuns devroient être chassés.

FABLE X.

La Laitiere & le Pot au Lait.

PErrette sur sa tête ayant un Pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon ſimple & ſouliers plats.
Notre Laitiere ainſi trouſſée,
Comptoit déjà dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée :
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maiſon :
Le Renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un Cochon.
Le Porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon :
Il étoit quand je l'eus de groſſeur raiſonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il eſt, une Vache & ſon Veau,
Que je verrai ſauter au milieu du Troupeau?
Perrette là-deſſus ſaute auſſi tranſportée.
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ces biens quittant d'un œil marri
Sa fortune ainſi répandue,
Va s'excuſer à ſon mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait :
On l'appella *le Pot au lait*.

Quel eſprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Eſpagne?
(1) Pichrocole, (2) Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,

(1) Prince colere, ambitieux & viſionnaire, dont parle Rabelais. *Gargantua*, Liv. 1. ch. 33.

(2) Pyrrhus, Roi des Epirotes : autre ambitieux viſionnaire, deſcendu d'Achille. Voyez ſa vie dans *Plutarque*.

Autant les ſages que les fous ?
Chacun ſonge en veillant, il n'eſt rien de plus doux :
Une flatteuſe erreur emporte alors nos ames :
Tout le bien du monde eſt à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je ſuis ſeul, je fais au plus brave un défi :
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy :
On m'élit Roi, mon peuple m'aime :
Les Diadêmes vont ſur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je ſuis Gros-Jean comme devant.

FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

UN mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier gîte,
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en carroſſe porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme biére ;
Robe d'Hyver, robe d'Eté,
Que les morts ne dépouillent guére.
Le Paſteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes Oraiſons,
Et des Pſeaumes & des Leçons,
Et des Verſets, & des Répons,

Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons :
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon Mort,
Comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor ;
Et, des regards, ſembloit lui dire :
Monſieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine niéce aſſez proprette,
Et ſa chambriére Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable penſée
Un heurt ſurvient : adieu le char.
Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon mort a la tête caſſée :
Le Paroiſſien en plomb entraîne ſon Paſteur,
Notre Curé ſuit ſon Seigneur :
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans son lit.

QUi ne court après la Fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je pûsse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de Royaume en Royaume,
Fidéles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échappe :
Pauvres gens ! Je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux ;
Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis, la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis (1) le partage des Dieux !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'ami en un Bourg établi,

(1) Selon Epicure & ses Sectateurs, les Dieux vivoient dans un doux repos, sans se mêler des affaires du Monde.

Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune : il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophéte
En son pays : Cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiette :
Vous reviendrez bien-tôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; & ce lieu, c'est la Cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au léver, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures,
Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est-ceci ? se dit-il : Cherchons ailleurs du bien ;
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là. D'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, Messieurs de Cour, Messieurs de Cour adieu.
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des Temples à (2) Surate :

(2) Grosse ville de commerce dans les Etats du Mogol, sur le Golfe de Cambaye.

Allons

Allons là. Ce fut un de dire, & s'embarquer.
(3) Ames de bronze, humains, celui-là fut ſans doute
Armé de diamans, qui tenta cette route,
Et le premier oſa l'abyſme défier.
Celui-ci, pendant ſon voyage,
Tourna les yeux vers ſon village
Plus d'une fois : eſſuyant les dangers
Des Pirates, des vents, du calme & des rochers,
Miniſtres de la mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant aſſez tôt ſans quitter la maiſon.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au (4) Japon
La Fortune pour lors diſtribuoit ſes graces.
Il y court : les mers étoient laſſes
De le porter ; & tout le fruit
Qu'il tira de ſes longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les Sauvages :
Demeure en ton Pays, par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en ſomme,
Qu'il avoit à grand tort ſon village quitté.
Il renonce aux courſes ingrates,
Revient en ſon Pays, voit de loin ſes Pénates,

(3) La Fontaine imite aſſez heureuſement ici ce paſſage d'Horace,

Illi robur & æs triplex circa pectus erat. Ode 3. Liv. 1.

On ne peut pas dire la même choſe de ce qui ſuit,

Qui fragilem truci commiſit pelago ratem Primus.

c'eſt-à-dire,

Qui le premier s'expoſa ſur l'Abyſme
Dans un frêle Vaiſſeau.

Car l'expreſſion du Poëte Latin eſt ſans doute beaucoup plus juſte & plus naturelle que celle-ci, *Et le premier oſa l'abyſme défier.*

(4) Puiſſant Royaume au Nord-eſt de la Chine.

Pleure de joie, & dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi.
Il ne sait que par oüi-dire
Ce que c'est que la Cour, la Mer ; & ton Empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

DEux Coqs vivoient en paix, une Poule survint ;
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye ; & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux-même on vit le (a) Xanthe teint.
Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur : le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,

(a) Riviere qui couloit à Troye.

Pleura ſa gloire & ſes amours,
Ses amours, qu'un rival tout fier de ſa défaite
Poſſédoit à ſes yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toits
S'alla percher & chanter ſa victoire.
Un Vautour entendit ſa voix:
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt ſous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laiſſe à penſer quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune ſe plaît à faire de ces coups:
Tout vainqueur inſolent à ſa perte travaille.
Défions-nous du Sort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

FABLE XIV.

L'ingratitude & l'injuſtice des Hommes envers la Fortune.

UN trafiquant, ſur mer par bonheur s'enrichit:
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'éxigea de péage

D'aucun de ſes ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon Marchand à bon port.
Facteurs, Aſſociés, chacun lui fut fidéle.
Il vendit ſon Tabac, ſon Sucre, ſa Canelle
Ce qu'il voulut, ſa Porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor :
Bref il plut dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats ;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carroſſes :
Ses jours de jeûne étoient des nôces.
Un ſien ami, voyant ces ſomptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un ſi bon ordinaire ?
Et d'où me viendroit-il que de mon ſavoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal (1) freté périt au premier vent.
Un autre, mal pourvû des armes néceſſaires,
Fut enlevé par les Corſaires.
Un troiſiéme, au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ſes Facteurs le trompant ;
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en bâtimens beaucoup,

(1) Terme de marine, pour dire, *mal équipé*.

Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? De la Fortune, hélas !
Consolez-vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sais s'il crut ce conseil :
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie ;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune :
Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devineresses.

C'Est souvent du hazard que naît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui (1) fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours,
Cela fut & sera toujours.
Une femme à Paris faisoit la (2) Pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque événement.
Perdoit-on un chifon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,

(1) Qui met en crédit, qui fait rechercher avec empressement les choses & les personnes.
(2) La Devineresse.

Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe,
Chez la Devineuſe on couroit,
Pour ſe faire annoncer ce que l'on deſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit :
Tout cela, bien ſouvent, faiſoit crier miracle.
Enfin, quoi qu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle paſſoit pour un (3) Oracle.
L'Oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit ſa bourſe ;
Et, ſans avoir d'autre reſſource,
Gagne de quoi donner un rang à ſon mari :
Elle achette un office, une maiſon auſſi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôteſſe, à qui toute la ville
Femmes, filles, valets, gros Meſſieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander ſon deſtin :
Le galetas devint l'antre de la (4) Sibylle.

(3) C'étoit autrefois un Dieu qu'on ſuppoſoit inſpirer la connoiſſance de l'Avenir à un Prêtre, à une Prêtreſſe, qui la communiquoient à ceux qui venoient conſulter ce Dieu. Mais à preſent, ſans s'informer par qui ni comment l'Avenir eſt révélé à une Devinereſſe, dès là qu'elle en eſt réputée très-bien inſtruite, on la regarde comme un Oracle: & la Devinereſſe, de ſon côté, révele hardiment l'Avenir à quiconque lui en demande la connoiſſance à beaux deniers comptans.

(4) Propheteſſe parmi les Payens. On comptoit juſqu'à dix Sibylles. Celle qu'on eſtimoit le plus à Rome, & qui nous eſt la mieux connue, c'eſt la Cuméene, qui ſans prétendre être * d'une nature différente de l'humaine, ſe diſoit très-bien inſ-

* Ce qu'elle déclare elle-même, parlant à Enée :

Nec Dea ſum, dixit, nec ſacri thuris honore
Humanum dignare caput.

OVID. *Metamorph.* Lib. XIV. v. 130. 131.

L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine ! On se moque : Eh, Messieurs, sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raison : fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose,
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat, & sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué : la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit :
L'autre femme se (5) morfondit.

truite de l'Avenir. *Virgile* nous a décrit fort exactement son caractére, avec son Antre, & la maniére dont elle y annonçoit ses réponses. Cet Antre pratiqué dans un Temple qui occupoit un grand côté de la Ville de Cumes, & taillé dans un Roc, avoit cent avenues, toutes fermées lorsque la Sibylle s'y retiroit pour répondre à ceux qui la venoient consulter. Là, tombant dans une espece de fureur, les cheveux hérissés, elle crioit, tempêtoit, s'agitoit comme hors d'elle-même ; & tout d'un coup, les cent portes de l'Antre venant à s'ouvrir d'elles-mêmes, il en sortoit de tous côtés une voix qui faisoit entendre la Réponse de la Sibylle : voix terrible, éclatante, & qui n'étoit en rien semblable à une voix humaine, *nec mortale sonans*, comme dit Virgile, *Æneide*, Liv. VI. v. 50. En voilà assez, & peut-être trop sur cet Antre, tout-à-fait different de celui de nos Sibylles modernes, qui n'ont pour tout Antre, comme dit *La Fontaine*, qu'un Galetas misérable, crasseux, & tout délâbré, dans lequel, sans tant de façons, elles jouent fort bien leur rôle, grace à la prévention où l'on est aujourd'hui pour leur Galetas.

(5) Attendant inutilement qu'on vînt encore la consulter dans sa nouvelle maison.

L'enſeigne fait la chalandiſe.
J'ai vû dans le Palais une robe mal miſe
Gagner gros : les gens l'avoient priſe
Pour Maître tel, qui traînoit après ſoi
Force écoutans : Demandez-moi pourquoi.

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

DU palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'eſt une ruſée.
Le Maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes Pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore ſa cour,
Parmi le thim & la roſée.
Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ſes tours
Janot Lapin retourne aux ſoûterrains ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hoſpitaliers, que vois-je ici paroître ?
Dit l'animal chaſſé du paternel logis :
Holà, Madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.
C'étoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant :

Et

Et quand ce feroit un Royaume,
Je voudrois bien favoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plûtôt qu'à Paul, plûtôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'ufage.
Ce font, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & Seigneur ; & qui de pere en fils
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean tranfmis.
Le premier occupant eft-ce une loi plus fage?
Or bien fans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faifant la chatemite,
Un faint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert fur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant fa Majefté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes enfans, approchez,
Approchez : je fuis fourd, les ans en font la caufe.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chofe.
Auffi-tôt qu'à portée il vit les conteftans,
Grippeminaud le bon apôtre
Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci reffemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits Souverains fe rapportans aux Rois.

FABLE XVII.

(1) *La tête & la queue du Serpent.*

LE Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue ; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles,
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue :
La queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, & non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi-bien qu'elle, je porte
Un poison prompt & puissant.
Enfin, voilà ma requête :

(1) Cette Fable se trouve dans la Vie d'*Agis & Cléomenes*, ch. 1. par PLUTARQUE, qui en fait une très-belle application à ceux qui dans le Gouvernement se livrent inconsidérément aux fantaisies du Peuple ; & c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tirée.

C'eſt à vous de commander
Qu'on me laiſſe précéder
A mon tour ma ſœur la tête.
Je la conduirai ſi bien,
Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ſes vœux une bonté cruelle.
Souvent ſa complaiſance a de méchans effets.
Il devroit être ſourd aux aveugles ſouhaits.
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre :
Droit aux ombres du Styx elle mena ſa ſœur.

Malheureux les Etats tombés dans ſon erreur.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

PEndant qu'un Philoſophe aſſure,
Que toujours par leurs ſens les hommes ſont dupés,
Un autre Philoſophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raiſon ; & la Philoſophie
Dit vrai, quand elle dit, que les ſens tromperont
Tant que ſur leur rapport les hommes jugeront.
Mais auſſi ſi l'on rectifie
L'image de l'objet ſur ſon éloignement,

Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & ſur l'inſtrument,
Les ſens ne tromperont perſonne.
La Nature ordonna ces choſes ſagement :
J'en dirai quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le Soleil, quelle en eſt la figure ?
Ici-bas ce grand Corps n'a que trois piéds de tour :
Mais ſi je le voyois là-haut dans ſon ſéjour,
Que ſeroit-ce à mes yeux que (1) l'œil de la Nature?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur :
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaiſſis ſa rondeur :
Je le rens immobile ; & la Terre chemine.
Bref, je déments mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame, en toute occaſion,
Développe le vrai caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts;
Ni mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand (a) l'eau courbe un bâton, ma raiſon le redreſſe :
La raiſon décide en maitreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une tête de femme eſt au corps de la Lune.

(1) Il n'eſt pas fort néceſſaire, ce me ſemble, d'expliquer comment le Soleil eſt l'œil de la Nature, à ceux qui croyent l'entendre ; & je me joins à ceux qui demandent cette explication, parce que je ne ſaurois la trouver.

(a) Parce qu'il paroît courbé dans l'eau.

Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie :
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiére y peut tracer ſouvent
Un Homme, un Bœuf, un Eléphant.
Naguère l'Angleterre y vit choſe pareille.
La (2) lunette placée, un animal nouveau
Parut (3) dans cet Aſtre ſi beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand événement.
Savoit-on ſi la guerre entre tant de Puiſſances
N'en étoit point l'effet ? Le Monarque accourut :
Il favoriſe en Roi ces hautes connoiſſances.
Le Monſtre dans la Lune à ſon tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres :
Dans la lunette étoit la ſource de ces guerres.
On en rit : Peuple heureux : Quand pourront les François
Se donner comme vous entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moiſſons de gloire :
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire
Amante de (*b*) Louis ſuivra par tout ſes pas.
Ses Lauriers nous rendront célébres dans l'Hiſtoire.
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés : nous goûtons des plaiſirs :

(2) Lunette d'approche, propre à regarder les Aſtres.

(3) Dans ce bel Aſtre, la Lune.

(*b*) XIV. alors Roi de France.

La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoupirs.
(c) Charles en ſait jouir : Il ſauroit dans la guerre
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiſer la querelle,
Que d'encens ! Eſt-il rien de plus digne de lui ?
La carriére (4) d'Auguſte a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des (d) Céſars ?
O peuple trop heureux ! Quand la Paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux
Arts ?

(c) II. du nom, Roi d'Angleterre.

(4) Qui regna preſque toujours en paix.

(d) *Jules-Céſar*, qui fit toujours la guerre.

Fin du ſeptiéme Livre.



LIVRE HUITIÉME.

FABLE PREMIERE.

La Mort & le Mourant.

LA mort ne ſurprend point le ſage ;
Il eſt toujours prêt à partir,
S'étant ſû lui-même avertir
Du temps où l'on ſe doit réſoudre à ce paſſage.
Ce temps, hélas! embraſſe tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut : tous ſont de ſon domaine :
Et le premier inſtant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiére,
Eſt celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupiére.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe,
La mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe.
Il n'eſt rien de moins ignoré ;
Et, puiſqu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment

Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament,
Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au piéd levé ? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle :
Il me reſte à pourvoir un arriere-neveu :
Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aîle.
Que vous étes preſſante, ô Déeſſe cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point ſurpris.
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience.
Eh n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te diſpoſât à la choſe :
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit-fils pourvû, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'oüie :
Toute choſe pour toi ſemble être évanouie :
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela, qu'un avertiſſement ?
Allons, vieillard, & ſans replique :
Il n'importe à la République
Que tu faſſes ton teſtament.
La Mort avoit raiſon : Je voudrois qu'à cet âge

(1) On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, & qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard : voi ces jeunes mourir,
Voi-les marcher, voi-les courir
A des (2) morts, il est vrai, glorieuses & belles,
Mais sûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zéle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

(1) Belle image que La Fontaine a empruntée de ce vers de Lucrece.
Cur non ut plenus vitæ conviva recedis. Lib. 3. *vers la fin.*

(2) Que les gens de guerre rencontrent souvent dans la fleur de leur âge.

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

UN Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'oüir : il faisoit des (1) passages,
Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin, au conttaire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le Financier se plaignoit,

(1) Des fredons, des roulemens de voix, tels qu'en pouvoit faire un homme de sa sorte.

Que les ſoins de la Providence
N'euſſent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En ſon hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit : Or ça, Sire Gregoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ? Ma foi, Monſieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'eſt point ma maniére
De compter de la ſorte ; & je n'entaſſe guére
Un jour ſur l'autre : il ſuffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour améne ſon pain.
Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal eſt que toujours,
(Et ſans cela nos gains ſeroient aſſez honnêtes)
Le mal eſt que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre : & Monſieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours ſon
Prône.
Le Financier riant de ſa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui ſur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec ſoin,
Pour vous en ſervir au beſoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'uſage des gens.
Il retourne chez lui : dans ſa cave il enſerre
L'argent & ſa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cauſe nos peines.

Le ſommeil quitta ſon logis,
Il eut pour hôtes les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; & la nuit,
Si quelque Chat faiſoit du bruit,
Le Chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chanſons & mon ſomme;
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

Un Lion décrépit, gouteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât reméde à la vieilleſſe:
Alléguer l'impoſſible aux Rois, c'eſt un abus.
Celui-ci, parmi chaque eſpece,
Manda des Médecins: il en eſt de tous arts:
Médecins au Lion viennent de toutes parts:
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les viſites qui ſont faites,
Le Renard ſe diſpenſe, & ſe tient clos & coi.
Le Loup en fait ſa cour, daube au coucher du Roi
Son camarade abſent: le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans ſa demeure,
Qu'on le faſſe venir. Il vient, eſt préſenté;
Et ſachant que le Loup lui faiſoit cette affaire:
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu ſincére
Ne m'ait à mépris imputé

D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pélerinage ;
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre ſanté.
Même j'ai vû dans mon voyage
Gens experts & ſavans, leur ai dit la langueur
Dont votre Majeſté craint à bon droit la ſuite:
Vous ne manquez que de chaleur :
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante :
Le ſecret ſans doute en eſt beau
Pour la nature défaillante.
Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le Roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'enveloppa.

Meſſieurs les Courtiſans, ceſſez de vous détruire :
Faites, ſi vous pouvez, votre cour ſans vous nuire,
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les (1) daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniére :
Vous êtes dans une carriére
Où l'on ne ſe pardonne rien.

(1) Ceux qui, par de mauvais diſcours, tâchent de nuire aux autres.

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables.

A (a) MONSIEUR DE BARILLON.

LA qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces légeres ?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du Lapin & de la Belette.
Liſez-les, ne les liſez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y conſens : mais que l'Angleterre
Veuille que (1) nos deux Rois ſe laſſent d'être amis,
J'ai peine à digérer la choſe.
N'eſt-il pas encor temps que Louis ſe repoſe ?
Quel autre Hercule enfin ne ſe trouveroit las
De combattre cette (2) Hydre ? Et faut-il qu'elle oppoſe
Une nouvelle tête aux efforts de ſon bras ?

(a) Qui pour lors étoit Ambaſſadeur en Angleterre.

(1) Louis XIV. Roi de France, & Charles II. Roi d'Angleterre.

(2) Serpent à pluſieurs têtes, auquel une tête étant coupée il en renaiſſoit nombre d'autres.

Si votre eſprit plein de ſoupleſſe,
Par éloquence & par adreſſe,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous ſacrifierai cent Moutons : c'eſt beaucoup
Pour un habitant du Parnaſſe.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son ſujet vous convient : je n'en dirai pas plus.
Sur les Eloges que l'Envie
Doit avouer qui vous ſont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athene autrefois, peuple vain & léger,
Un Orateur voyant ſa Patrie en danger,
Courut à la Tribune ; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement ſur le commun ſalut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces (3) figures violentes
Qui ſavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout : perſonne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ſes paroles.
Que fit le Harangueur ? Il prit un autre tour.

(3) De Rhétorique, façons de parler, qui préſentent à l'Eſprit des images vives, touchantes, &c.

Cérès, commença-t-il, faiſoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traverſa bien-tôt. L'aſſemblée à l'inſtant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfans ſon peuple s'embarraſſe !
Et du péril qui le menace
Lui ſeul, entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'aſſemblée
Par l'Apologue réveillée
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous ſommes tous d'Athene en ce point ; & moi-même
Au moment que je fais cette moralité,
Si (4) Peau-d'Ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaiſir extrême.
Le monde eſt vieux, dit-on, je le crois : cependant
Il le faut amuſer encor comme un enfant.

(4) Vieux Conte, dont on amuſe les petits enfans.

FABLE V.

L'Homme & la Puce.

PAr des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des ſujets, même indignes des hommes.
Il ſemble que le Ciel, ſur tous tant que nous ſommes,
Soit obligé d'avoir inceſſamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ſes citoyens,
Comme s'il s'agiſſoit des Grecs & des Troyens.

Un ſot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe loger.
Hercule, ſe dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre au Printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre & leur maſſue.

FABLE VI.

Les Femmes & le Secret.

RIen ne peſe tant qu'un ſecret:
Le porter loin eſt difficile aux Dames;

Et

Et je ſai même ſur ce fait
Bon nombre d'hommes qui ſont femmes.
Pour éprouver la ſienne un mari s'écria
La nuit étant près d'elle : O Dieux ! Qu'eſt-ce cela ?
Je n'en puis plus, on me déchire :
Quoi j'accouche d'un œuf ! D'un œuf ? Oui, le voilà
Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appelleroit Poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve ſur ce cas,
Ainſi que ſur mainte autre affaire,
Crut la choſe, & promit ſes grands Dieux de ſe taire.
Mais ce ſerment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouſe indiſcrette & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez ſa voiſine.
Ma commere, dit-elle, un cas eſt arrivé :
N'en dites rien ſur tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtére.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah, vous ne ſavez guére
Quelle je ſuis. Allez, ne craignez rien.
La femme du Pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout, car une autre commere
En dit quatre ; & raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu néceſſaire,
Car ce n'étoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la Renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée,
Ils ſe montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à ſon cou le dîné de ſon Maître.

NOus n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un tréſor
Avec des ſoins aſſez fidéles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un colier du dîner de ſon maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis:
Mais enfin il l'étoit; & tous tant que nous ſommes,
Nous nous laiſſons tenter à l'approche des biens.
Choſe étrange! On apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la ſorte atourné,
Un Mâtin paſſe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il eſpéroit d'abord: le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat : D'autres Chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien se voyant trop foible contre eux tous;
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; Et lui sage, il leur dit :
Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous hape un morceau,
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille;
A qui mieux mieux : ils firent tous (1) ripaille :
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des Marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple; & c'est un passe-temps
De leur voir nétoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bien-tôt le premier à prendre.

(1) Firent grand'chére. Qui voudra savoir l'origine du mot *ripaille*, doit consulter le *Dictionnaire étymologique de Ménage*.

FABLE VIII.

Le Rieur & les Poissons.

On cherche les Rieurs, & moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les (1) méchans diseurs de bons mots.
J'en vais, peut-être, en une Fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table
D'un Financier ; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint à la pareille
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient point d'un âge

(1) Gens d'un esprit fade, pesant & superficiel, qui croyant l'avoir agréable, vif, profond & délicat, nous débitent hardiment des pensées vulgaires & très-insipides comme quelque chose d'exquis & de véritablement plaisant, dont ils rient tout les premiers.

A ſavoir au vrai ſon deſtin :
Les gros en ſauroient davantage.
N'en puis-je donc, Meſſieurs, un gros interroger ?
De dire ſi la compagnie
Prit goût à ſa plaiſanterie,
J'en doute : mais enfin il les ſut engager
A lui ſervir d'un monſtre aſſez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de Mondes inconnus,
Qui n'en étoient pas revenus ;
Et que depuis cent ans, ſous l'abyſme avoient vûs
Les anciens du vaſte Empire.

FABLE IX.

Le Rat & l'Huître.

UN Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares paternels un jour ſe trouva ſou.
Il laiſſe-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne ſon trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la caſe,
Que le Monde, dit-il, eſt grand & ſpacieux !
Voilà les (1) Apennins, & voici le Caucaſe :
La moindre Taupinée étoit mont à ſes yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis ſur la rive
Avoit laiſſé mainte Huître ; & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaiſſeaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre Sire :

(a) Hautes montagnes qui regnent le long de l'Italie.

Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vû le maritime Empire,
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain Magister le Rat tenoit ces choses;
Et les disoit à travers champs,
N'étant pas de ces Rats, qui les livres rongeans,
Se font savans jusques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat, voit cette Huître qui bâille,
Qu'aperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
Et si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
(2) Se sent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup
Se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premiérement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement;
Et puis, nous y pouvons apprendre,
Que tel est pris qui croyoit prendre.

(2) On m'a assuré qu'il est assez ordinaire de voir des Rats qui ont actuellement donné dans ce piége. Mais la Fable n'est pas moins ingénieuse, ni moins instructive, pour être fondée sur la vérité.

FABLE X.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

Certain Ours montagnard, Ours à demi lêché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau (1) Bellerophon, vivoit seul & caché :
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens sequestrés :
Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit ;
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les Jardins, étoit Prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore :
Ces deux emplois sont beaux : mais je voudrois parmi
Quelque doux & discret ami.
Les Jardins parlent peu, si ce n'est dans mon Livre ;
De façon que lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin

(1) Prince valeureux, qui après avoir mis à fin les plus terribles aventures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert, dit Homere, pour rompre tout commerce avec les hommes. Je n'ai garde de mettre ici les paroles du Poëte. Du Grec ! Eh qui s'attendroit à voir du Grec dans des Notes sur les Fables de La Fontaine ? Cette bigarrure choqueroit infailliblement la fleur des plus beaux esprits de ce siécle.

Va chercher compagnie, & se met en campagne.
L'Ours porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne :
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver, & que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'Ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Vien-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble ;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots ;
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
Faisoit son principal mêtier
D'être bon émoucheur, écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je

Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Auſſi-tôt fait que dit, le fidéle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Caſſe la tête à l'homme en écraſant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raiſonneur,
Roide mort étendu ſur la place il le couche.

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami :
Mieux vaudroit un ſage ennemi.

FABLE XI.

Les deux Amis.

DEux vrais amis vivoient au (1) Monomotapa :
L'un ne poſſédoit rien qui n'appartint à l'autre :
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,
Et mettoit à profit l'abſence du Soleil,
Un de nos deux amis ſort du lit en alarme :
Il court chez ſon intime, éveille les valets :
(a) Morphée avoit touché le ſeuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne, il prend ſa bourſe, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort : vous me paroiſſiez homme

(1) Pays au Sud-eſt de l'Afrique.

(a) Le Dieu du ſommeil, c'eſt-à-dire, *Tout le monde dormoit dans ce Palais.*

A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici : s'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons : Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle
Etoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle ?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rens grace de ce zéle.
Vous m'étes, en dormant, un peu triste apparu :
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble, Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur :
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chévre, & le Mouton.

UNe Chévre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la Foire :
Leur divertissement ne les y portoit pas ;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'Histoire :
Le Charton n'avoit pas dessein

De les mener voir (*a*) Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ſes trouſſes:
C'étoit une clameur à rendre les gens ſourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au ſecours:
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?
Ces deux perſonnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton: a-t-il dit un ſeul mot?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon: s'il ſavoit ſon affaire,
Il crieroit comme moi du haut de ſon goſier;
Et cette autre perſonne honnête,
Crieroit tout du haut de ſa tête.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chévre de ſon lait, le Mouton de ſa laine.
Je ne ſai pas s'ils ont raiſon,
Mais quant à moi qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine.
Adieu mon toit & ma maiſon.

Dom Pourceau raiſonnoit en ſubtil perſonnage:
Mais que lui ſervoit-il? Quand le mal eſt certain,
La plainte ni la peur ne changent le deſtin;
Et le moins prévoyant eſt toujours le plus ſage.

(*a*) Nom d'un Farceur, pour toute la Troupe.

FABLE XIII.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'Avois Esope quitté,
Pour être tout à (1) Bocace :
Mais une Divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des Fables de ma façon ;
Or d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des Divinités,
Sur tout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait Reines des volontés.
Car afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau
Sire Loup, Sire Corbeau
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout.
Comment le pourroit-on faire ?

(1) Ecrivain célébre, qui en Prose Italienne, admirée des connoisseurs, a composé des *Contes*, dont plusieurs ont été agréablement imités en vers par La Fontaine.

Pour venir à notre affaire,
Mes Contes, à ſon avis,
Sont obſcurs. Les beaux eſprits
N'entendent pas toute choſe:
Faiſons donc quelques récits
Qu'elle déchifre ſans gloſe.
Amenons des Bergers, & puis nous rimerons
Ce que diſent entre eux les Loups & les Moutons.

Tircis diſoit un jour à la jeune Amarante,
Ah! Si vous connoiſſiez comme moi certain mal
Qui nous plaît & qui nous enchante!
Il n'eſt bien ſous le Ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique:
Croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux ſentimens que puiſſe avoir un cœur?
Amarante auſſi-tôt replique:
Comment l'appellez-vous ce mal? Quel eſt ſon nom?
L'amour. Ce mot eſt beau: dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître: que ſent-on?
Des peines près de qui le plaiſir des Monarques
Eſt ennuyeux & fade: on s'oublie, on ſe plaît
Toute ſeule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage?
Ce n'eſt pas ſoi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui ſans ceſſe revient, & qui ſuit en tous lieux:
Pour tout le reſte on eſt ſans yeux.
Il eſt un Berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir:

On soupire à son souvenir :
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire :
On a peur de le voir encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant,
Oh ! oh ! C'est-là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la Belle ajoûta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte ;
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obseques de la Lionne.

LA femme du Lion mourut :
Aussi-tôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa Province,
Que les obseques se feroient
Un tel jour, en tel lieu : ses Prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.

Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout ſon antre en reſonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à ſon éxemple,
Rugir en leur patois Meſſieurs les Courtiſans.

Je définis la Cour un pays où les gens
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple (1) caméleon, (2) peuple ſinge du maître :
On diroit qu'un eſprit anime mille corps :
C'eſt bien là que les gens ſont de (3) ſimples reſſorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point : comment l'eût-il pû faire ?
Cete mort le vengeoit : la Reine avoit jadis.
Etranglé ſa femme & ſon fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et ſoûtint qu'il l'avoit vû rire.
La colére du Roi, comme dit Salomon,
Eſt terrible : & ſur tout celle du Roi Lion :
Mais ce Cerf n'avoit pas accoûtumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne ſuis pas ces gémiſſantes voix.
Nous n'appliquerons point ſur tes membres prophanes

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il eſt ; celle du verd, du jaune, du rouge, ſur un tapis verd, jaune, rouge, &c. Emblême fort naturel du Courtiſan.

(2) Servile imitateur du maître.

(3) Sans raiſonnement, ſans ſentiment, comme Deſcartes le dit des Animaux brutes.

Nos ſacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ſes auguſtes manes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Eſt paſſé : la douleur eſt ici ſuperflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs
Tout près d'ici m'eſt apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Elyſiens j'ai goûté mille charmes,
Converſant avec ceux qui ſont ſaints comme moi.
Laiſſe agir quelque temps le déſeſpoir du Roi :
J'y prens plaiſir. A peine on eut oüi la choſe,
Qu'on ſe mit à crier, Miracle, (4) Apothéoſe.
Le Cerf eut un préſent, bien loin d'être puni.

Amuſez les Rois par des ſonges,
Flattez-les, payez-les d'agréables menſonges,
Quelque indignation dont leur cœur ſoit rempli,
Ils goberont l'appât, vous ſerez leur ami.

(4) Déïfication, pour dire, *La voilà au rang des Dieux.*

FABLE XV.

Le Rat & l'Eléphant.

SE croire un perſonnage, eſt fort commun en
France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois :
C'eſt proprement le mal François.
La ſotte vanité nous eſt particuliére.
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniére :
Leur orgueil me ſemble en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui ſans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal (*a*) à triple étage
Une (*b*) Sultane de renom,
Son Chien, ſon Chat, & ſa Guenon,
Son Perroquet, ſa vieille, & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pélerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fuſſent touchés de voir cette peſante maſſe :
Comme ſi d'occuper ou plus ou moins de place,

(*a*) C'eſt-à-dire, fort haut.

(*b*) La femme d'un Prince d'Orient.

Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les Eléphans.
Il en auroit dit davantage,
Mais le Chat sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Eléphant.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

ON rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le Sort de sa géniture,
Les Diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des Lions sur tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais

On lui laissât passer le seuil de son Palais.
Il pouvoit sans sortir contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, coùrir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint : mais quoiqu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il savoit le sujet des fatales défenses ;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par tout en tableaux,
Et que la (*a*) laine & les (*b*) pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses & paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.
Ah, monstre ! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra.
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame ; & cette chére tête

(*a*) Les Tapisseries. | (*b*) Les Tableaux.

Pour qui l'art (c) d'Esculape en vain fit ce qu'il put;
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuisit au Poëte (1) Æschile.
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussi-tôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les Cieux.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortue,
Passa par là, vit l'homme, & sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvûe,
Laissa tomber sa proie afin de la casser:
Le pauvre Æschile ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte,
Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce Berger & ce Roi sont sous même Planette:
L'un d'eux porte le sceptre, & l'autre la houlette:
(d) Jupiter le vouloit ainsi.

(c) Dieu de la Médecine & de la Chirurgie.

(1) Ancien Poëte Grec, dont il nous reste quelques Tragédies.

(d) C'est une des grandes Planettes.

Qu'eſt-ce que Jupiter ? Un corps ſans connoiſſance.
D'où vient donc que ſon influence,
Agit différemment ſur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer juſques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer (e) Mars, le Soleil, & des vuides ſans fin ?
Un atôme la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver (2) les faiſeurs d'Horoſcope ?
L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévû ;
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a ſu.
L'immenſe éloignement, le point & ſa vîteſſe,
Celle auſſi de nos paſſions,
Permettent-ils à leur foibleſſe
De ſuivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre ſort en dépend : ſa courſe entreſuivie,
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas,

(e) Autre Planette audeſſous de Jupiter.

(2) Charlatans qui veulent nous faire accroire qu'ils voient clairement tout le bien & tout le mal qui doit arriver à une perſonne, par la ſituation où ſe trouvent les Planettes dans le moment de ſa naiſſance. De tous les métiers, celui de Charlatan eſt le plus aiſé à apprendre. Deux choſes ſuffiſent pour le ſavoir parfaitement : La premiere, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du Charlatan, mais dont il s'aſſure bien-tôt par le moyen de la ſeconde, qui conſiſte à leur dire hardiment qu'il ſait fort bien ce qui lui eſt abſolument inconnu. Et tant qu'il y aura des hommes ſottement crédules, il s'en trouvera d'autres tout prêts à profiter de leur ſottiſe. *Mahomet* connoiſſant la ſimplicité des Arabes, leur dit hardiment qu'il avoit vû DIEU, & qu'il avoit reçû de ſa propre bouche les ordres qu'il leur donnoit. Les Arabes le crurent, & Mahomet les conduiſit comme il voulut.

Tracer le cours de notre vie!

Il ne ſe faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æſchile
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eſt cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille :
Ce ſont des effets du hazard.

FABLE XVII.

L'Ane & le Chien.

IL ſe faut entr'aider, c'eſt la loi de nature :
L'Ane un jour pourtant s'en moqua :
Et ne ſais comme il y manqua ;
Car il eſt bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, ſans ſonger à rien,
Tous deux ſuivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'Ane ſe mit à paître :
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à ſon gré.
Point de chardons pourtant, il s'en paſſa pour l'heure
Il ne faut pas toujours être ſi délicat ;
Et faute de ſervir ce plat,
Rarement un feſtin demeure.
Notre Baudet s'en ſut enfin
Paſſer pour cette fois. Le Chien mourant de faim ;
Lui dit : Cher compagnon, baiſſe-toi, je te prie,

Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponſe, mot : le (1) Rouſſin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la ſourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conſeille
D'attendre que ton maître ait fini ſon ſommeil,
Car il te donnera ſans faute à ſon réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne ſauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
Sort du bois & s'en vient : autre bête affamée.
L'Ane appelle auſſi-tôt le Chien à ſon ſecours.
Le Chien ne bouge, & dit : Ami, je te conſeille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille :
Il ne ſauroit tarder : détale vîte, & cours.
Que ſi ce Loup t'atteint, caſſe-lui la machoire.
On t'a ferré de neuf; & ſi tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours,
Seigneur Loup étrangla le Baudet ſans reméde.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

(1) Sur ce ſurnom de l'Ane, *voyez* Liv. VI. *Fab.* XIX. Note (5).

FABLE XVIII.

Le Baſſa & le Marchand.

UN Marchand Grec, en certaine contrée,
Faiſoit trafic. Un Baſſa l'appuyoit
Dequoi le Grec en Baſſa le payoit :

Non en Marchand, tant c'eſt chére denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puiſſance,
Lui vont offrir leur ſupport en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoiſſance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;
Et le Baſſa du tout eſt averti :
Même on lui dit qu'il joûra, s'il eſt ſage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un meſſage
Pour Mahomet, droit en ſon Paradis,
Et ſans tarder : ſinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poiſon l'enverra protéger
Les Trafiquans qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc ſe comporta
Comme (*a*) Alexandre : & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table : on vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien,
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutât de rien.
Ami, dit-il, je ſais que tu me quittes :
Même l'on veut que j'en craigne les ſuites :
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-deſſus davantage.

(*a*) Qui prit une médecine de la main de ſon Médecin, quoiqu'on lui eût écrit que ce Médecin devoit l'empoiſonner.

Quant

Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
Et de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, ſon Chien, & ſon Troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au Seigneur du village.
Lui Berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois Mâtinaux,
Qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois, mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule,
Quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait, il prend trois Chiens de taille
A lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
Le Troupeau s'en ſentit; & tu te ſentiras
Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puiſſant Roi,
Que s'appuyer de pluſieurs petits Princes.

FABLE XIX.

L'avantage de la Science.

ENtre deux Bourgeois d'une Ville
S'émut jadis un differend.
L'un étoit pauvre, mais habile :
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage :
Prétendoit que tout homme ſage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme ſot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvûs de mérite ?
La raiſon m'en ſemble petite.
Mon ami, diſoit-il ſouvent
Au ſavant,
Vous vous croyez conſidérable ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment ?
Ils ſont toujours logés à la troiſiéme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tous Laquais leur ombre ſeulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépenſent rien :
Je ne ſais d'homme néceſſaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en uſons, Dieu ſait : notre plaiſir occupe
L'Artiſan, le Vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte ; & vous qui dédiez

A Meſſieurs les gens de Finance,
De méchans Livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence,
Eurent le ſort qu'ils méritoient.
L'homme lettré ſe tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une ſatire.
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta ſa ville.
L'ignorant reſta ſans aſyle:
Il reçut partout des mépris:
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laiſſez dire les ſots, le ſavoir a ſon prix.

FABLE XX.

Jupiter & les Tonnerres.

Jupiter voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Rempliſſons de nouveaux (1) hôtes
Les cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me laſſe.
Va-t'en, Mercure, aux Enfers:
Améne-moi la Furie
La plus cruelle des trois.

(1) D'autres hommes, après avoir exterminé ceux qui habitoient alors ſur la terre.

Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guére
A modérer son transport.

O vous, Rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colére
Et l'orage qui la suit
L'intervale d'une nuit.

Le Dieu dont l'aîle est légére,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs.
A Tisiphone & Mégére
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fiére,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine
Des Déïtés de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de (2) l'Euménide.
Il la renvoie, & pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide

(2) Nom général des Furies, que les Grecs nommerent *Euménides*, du mot *Eumenès*, qui signifie en Grec *doux* & *benin*, ce Peuple superstitieux s'imaginant apparemment que par ce titre flatteur il pourroit adoucir *Tisiphone* & ses deux sœurs, qui ne respiroient en effet que rage, fureur, & malignité.

Le-pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ces feux,
Se contenta de leur crainte:
Il n'embraza que l'enceinte
D'un désert inhabité.
Tout pere (3) frappe à côté.
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
Prit piéd sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et (4) l'assembleur de nuages
Jura le Styx, & promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On soûrit:
On lui dit qu'il étoit pere;
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
(5) Vulcan entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.
L'un, jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours,
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte:
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

(3) Ayant peur de faire du mal à son enfant.

(4) Epithete qu'Homere donne très-souvent à Jupiter.

(5) Ou Vulcain, Dieu du feu.

FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

UNe traîtresse voix bien souvent vous appelle :
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,
Que le (*a*) Chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,
Etoit sommé de comparoître
Pardevant les lares du maître,
Au piéd d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
Le (*b*) Normand & demi laissoit les gens crier :
Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas ; & pour cause.
Cependant un Faucon sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrappé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'Oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné : Vous n'étes que racaille,

(*a*) Qui s'enfuyoit quand on l'appelloit.

(*b*) Nom que l'on donne aux Manceaux.

Gens groſſiers, ſans eſprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je ſais chaſſer, & revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre ?
Il t'attend, es-tu ſourd ? Je n'entens que trop bien,
Repartit le Chapon : mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuiſinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrois-tu pour cet appeau ?
Laiſſe-moi fuir, ceſſe de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorſque d'un ton ſi doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.

FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

QUatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triſte-oiſeau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corſage,
Toutes gens d'eſprit ſcélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un Pin vieux & ſauvage.
Tant y furent qu'un ſoir à l'entour de ce Pin
L'homme tendit ſes rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher ſa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;

Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Vien m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber : c'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singuliere,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rens grace aux Dieux;
J'allois leur faire ma priére,
Comme tout dévot Chat en use les matins.
Ce rézeau me retient : ma vie est en tes mains :
Vien dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Dispose de ma griffe, & sois en assurance :
Envers & contre tous je te protégerai;
Et la Belette mangerai
Avec l'époux de la Chouette.
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : Idiot!
Moi ton Libérateur ? Je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite.
La Belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou :
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte;
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme

L'homme paroît en cet inſtant.
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes.
Ah! mon frere, dit-il, vien m'embraſſer: ton ſoin
Me fait injure, tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penſes-tu que j'aye oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le Rat, penſes-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance?
S'aſſure-t-on ſur l'alliance
Qu'a faite la néceſſité?

FABLE XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

AVec grand bruit & grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes:
Tout fuyoit devant lui: l'horreur ſuivoit ſes pas;
Il faiſoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'oſoit paſſer
Une barriere ſi puiſſante:
Un ſeul vit des voleurs; & ſe ſentant preſſer,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace & bruit ſans profondeur:
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce ſuccès lui donnant courage;

Et les mêmes voleurs le pourſuivant toujours,
Il rencontra ſur ſon paſſage
Une riviere dont le cours,
Image d'un ſommeil doux, paiſible & tranquille
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords eſcarpés, un ſable pur & net.
Il entre, & ſon cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allerent boire;
Tous deux à nager malheureux
Allerent traverſer au ſéjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens ſans bruit ſont dangereux :
Il n'en eſt pas ainſi des autres.

FABLE XXIV.

L'Education.

Laridon & Céſar, freres dont l'origine
Venoit de Chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuiſine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverſe nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuſe nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon :
Son frere ayant couru mainte haute aventure,

Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu,
Fut le premier Céſar que la gent chienne ait eu.
On eut ſoin d'empêcher qu'une indigne maîtreſſe
Ne fît en ſes enfans dégénérer ſon ſang :
Laridon négligé témoignoit ſa tendreſſe
A l'objet le premier paſſant.
Il peupla tout de ſon engeance :
(1) Tourne-broches par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple (2) antipode des Céſars.

On ne ſuit pas toujours ſes ayeux ni ſon pere :
Le peu de ſoin, le temps, tout fait qu'on dégénére ;
Faute de cultiver la nature & ſes dons,
O combien de Céſars deviendront Laridons !

(1) Chiens dreſſés à faire tourner une roue, dont le mouvement fait tourner la broche.

(2) D'un naturel directement contraire à celui des Chiens hardis & courageux.

FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

LEs Vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les Vices ſont freres :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guéres ;
J'entens de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger ſous même toit.

A l'égard des Vertus, rarement on les voit
Toutes en un ſujet éminemment placées
Se tenir par la main ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt : l'autre eſt prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le Chien ſe pique d'être
Soigneux & fidéle à ſon maître :
Mais il eſt ſot, il eſt gourmand :
Témoin ces deux Mâtins, qui dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit ſur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux ſont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards ſur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque choſe : Eſt-ce un Bœuf, un Cheval ?
Hé qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces Mâtins : voilà toujours curée.
Le point eſt de l'avoir : car le trajet eſt grand ;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Bûvons toute cette eau : notre gorge alterée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bien-tôt à ſec, & ce ſera
Proviſion pour la ſemaine.
Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie : ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'inſtant.

L'homme eſt ainſi bâti : Quand un ſujet l'enflamme,
L'impoſſibilité diſparoît à ſon ame.
Combien fait-il de vœux ? Combien perd-il de pas ?

S'outrant pour acquerir des biens ou de la gloire?
Si j'arrondiſſois mes Etats!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Hiſtoire!
Tout cela c'eſt la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne ſuffit:
Pour fournir aux projets que forme un ſeul eſprit,
Il faudroit quatre corps, encor loin d'y ſuffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient:
Quatre (1) Mathuſalems bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un ſeul deſire.

(1) Nul homme n'a vécu ſi long-temps que Mathuſalem.

FABLE XXVI.

(1) *Démocrite & les Abdéritains.*

QUe j'ai toujours haï les penſers du Vulgaire!
Qu'il me ſemble profane, injuſte & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la choſe & lui,
Et meſurant par ſoi ce qu'il voit en autrui!
Le Maître (2) d'Epicure en fit l'apprentiſſage.
Son pays le crut fou: Petits eſprits! Mais quoi?
Aucun n'eſt prophete chez ſoi.

(1) Un des plus grands Philoſophes de l'Antiquité, né à Abdere.

(2) Autre célébre Philoſophe, à qui La Fontaine donne *Démocrite* pour Maître à très-juſte titre: car quoiqu'Epicure n'eût jamais vû Démocrite, c'eſt des Ouvrages de Démocrite qu'il tire les grands principes ſur leſquels il bâtit ſon Syſtême.

Ces gens étoient les fous, Démocrite le ſage.
L'erreur alla ſi loin, (3) qu'Abdére députa
Vers Hippocrate, & l'invita
Par lettres & par ambaſſade,
A venir rétablir la raiſon du malade.
Notre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'eſtimerions plus s'il étoit ignorant.
(4) Aucun nombre, dit-il, les Mondes ne limite :
Peut-être même ils ſont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce ſonge, il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, inviſibles fantômes;
Et meſurant les Cieux ſans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'Univers, & ne ſe connoît pas.
Un temps fut qu'il ſavoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, ſa folie eſt extrême.
Hippocrate n'eut pas (5) trop de foi pour ces gens :
Cependant il partit : Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le Sort cauſe; Hipporate arriva dans le temps
Que celui qu'on diſoit n'avoir raiſon ni ſens
Cherchoit dans l'homme & dans la bête
Quel ſiége a la raiſon, ſoit le cœur, ſoit la tête.
Sous un ombrage épais, aſſis près d'un ruiſſeau,

(3) Ville de Thrace, dont les habitans étoient généralement fort ſtupides, au jugement des Grecs.

(4) Opinion particuliere de Démocrite, qui a été renouvellée de nos jours.

(5) Par la raiſon marquée ci-devant dans la Note (3), où j'ai dit un mot des Habitans d'Abdere.

Les (6) labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ſes piéds maint volume,
Et ne vit preſque pas ſon ami s'avancer,
Attaché ſelon ſa coutume.
Leur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer.
Le Sage eſt ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tomberent ſur la morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent ſuffit
Pour montrer que le Peuple eſt juge récuſable.
En quel ſens eſt donc véritable
Ce que j'ai lû dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu?

(6) Les ventricules, les ſinuoſitez, les différentes parties du cerveau.

FABLE XXVII.

Le Loup & le Chaſſeur.

FUreur d'accumuler, monſtre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain ſans ceſſe en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour ſuivre mes leçons?
L'homme ſourd à ma voix, comme à celle du ſage,

Ne dira-t-il jamais : C'eſt aſſez, jouiſſons ?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Joüis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Joüis dès aujourd'hui : redoute un ſort ſemblable
A celui du Chaſſeur & du Loup de ma Fable.
Le premier, de ſon arc avoit mis bas un Daim.
Un Fan de Biche paſſe, & le voilà ſoudain
Compagnon du défunt ; tous deux giſent ſur l'herbe.
La proie étoit honnête, un Daim avec un Fan :
Tout modeſte Chaſſeur en eût été content :
Cependant un Sanglier, monſtre énorme & ſuperbe,
Tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque & ſes ciſeaux
Avec peine y mordoient : (1) la Déeſſe infernale
Reprit à pluſieurs fois l'heure au monſtre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit aſſez de biens, mais quoi ? Rien ne remplit
Les vaſtes appétits d'un faiſeur de conquêtes.
Dans le temps que le Porc revient à ſoi, l'Archer
Voit le long du ſillon une Perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes.
De ſon arc toutefois il bande les reſſorts.
Le Sanglier rappellant les reſtes de ſa vie,
Vient à lui, le (a) découſt, meurt vengé ſur ſon corps ;

(1) Le Sanglier conſerva quelque temps un reſte de vie, quoique ſa bleſſure fût mortelle.

(a) Le déchire avec ſes défenſes.

Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux.
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un Loup vit en passant ce spectacle piteux.
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! Que de biens ! Mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots il se jette
Sur l'arc qui se détend, & fait de la (2) sajette
Un nouveau mort, mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse,
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

(2) La fléche dressée sur l'Arc. *Sagette*, vieux mot, formé de *Sagitta*, qui veut dire fléche. *Sagette* étoit encore en usage du temps de *Regnier*, témoin ces vers qui méritent d'être retenus.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes :
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armez.
Sat. V. ℣. 25. &c.

Fin du huitiéme Livre.

LIVRE NEUVIÉME.

FABLE PREMIERE.

Le Dépositaire infidéle.

GRace aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des Animaux :
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers perſonnages :
Les uns fous, les autres ſages :
De telle ſorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La meſure en eſt plus pleine.
Je mets auſſi ſur la Scéne
Des Trompeurs, des Scélérats,
Des Tyrans & des Ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force Sots, force Flateurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de Menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit ſeulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement

Souffrir ce défaut aux hommes :
Mais que tous tant que nous ſommes,
Nous mentions, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je ſoutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Eſope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne ſeroit.
Le doux charme de maint ſonge
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du menſonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus s'il ſe peut :
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme ſut faire
Un certain Dépoſitaire
Payé par ſon propre mot,
Et d'un méchant, & d'un ſot.
Voici le fait. Un Trafiquant de Perſe
Chez ſon voiſin s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Votre fer? Il n'eſt plus : j'ai regret de vous dire,
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? Un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voiſin, puis à ſouper convie

Le pere qui s'excuse ; & lui dit en pleurant,
Dispensez-moi, je vous supplie :
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui : que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit : Hier au soir sur la brune,
Un Chathuant s'en vint votre fils enlever.
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit : Comment voulez-vous que je croye
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils, en un besoin, eût pris le Chathuant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux, vous dis-je ;
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chatshuants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul Rat se mange,
Enlevent un garçon pesant un demi cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.
Il rendit le fer au Marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux Voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un (1) microscope :
Tout est Géant chez eux : Ecoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.

(1) Verre qui grossit beaucoup les objets qu'on regarde à travers.

J'ai vû, dit-il, un Chou plus grand qu'une maiſon.
Et moi, dit l'autre, un Pot auſſi grand qu'une Egliſe.
Le premier ſe moquant, l'autre reprit : Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaiſant, l'homme au fer fut habile.

Quand l'abſurde eſt outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raiſon, combattre ſon erreur :
Encherir eſt plus court, ſans s'échauffer la bile.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

DEux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut aſſez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frere ?
L'abſence eſt le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les ſoins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor ſi la ſaiſon s'avançoit davantage !
Attendez les Zéphirs : Qui vous preſſe? Un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiſeau.
Je ne ſongerai plus que rencontre funeſte,

Que Faucons, que rézeaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon ſoupé, bon gîte, & le reſte?
Ce diſcours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le deſir de voir & l'humeur inquiéte
L'emporterent enfin. Il dit: Ne pleurez point:
Trois jours au plus rendront mon ame ſatisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frere.
Je le déſennuirai: quiconque ne voit guére
N'a guére à dire auſſi. Mon voyage dépeint
Vous ſera d'un plaiſir extrême.
Je dirai: J'étois là, telle choſe m'avint:
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils ſe dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un ſeul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu ſerein, il part tout morfondu,
Séche du mieux qu'il peut ſon corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du bléd répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie:
Il y vole, il eſt pris: ce bléd couvroit d'un las
Les menteurs & traîtres appâts.
Le las étoit uſé, ſi bien que de ſon aîle,
De ſes piéds, de ſon bec, l'oiſeau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; & le pis du deſtin
Fut qu'un certain Vautour à la ſerre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,

Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,
Sembloit un (1) forçat échappé.
Le Vautour s'en alloit (2) le lier, quand des nues
Fond à ſon tour un Aigle aux aîles étendues.
Le Pigeon profita du (3) conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,
Crut pour ce coup que ſes malheurs
Finiroient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant, cet âge eſt ſans pitié,
Prit ſa fronde, & du coup, tua plus d'à moitié
La volatille malheureuſe,
Qui maudiſſant ſa curioſité,
Traînant l'aîle, & tirant le piéd,
Demi morte, & demi boiteuſe,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien que mal elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuſe.
Voilà nos gens rejoints; & je laiſſe à juger
De combien de plaiſirs ils payerent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce ſoit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reſte.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,

(1) Un Galérien qui s'eſt ſauvé, traînant ſa chaîne.

(2) Lorſque l'Oiſeau enléve ſa proie dans ſes ſerres, une Perdrix par exemple, on dit en terme de Venerie, que la Perdrix eſt *liée*, que l'Oiſeau vient de la *lier*. Et par conſequent La Fontaine ſe ſert ici fort à propos du terme *lier*, qui eſt très-propre, & fort autoriſé par l'uſage.

(3) Du combat de ces Oiſeaux de proie, qui ſe diſputoient le pauvre Pigeon.

Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas ! Quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiéte?
Ah ! Si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

LE Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la Foire:
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu : le Roi m'a voulu voir;
Et si je meurs il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.

Le Singe de ſa part diſoit : Venez de grace,
Venez, Meſſieurs : je fais cent tours de paſſe-paſſe.
Cette diverſité dont on vous parle tant,
Mon voiſin Léopard l'a ſur ſoi ſeulement :
Moi je l'ai dans l'eſprit : votre ſerviteur Gille,
Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive (1) en trois batteaux, exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend, il ſait danſer, baler,
Faire des tours de toute ſorte,
Paſſer en des cerceaux ; & le tout pour ſix blancs :
Non, Meſſieurs, pour un ſou : ſi vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.

Le Singe avoit raiſon : ce n'eſt pas ſur l'habit
Que la diverſité me plaît, c'eſt dans l'eſprit :

(1) C'eſt une façon de parler fort uſitée encore parmi le peuple de Paris. Lorſqu'on lui ſurfait, par exemple, du poiſſon, comme le Merlan, le Maquereau, &c. l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond ironiquement au vendeur, *Oh je le vois bien, ce Poiſſon eſt venu en trois bateaux*. Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaiſant de comparer la méchante petite barque d'un Pêcheur à un vaiſſeau Marchand richement chargé, qui auroit été eſcorté par deux vaiſſeaux de guerre, d'où le Propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ſes Marchandiſes à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaiſanterie plut au peuple : & ici La Fontaine a trouvé le moyen de la mettre agréablement en œuvre ; quelque fade qu'elle ſoit en elle-même. Car pour relever plaiſamment le mérite du Singe, il lui fait dire à lui-même, qu'il vient d'arriver à Paris *en trois bateaux* : & par là, tout le ridicule de cette expreſſion, que le Peuple n'emploie jamais que dans un ſens ironique, tombe directement ſur *Gille*,

Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant.

L'une fournit toujours des choses agréables,
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
O que de grands Seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

FABLE IV.

Le Glan & la Citrouille.

DIeu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un Villageois, considérant
Combien ce fruit est gros, & sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette Citrouille-là:
Hé, parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des Chênes que voilà.
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton Curé:
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le Glan qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un (1) quiproquo.
Cette réfléxion embarrassant notre homme ;
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un Chêne aussi-tôt il va prendre son somme.
Un Glan tombe : le nez du dormeur en patit.
Il s'éveille ; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh, oh, dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Glan eût été (a) Gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
J'en vois bien à present la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

(1) Une méprise.

(a) Espece de calebasse moins grosse qu'une citrouille.

FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin.

CErtain enfant qui sentoit son Collége,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilége
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin en Automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.

Chaque ſaiſon apportoit ſon tribut :
Car au Printemps il jouiſſoit encore
Des plus beaux dons que nous préſente Flore.
Un jour dans ſon jardin il vit nôtre Ecolier,
Qui grimpant, ſans égard, ſur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle eſpérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchoit l'arbre; & fit tant à la fin,
Que le poſſeſſeur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la Claſſe.
Celui-ci vint ſuivi d'un cortége d'enfans.
Voilà le Verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de ſa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeuneſſe mal inſtruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût ſervir d'exemple; & dont toute ſa ſuite
Se ſouvint à jamais comme d'une leçon.
Là-deſſus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de ſcience.
Son diſcours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les Piéces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne ſais bête au monde pire
Que l'Ecolier, ſi ce n'eſt le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voiſin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

UN (1) bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette :
Qu'en fera, dit-il, mon cizeau ?
Sera-t-il Dieu, table, ou cuvette ?

Il sera Dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains : faites des vœux :
Voilà le Maître de la Terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractére de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'Ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guére,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

(1) Piéce de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carriére.

Il étoit enfant en ceci:
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur ſuit aiſément l'eſprit:
De cette ſource eſt deſcendue
L'erreur Payenne qui ſe vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embraſſoient violemment
Les intérêts de leur chimére.
(2) Pigmalion devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut ſes propres ſonges:
L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour les menſonges.

(2) Sculpteur, qui devint amoureux d'une Statue d'yvoire qu'il avoit faite lui-même. Voyez les Métamorphoſes d'*Ovide*, Liv. X. Fab. IX.

FABLE VII.

La Souris métamorphoſée en Fille.

UNe Souris tomba du bec d'un Chathuant:
Je ne l'euſſe pas ramaſſée:
Mais un (1) Bramin le fit: je le crois aiſément,
Chaque Pays a ſa penſée.

(1) Nom qu'on donne aux Prêtres chez les Perſans idolâtres.

La Souris étoit fort froiſſée :
De cette ſorte de prochain
Nous nous ſoucions peu : mais le Peuple Bramin
Le traite en frere. Ils ont en tête
Que notre ame, au ſortir d'un Roi,
Entre dans un Ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'eſt-là l'un des points de leur loi.
(a) Pythagore chez eux a puiſé ce myſtere.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
De prier un Sorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle & ſi gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la Grecque beauté.
Le Bramin fut ſurpris de choſe ſi nouvelle.
Il dit à cet objet ſi doux :
Vous n'avez qu'à choiſir, car chacun eſt jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puiſſant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
C'eſt toi qui ſeras notre gendre.
Non, dit-il, ce Nuage épais
Eſt plus puiſſant que moi, puiſqu'il cache mes traits ;
Je vous conſeille de le prendre.
Et bien, dit le Bramin au Nuage volant,

(a) Qui a enſeigné la Métempſycoſe, ou le paſſage d'une ame dans pluſieurs corps ſucceſſivement.

Es-tu né pour ma fille ? Hélas, non ; car le Vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de (2) Borée.
Le Bramin fâché s'écria :
O Vent donc, puisque Vent y a,
Vien dans les bras de notre Belle.
Il accouroit : un Mont en chemin l'arrêta.
(3) L'étœuf passant à celui-là,
Il le renvoye, & dit, J'aurois une querelle
Avec le Rat : l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de Rat, la Demoiselle
Ouvrit l'oreille. Il fut l'époux :
Un Rat ! Un Rat : c'est de ces coups
Qu'amour fait, témoin telle & telle :
Mais ceci soit dit entre nous.
On tient toujours du lieu dont on vient. Cette Fable
Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un Géant
Est moins fort qu'une Puce ? Elle le mord pourtant.
Le Rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au Chat, le Chat au Chien,

(2) Vent du Nord, l'un des plus violens.

(3) Le mot d'*éteuf*, qui signifie proprement *la Balle dont on joue à la longue paume*, est employé ici dans un sens figuré pour désigner une Fille qui ayant été offerte en mariage à plusieurs differens partis, est renvoyée de l'un à l'autre, nul d'eux ne se croyant en droit de l'accepter. Enfin, échue au Mont, pour dire qu'elle est encore *balottée* par le Mont, La Fontaine ajoûte,

L'éteuf passant à celui-là,
Il le renvoie.

ce qui fait une image assez juste, & fort plaisante.

Le

Le Chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté,
Le Soleil eût joui de la jeune Beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose:
Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prens droit là-dessus contre le Bramin même:
Car il faut, selon son systême,
Que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun.
Toutes sont donc de même trempe:
Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil, un Rat eut sa tendresse?

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des Souris, & les ames des Belles
Sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
Parlez au Diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sageſſe.

JAmais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus ſage conſeil.
Il n'eſt enſeignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit ſouvent dans les Cours.
Le Prince y prend plaiſir, car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux ſots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la ſageſſe ; & les mortels crédules
De courir à l'achat, chacun fut diligent.
On eſſuyoit force grimaces :
Puis, on avoit pour ſon argent,
Avec un bon ſoufflet, un fil long de deux braſſes.
La plûpart s'en fâchoient ; mais que leur ſervoit-il ?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller ſans rien dire
Avec ſon ſoufflet & ſon fil.
De chercher du ſens à la choſe,
On ſe fût fait ſiffler ainſi qu'un ignorant.
La Raiſon eſt-elle garant
De ce que fait un fou ? Le hazard eſt la cauſe
De tout ce qui ſe paſſe en un cerveau bleſſé.
Du fil & du ſoufflet pourtant embarraſſé,
Un des dupes un jour alla trouver un Sage,
Qui, ſans héſiter davantage,

Lui dit : Ce ſont ici (1) Hiéroglyphes tout purs.

Les gens bien conſeillés, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil : ſinon, je les tiens ſûrs
De quelque ſemblable careſſe.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la ſageſſe.

(1) Le Sage que La Fontaine introduit ici, donnant un ſens raiſonnable à l'action d'un Fou, laquelle, dans l'intention de ce Fou, ne ſignifioit peut-être rien du tout, non plus qu'à l'égard de ceux à qui le Fou s'étoit adreſſé, compare cette action à des Hieroglyphes, figures myſtérieuſes, deſtinées à déſigner des vices & des vertus, des qualités divines & humaines, ſur des rapports plus arbitraires que réels entre la figure & la choſe ſignifiée, ce qui pour l'ordinaire en rend l'explication fort obſcure & fort incertaine pour tout autre que pour celui qui les a imaginées. Comme ces ſortes de figures faiſoient une partie conſidérable de la Religion des Egyptiens, ils les nommoient *hieroglyphes*, c'eſt-à-dire, *Figures ſacrées*.

FABLE IX.

L'Huître & les Plaideurs.

UN jour deux Pélerins ſur le ſable rencontrent
Une Huître que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils ſe la montrent :
A l'égard de la dent, il fallut conteſter.
L'un ſe baiſſoit déjà pour amaſſer la proie,
L'autre le pouſſe, & dit : Il eſt bon de ſavoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pû l'appercevoir
En ſera le gobeur, l'autre le verra faire.

Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit ſon compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais auſſi,
Dit l'autre; & je l'ai vûe avant vous, ſur ma vie.
Et bien, vous l'avez vûe, & moi je l'ai ſentie.
Pendant tout ce bel incident
(1) Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour Juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,
Nos deux Meſſieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Préſident:
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez ſoi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui:
Comptez ce qu'il en reſte à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui;
Et ne laiſſe aux plaideurs que le ſac & les quilles.

(1) Fameux appointeur de débats, dont Rabelais a rendu le nom très-célébre. *Pantagruel*, Liv. III. chap. 37. 41.

FABLE X.

Le Loup & le Chien maigre.

AUtrefois Carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poeſle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous eſpoir de groſſe aventure,
Eſt imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raiſon : Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre ſa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup auſſi ſot que le Pêcheur fut ſage,
Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter : le Chien repréſenta
Sa maigreur. Jà ne plaiſe à votre Seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez, mon maître marie
Sa fille unique ; & vous jugez
Qu'étant de nôce il faut malgré moi que j'engraiſſe.
Le Loup le croit, le Loup le laiſſe.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir ſi ſon Chien n'eſt point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Ami, je vais ſortir ; & ſi tu veux attendre,
Le portier du logis & moi
Nous ſerons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce Loup ne ſavoit pas encor bien ſon métier.

FABLE XI.

Rien de trop.

JE ne vois point de créature
Se comporter moderément.
Il eſt certain tempérament
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.
Soit en bien, ſoit en mal, cela n'arrive guére.
Le bléd, riche préſent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien ſouvent épuiſe les guérets :
En ſuperfluités s'épendant d'ordinaire,
Et pouſſant trop abondamment,
Il ôte à ſon fruit l'aliment.
L'Arbre n'en fait pas moins, tant le luxe ſait plaire.
Pour corriger le bléd, Dieu permit aux Moutons
De retrancher l'excès des prodigues moiſſons.
Tout au travers ils ſe jetterent,
Gâterent tout, & tout broûterent,
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquerent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abuſerent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A ſe porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès

Aux petits comme aux grands. Il n'eſt ame vivante
Qui ne péche en ceci. *Rien de trop*, eſt un point
Dont on parle ſans ceſſe, & qu'on n'obſerve point.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'Eſt du ſéjour des Dieux que les Abeilles viennent :
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger
Au mont (1) Hymette, & ſe gorger
Des tréſors qu'en ce lieu, les Zéphirs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroiſie en leurs chambres encloſe,
Ou, pour dire en François la choſe,
Après que les ruches ſans miel
N'eurent plus que la Cire, on fit mainte bougie :
Maint Cierge auſſi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et nouvel Empedocle (2) aux flammes condamné

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les Poëtes, ſituée dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel.

J'ai lû quelque part qu'à préſent on le réſerve tout pour le Grand Seigneur. C'eſt à La Fontaine qu'appartient cette Note, juſqu'à ces mots, *d'excellent miel.*

(2) Empedocle étoit un Philoſophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du Mont Etna, ſe jetta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la poſtérité ne l'ignorât, laiſſa ſes pantoufles au piéd du Mont. *Autre Note qui a été faite par La Fontaine.*

Par ſa propre & pure folie,
Il ſe lança dedans. Ce fut mal raiſonné :
Ce Cierge ne ſavoit grain de Philoſophie.
Tout en tout eſt divers : ôtez-vous de l'eſprit
Qu'aucun être ait été compoſé ſur le vôtre.
L'Empedocle de cire au braſier ſe fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

Jupiter & le Paſſager.

O Combien le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous ſouvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais le péril paſſé, l'on ne ſe ſouvient guére
De ce qu'on a promis aux Cieux :
On compte ſeulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, eſt un bon créancier :
Il ne ſe ſert jamais d'Huiſſier.
Eh qu'eſt-ce donc que le tonnerre,
Comment appellez-vous ces avertiſſemens ?

Un paſſager pendant l'orage
Avoit voüé cent bœufs au vainqueur des Titans ;
Il n'en avoit pas un : voüer cent Eléphans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, pren mon vœu, le voilà :
C'eſt un parfum de Bœuf que ta grandeur reſpire.

La fumée eſt ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit ſemblant de rire :
Mais après quelques jours le Dieu l'attrappa bien,
Envoyant un ſonge lui dire
Qu'un tel tréſor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au tréſor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; & n'ayant dans ſa bourſe
Qu'un écu pour toute reſſource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés & d'un tel tréſor :
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut ſuſpect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs ; & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

LE Chat & le Renard, comme beaux petits Saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais (a) Tartufs, deux (a) *Archi-patelins*,
Deux francs Pate-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, eſcroquant maint fromage,
S'indemniſoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils diſputerent.
La diſpute eſt d'un grand ſecours :

(a) De francs hypocrites.

Sans elle on dormiroit toujours.
Nos Pélerins s'égosillerent.
Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu prétens être fort habile,
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que-si que-non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard : Fouille en ton sac, ami :
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr : Pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent Terriers, mit cent fois en (1) défaut
Tous les confreres de Brifaut.
Partout il tenta des asyles ;
Et ce fut partout sans succès ;
(b) La fumée y pourvut ainsi que les (c) Bassets.
Au sortir d'un Terrier deux Chiens aux piéds agiles
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

(1) Leur donna le change, les dérouta en cent maniéres différentes.

(b) Quand un Renard est dans un terrier, on l'enfume pou l'obliger d'en sortir.

(c) Certains petits Chiens qui entrent sous terre.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme, & le Voleur.

UN mari fort amoureux,
Fort amoureux de ſa femme,
Bien qu'il fût jouiſſant, ſe croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux ſoûrire,
Déifiant le pauvre Sire,
N'avoient fait ſoupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hymenée
Que, content de ſa deſtinée,
Il n'en remerciât les Dieux.
Mais quoi? Si l'amour n'aſſaiſonne
Les plaiſirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en ſoit mieux.
Notre épouſe étant donc de la ſorte bâtie,
Et n'ayant careſſé ſon mari de ſa vie,
Il en faiſoit ſa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut ſi grand peur,
Qu'elle chercha quelque aſſurance
Entre les bras de ſon époux.
Ami voleur, dit-il, ſans toi ce bien ſi doux
Me ſeroit inconnu. Pren donc en récompenſe
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienſéance,
Pren le logis auſſi. Les voleurs ne ſont pas

Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main. J'infére de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion ;
Et l'amour quelquefois : quelquefois (1) il la domte :
J'en ai pour preuve cet amant,
Qui brula sa maison pour embrasser sa Dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement :
Le conte m'en a plû toujours infiniment :
Il est bien d'une ame Espagnole,
Et plus grande encore que folle.

(1) Et quelquefois c'est l'amour qui domte la peur, témoin cet amant qui brûla sa maison pour emporter sa Maîtresse au travers des flammes.

FABLE XVI.

Le Trésor & les deux Hommes.

UN homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource ;
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misere,
Puisqu'aussi-bien sans lui la faim le viendroit faire :
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scéne où devoit se passer l'aventure :

Il y porte une corde ; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre déseſpéré le ramaſſe, & l'emporte :
Laiſſe-là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la ſomme plut au ſire.
Tandis que le galant à grands pas ſe retire,
L'homme au tréſor arrive, & trouve ſon argent
Abſent.
Quoi, dit-il, ſans mourir je perdrai cette ſomme ?
Je ne me pendrai pas ? Et vraiment ſi ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:
Celui-ci ſe l'attache, & ſe pend bien & beau.
Ce qui le conſola peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Auſſi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ſes jours ſans pleurs ;
Il a le moins de part au tréſor qu'il enſerre,
Théſauriſant pour les voleurs,
Pour ſes parens, ou pour la terre,
Mais que dire du troc que la fortune fit ?
Ce ſont là de ſes traits : elle s'en divertit.
Plus le tour eſt bizarre, & plus elle eſt contente.
Cette Déeſſe inconſtante
Se mit alors en l'eſprit
De voir un homme ſe pendre ;
Et celui qui ſe pendit,
S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII.

Le Singe & le Chat.

BErtrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commenſaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaiſans c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût
 être,
Trouvoit-on quelque choſe au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voiſinage.
Bertrand déroboit tout : Raton, de ſon côté,
Etoit moins attentif aux Souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardoient rôtir des marons :
Les eſcroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premierement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frere, il faut aujourd'hui
 Que tu faſſes un coup de maître.
Tire-moi ces marons : Si Dieu m'avoit fait naître
 Propre à tirer marons du feu,
 Certes marons verroient beau jeu.
Auſſi-tôt fait que dit : Raton avec ſa patte,
 D'une maniére délicate,
Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts,
 Puis les reporte à pluſieurs fois,
Tire un maron, puis deux, & puis trois en eſcroque ;
 Et cependant Bertrand les croque.

Une ſervante vient : adieu mes gens : Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Auſſi ne le ſont pas la plûpart de ces Princes
Qui flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roi.

FABLE XVIII.

Le Milan & le Roſſignol.

APrès que le Milan, manifeſte voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voiſinage,
Et fait crier ſur lui les enfans du village,
Un Roſſignol tomba dans ſes mains, par malheur.
Le héraut du Printemps lui demande la vie.
Auſſi-bien que manger en qui n'a que le ſon ?
Ecoutez plûtôt ma chanſon ;
Je vous raconterai Terée & ſon envie.
Qui, (1) Terée ? Eſt-ce un mets propre pour les Milans ?
Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violens
Me firent reſſentir leur ardeur criminelle :
Je m'en vais vous en dire une chanſon ſi belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique :
Vraiment nous voici bien, lorſque je ſuis à jeun,

(1) Mari de Progné, ſœur de Philoméle. Terée fut changé en Hupe, pour avoir violé ſa belle-ſœur.

Tu me viens parler de muſique.
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra ;
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un Milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE XIX.

Le Berger & ſon Troupeau.

QUoi toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter : Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laiſſé ravir notre pauvre Robin,
Robin mouton, qui par la ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivi juſques au bout du monde.
Hélas ! De ma muſette il entendoit le ſon :
Il me ſentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraiſon funébre ;
Et rendu de Robin la mémoire célébre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & juſqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela ſeul ſuffiroit pour écarter les Loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,

Qui

Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond ſur ſa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchans ſoldats,
Ils promettront de faire rage:
Mais au moindre danger adieu tout leur courage:
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du Neuviéme Livre.



LIVRE DIXIÉME.

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats, le Renard & l'Oeuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

IRis, je vous loûrois, il n'eſt que trop aiſé :
Mais vous avez cent fois notre encens refuſé,
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flatteur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur ;
Elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux
Belles.
Ce breuvage vanté par le Peuple rimeur,
Le Nectar que l'on ſert au Maître du Tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,
C'eſt la louange, Iris : vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompenſent ce point,
Propos, agréables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverſes :
Juſques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde, & ſa croyance.
La bagatelle, la ſcience,
Les chiméres, le rien, tout eſt bon : Je ſoutiens

Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'eſt un parterre où Flore épand ſes biens ;
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repoſe ;
Et fait du miel de toute choſe.
Ce fondement poſé, ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables auſſi j'entremêle des traits
De certaine Philoſophie
Subtile, engageante & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oüi parler ? Ils diſent donc
Que la Bête eſt une machine,
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts :
Nul ſentiment, point d'ame, en elle tout eſt corps.
Telle eſt la Montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle & ſans deſſein.
Ouvrez-la, liſez dans ſon ſein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'eſprit du monde.
La premiere y meut la ſeconde,
Une troiſiéme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens, la Bête eſt toute telle :
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit
Selon nous au voiſin en porter la nouvelle :
Le ſens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle ?
Selon eux par néceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté.
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joie, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états :

Mais ce n'eſt point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc ? Une Montre. Et nous ? C'eſt autre choſe.
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe,
Deſcartes ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.
Voici, dis-je, comment raiſonne cet Auteur.
Sur tous les Animaux enfans du Créateur,
J'ai le don de penſer, & je ſais que je penſe.
Or vous ſavez, Iris, de certaine ſcience,
Que quand la Bête penſeroit
La Bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoûtient nettement,
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'êtes point embarraſſée
De le croire ; ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des Cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ſes efforts
A confondre & brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige par force,
A préſenter aux Chiens une nouvelle amorce.
Que de raiſonnemens pour conſerver ſes jours !
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort !

On le déchire après ſa mort :
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes,

Quand la Perdrix
Voit ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le Chaſſeur, & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille ;
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nord il eſt un monde,
Où l'on ſait que les habitans
Vivent ainſi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains : car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice réſiſte, & dure en ſon entier ;
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier :
Chaque Caſtor agit : commune en eſt la tâche :
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La République de Platon,
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſavent en hiver élever leurs maiſons,

Paſſent les Etangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:
Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire.
Le défenſeur du Nord vous ſera mon garant:
Je vais citer un Prince aimé de la Victoire:
Son nom ſeul eſt un mur à l'Empire Ottoman:
C'eſt le Roi Polonois, jamais un Roi ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiére
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:
Le ſang qui ſe tranſmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiére.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmi les hommes,
Non pas même au ſiécle où nous ſommes.
Corps de garde avancé, vedettes, eſpions,
Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe & maudite ſcience,
Fille du Styx, & mere des Héros,
Exercent ſur ces animaux
Le bon ſens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,

Et qu'il rendît aussi le (1) Rival d'Epicure !
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux Bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle ;
Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent :
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le Corps l'entend-il ?
C'est-là le point : je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les Cieux, & leur course rapide ?
Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un Esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :

(1) Descartes.

L'impreſſion ſe fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité ;
Et s'il faut en parler avec ſincérité,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-deſſus, nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante reſpire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un
œuf.
Le dîné ſuffiſoit à gens de cette eſpécé :
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.
Pleins d'appétit & d'allégreſſe,
Ils alloient de leur œuf manger chacun ſa part,
Quand un Quidam parut. C'étoit maître Renard :
Rencontre incommode & fâcheuſe.
Car comment ſauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des piéds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit choſe impoſſible autant que hazardeuſe.
Néceſſité l'ingénieuſe
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi quart de lieue,
L'un ſe mit ſur le dos, prit l'œuf entre ſes bras,
Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,
L'autre

L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soûtenir, après un tel récit,
Que les Bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfans.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre maniére:
Mais beaucoup plus aussi qu'un (2) aveugle ressort.
Je (3) subtiliserois un morceau de matiére,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
(4) Quintessence d'atôme, (5) extrait de la lumiére,
Je ne sais quoi plus vif, & plus mobile encor
Que le feu: car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, & sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois (6) mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,

(2) Tel que Descartes *l'attribue* à tous les animaux différens de l'homme.

(3) Je le supposerois, je l'imaginerois composé de parties extrêmement subtiles. *Pour savoir ce que l'esprit humain peut inférer de cette supposition, voyez* la Note (6).

(4) Dont les parties seroient de beaucoup plus petites que le plus petit atôme.

(5) Et plus subtiles que les parties qui composent la lumiére.

(6) Mais cet Ouvrage n'étant toujours que pure Matiére, on aura beau donner à cette Matiére des parties mille & mille fois plus subtiles & plus mobiles que celles du Feu & de la Lumiére, nul Philosophe assez sincére pour n'affirmer que ce qu'il comprend véritablement, ne

Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort:
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'Univers, sous le nom d'animaux:
L'autre, encore une autre ame entre nous & les Anges,
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé,
Suivroit parmi les airs les célestes (a) phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoi qu'ayant commencé:
Choses réelles quoi qu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiére:
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténébres de la matiére,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & grossiére.

pourra jamais nous faire comprendre, ni comprendre lui-même, qu'à force de subtiliser la Matiére, & d'augmenter l'activité de ses parties, on puisse *la rendre capable de sentir & de juger*: & c'est aussi ce qu'il ne se croira jamais en droit d'affirmer, quoiqu'en puissent dire des Philosophes d'un autre caractére, qui ne font pas difficulté de décider pour les autres, ce qu'ils ne sauroient se prouver à eux-mêmes.

(a) Les Esprits bienheureux.

FABLE II.

L'homme & la Couleuvre.

UN homme vit une couleuvre :
Ah ! Méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'Univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent se laissant attrapper,
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchans
C'est être sot, meurs donc : ta colére & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons : jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces loix condamne-moi :
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le Serpent, c'est l'homme. Ces paroles

Firent arrêter l'autre : il recula d'un pas.
Enfin il repartit : tes raiſons ſont frivoles :
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient :
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une Vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas eſt propoſé, c'étoit choſe facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raiſon, pourquoi diſſimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années :
Il n'a, ſans mes bienfaits, paſſé nulles journées :
Tout n'eſt que pour lui ſeul : mon lait & mes enfans
Le font à la maiſon revenir les mains pleines ;
Même j'ai rétabli ſa ſanté que les ans
Avoient alterée ; & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir ainſi que ſon beſoin.
Enfin me voilà vieille, il me laiſſe en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laiſſer paître !
Mais je ſuis attachée ; & ſi j'euſſe eu pour maître
Un Serpent, eût-il ſû jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude ? Adieu. J'ai dit ce que je penſe.
L'Homme tout étonné d'une telle ſentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rempante bête.
Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents :
Quand il eut ruminé tout le cas en ſa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſans,
Parcourant ſans ceſſer ce long cercle de peines
Qui revenant ſur ſoi ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :

Que cette ſuite de travaux
Pour récompenſe avoit, de tous tant que nous ſommes,
Force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
(1) Achetoient de ſon ſang l'indulgence des Dieux,
Ainſi parla le Bœuf. L'Homme dit : Faiſons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici ſe faire,
Au lieu d'arbitre, accuſateur.
Je le récuſe auſſi. L'Arbre étant pris pour Juge,
Ce fut bien pis encor. Il ſervoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents :
Pour nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le ſeul bien qu'il ſût faire :
Il courboit ſous les fruits : cependant pour ſalaire
Un ruſtre l'abattoit, c'étoit là ſon loyer,
Quoique, pendant tout l'an, liberal il nous donne
Ou des fleurs au Printemps, ou du fruit en Automne,
L'ombre l'Eté ; l'Hiver, les plaiſirs du foyer.
Que ne (2) l'émondoit-on ſans prendre la cognée ?
De ſon tempérament il eût encor vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cauſe gagnée.
Je ſuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du ſac & du Serpent auſſi-tôt il donna

(1) L'égorgeoient, pour appaiſer les Dieux par ſon ſang.

(2) Que ne ſe contentoit-on de l'émonder, d'en retrancher les branches inutiles.

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les Grands.
La raison les offense : ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, Quadrupédes & gens,
Et Serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin ; ou bien se taire.

FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

UNe Tortue étoit, à la tête légere,
Qui lasse de son trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la Commere
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient dequoi la satisfaire :
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
(1) Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère

(1) Héros Grec, qui fut engagé dans de longs voyages, après la prise de Troye.

De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les Oiseaux forgent une machine
Pour transporter la Pélerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
Serrez-bien, dirent-ils : gardez de lâcher prise :
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre Oison.
Miracle, crioit-on : Venez voir dans les nues
Passer la Reine des Tortues.
La Reine : Vraiment oui : je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose,
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle créve aux piéds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, & sotte vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfans tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poissons & le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension :
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni rézeaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une Ecrevisse.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple ; il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous reméde ? Et qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?

N'en ſoyez point en ſoin : je vous porterai tous
L'un après l'autre en ma retraite.
Nul que Dieu ſeul & moi n'en connoît les chemins,
Il n'eſt demeure plus ſecrette.
Un vivier que nature y creuſa de ſes mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Tranſparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit ſans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui ſont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu ; puiſque l'humaine engeance
En auroit auſſi-bien croqué ſa bonne part ;
Qu'importe qui vous mange ? Homme ou Loup ; toute panſe
Me paroît une à cet égard :
Un jour plûtôt, un jour plus tard,
Ce n'eſt pas grande différence.

FABLE V.

L'Enfouisseur & son Compere.

UN Pinsemaille avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un : Et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altére,
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron.
Le larron ? Quoi jouir, c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Appren de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'entant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pû trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre, & prenant son compere,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous, car il me reste encor

Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas mal aisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup & le Berger.

UN Loup rempli (1) d'humanité,
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,

(1) De douceur, d'affection pour les Animaux de toute espéce. Les Hommes, bien éloignés d'avoir cette humanité-là, ne paroissent pas même respecter ou plûtôt connoître une autre sorte d'humanité qui ne concerne que les animaux de leur espéce. Comme elle est la base de toute véritable société, & de toute bonne Religion, & qu'elle n'oblige les hommes qu'à ne point maltraiter les autres hommes, qu'à leur rendre à tous les mêmes services, à avoir pour eux les mêmes égards qu'en pareil cas chaque homme se croit en droit d'exiger des autres hommes, il semble que la pratique de cette vertu leur devroit être aussi naturelle que la respiration. Mais la maniére dont ils se traitent les uns les autres, montre évidemment, qu'en général l'Homme n'a guére plus d'humanité pour les autres hommes, qu'en eut pour les Brebis de son voisinage le Loup dont parle ici La Fontaine.

Quoiqu'il ne l'exerçât que par néceſſité,
Une réfléxion profonde.
Je ſuis haï, dit-il, & de qui? De chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun:
Chiens, Chaſſeurs, Villageois s'aſſemblent pour ſa perte.
Jupiter eſt là-haut étourdi de leurs cris:
C'eſt par là que de Loups l'Angleterre eſt déſerte;
On y mit notre tête à prix.
Il n'eſt (2) Hobereau qui ne faſſe
Contre nous (3) tels bans publier:
Il n'eſt Marmot oſant crier,
Que du Loup auſſi-tôt ſa mere ne menace.
Le tout pour un Ane rogneux,
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux
Dont j'aurai paſſé mon envie.
Et bien, ne mangeons plus de choſe ayant eu vie,
Paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim plûtôt.
Eſt-ce une choſe ſi cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haîne univerſelle?
Diſant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeans un Agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent: Voilà ſes gardiens
S'en repaiſſans eux & leurs Chiens;
Et moi Loup, j'en ferai ſcrupule?
Non, par tous les Dieux, Non: je ſerois ridicule.

(2) Vieux mot qu'on n'emploie qu'ironiquement pour déſigner un petit Gentilhomme de campagne.

(3) Déclaration faite à cri public, par laquelle on promet récompenſe à qui tuera un Loup, &c.

Thibaut l'Agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voie
Faire feſtin de toute proie,
Manger les animaux; & nous les réduirons
Aux mets de (4) l'âge d'or autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc, ni marmite!
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en hermite?

(4) Des premiers temps, où les hommes vivoient de glan & de légumes.

FABLE VII.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter, qui ſûs de ton cerveau,
Par un ſecret d'accouchement nouveau,
Tirer (1) Pallas, jadis mon ennemie,
Entens ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux:
Caracolant, friſant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire; & mon rézeau
En ſeroit plein ſans ce maudit oiſeau:
Je l'ai tiſſu de matiére aſſez forte.

(1) Déeſſe, fille de Jupiter, qui changea Aragné en Araignée.

Ainſi, d'un diſcours inſolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapiſſiére,
Et qui lors étant filandiére,
Prétendoit enlacer tout inſecte volant.
La ſœur de Philomele, attentive à ſa proie,
Malgré le (2) beſtion happoit mouches dans l'air,
Pour ſes petits, pour elle, (3) impitoyable joie,
Que ſes enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête & les piéds, artiſans ſuperflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle en paſſant emporta toile, & tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant, & le fort ſont aſſis
A la premiere; & les petits
Mangent leurs reſtes à la ſeconde.

(2) Malgré l'Araignée.

(3) ..... *Ipſaſque volantes Ore ferunt dulcem nidis immitibus eſcam.* VIRG. Georg. L. IV. ℣. 20. 21.

On ne peut guère douter que La Fontaine n'ait eu deſſein d'imiter ce dernier vers de Virgile.

FABLE VIII.

La Perdrix & les Coqs.

PArmi de certains Coqs incivils, peu galans,
Toujours en noiſe & turbulens,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faiſoient eſperer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort ſouvent en furie,
Pour la Dame étrangere ayant peu de reſpect,
Lui donnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée :
Mais ſi-tôt qu'elle eut vû cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, & ſe percer les flancs,
Elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle :
Ne les accuſons point : plaignons plûtôt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modéle
N'a pas formé tous les eſprits.
Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le Maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des (1) tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les aîles :
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.

(1) Filets dont on ſe ſert pour prendre les Perdrix, dans le temps qu'elles ſont arrêtées par un Chien.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'ai-je fait pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres Chiens oſerai-je paroître ?
O Rois des animaux, ou plûtôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choſes pareilles ?
Ainſi crioit Mouflar jeune dogue ; & les gens
Peu touchés de ſes cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper ſans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ſes pareils, mainte méſaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux alterée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autrui,
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit de peur d'eſclandre :
Témoin maître Mouflar, armé d'un (1) gorgerin,

(1) Quelque ſens qu'on donne au mot de *Gorgerin* dans les Dictionnaires, il ne peut ſignifier ici qu'un gros colier hériſſé de pointes de fer, qui ſert à défendre le Chien contre les attaques du Loup.

Du

Du reſte ayant d'oreille autant que ſur ma main :
Un Loup n'eût ſû par où le prendre.

FABLE X.

Le Berger & le Roi.

DEux démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la raiſon.
Je ne vois point de cœurs qui ne leur ſacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, Amour; & l'autre, Ambition.
Cette derniere étend le plus loin ſon empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but eſt de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à ſa Cour.
Le conte eſt du bon temps, non du ſiécle où nous ſommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux ſoins du Berger, de très-notables ſommes.
Le Berger plut au Roi par ſes ſoins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être paſteur de gens :
Laiſſe-là tes moutons, vien conduire des hommes.
Je te fais Juge ſouverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guére vû d'autres gens qu'un Hermite,
Son troupeau, ſes mâtins, le loup, & puis c'eſt tout,
Il avoit du bon ſens ; le reſte vient enſuite.

Bref, il en vint fort bien à bout.
L'Hermite ſon voiſin accourut pour lui dire :
Veillai-je, n'eſt-ce point un ſonge que je vois ?
Vous favori ! Vous grand ! Défiez-vous des Rois.
Leur faveur eſt gliſſante, on s'y trompe ; & le pire,
C'eſt qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit ;
Et notre Hermite pourſuivit :
Voyez combien déjà la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un Serpent engourdi de froid,
Vint s'offrir ſous la main : il le prit pour un fouet.
Le ſien s'étoit perdu tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuſe aventure,
Quand un paſſant cria : Que tenez-vous ? ô Dieux !
Jettez cet animal traître & pernicieux,
Ce Serpent. C'eſt un fouet. C'eſt un Serpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce tréſor ? Pourquoi non ?
Mon fouet étoit uſé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bientôt la vie.
L'animal dégourdi piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh, que me ſauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le Prophete Hermite.

Il en vint en effet : l'Hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de Cour fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du Juge, ainſi que ſon mérite,
Furent ſuſpects au Prince. On cabale, on ſuſcite
Accuſateurs & gens (1) grevés par ſes arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'eſt fait un Palais.
Le Prince voulut voir ſes richeſſes immenſes,
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du déſert & de la pauvreté :
C'étoit là ſes magnificences.
Son fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix :
Un grand coffre en eſt plein, fermé de dix ſerrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
Tous les machineurs d'impoſtures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et je penſe auſſi ſa muſette.
Doux tréſors ! ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes ſur vous l'envie & le menſonge,
Je vous reprens : ſortons de ces riches Palais
Comme l'on ſortiroit d'un ſonge.
Sire, pardonnez-moi, cette exclamation.
J'avois prévû ma chûte en montant ſur le faîte.
Je m'y ſuis trop complû : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

(1) Opprimés, condamnés injuſtement par ſes Déciſions.

FABLE XI.

Les Poissons & le Berger qui joue de la flûte.

Tircis, qui pour la ſeule Annette
Faiſoit réſonner les accords
D'une voix & d'une muſette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arroſant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit:
Mais nul poiſſon ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ſes peines.
Le Berger qui, par ſes chanſons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poiſſons.
Il leur chanta ceci: Citoyens de cette onde,
Laiſſez votre (1) Nayade en ſa grote profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux priſons de la Belle:
Ce n'eſt qu'à nous qu'elle eſt cruelle:
Vous ſerez traités doucement:
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin criſtal.
Et quand à quelques-uns l'appât ſeroit fatal,
Mourir des mains d'Annette eſt un ſort que j'envie.

(1) Eſpéce de Nymphe qui ſéjourne dans les eaux, ſelon les Poëtes.

Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ces paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
Voilà les poissons mis aux piéds de la Bergere.

O vous, Pasteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre maniére,
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

FABLE XII.

Les Deux Perroquets, le Roi & son fils.

DEux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faisoient leur ordinaire.
Deux demi-Dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient :
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoûtumoient,
Nourris ensemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'enfant étoit Prince, & son pere Monarque.

Par le tempérament que lui donna la (1) Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la Province,
Faisoit aussi sa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le Passereau peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi mort & traînant l'aîle,
On crut qu'il n'en pourroit guérir,
Le Prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint (2) au pere.
L'infortuné vieillard crie & se désespere.
Le tout en vain : ses cris sont superflus :
L'oiseau parleur est déja dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque,
Son pere s'en va fondre & lui créve les yeux.
Il se sauve aussi-tôt ; & choisit pour asyle
Le haut d'un Pin. Là, dans le sein des Dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille.
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer :
Ami, revien chez moi : que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,

(1) Qui, au dire des Poëtes, préside à la naissance des hommes, & détermine leurs inclinations durant tout le cours de leur vie.

(2) Du jeune Perroquet, qui venoit d'être mis à mort.

Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur
Mon fils ! Non : c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre,
Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, & revien dans ta cage.
Le Perroquet dit : Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allegues le Sort : prétens-tu par ta foi
Me leurer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Regle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce Pin,
Ou dans quelque Forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine & de fureur. Je sai que la vengeance
Est un morceau de Roi, car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offense :
Je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour :
L'absence est aussi-bien un reméde à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne & l'Ours.

MEre Lionne avoit perdu ſon Fan :
Un Chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la Forêt étoit importunée.
La nuit, ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la Reine des Bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ours enfin lui dit : Ma commere,
Un mot ſans plus : Tous les enfans
Qui ſont paſſés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun, de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres ſe ſont tues,
Que ne vous taiſez-vous auſſi ?
Moi me taire ? Moi malheureuſe !
Ah, j'ai perdu mon fils ! Il me faudra traîner
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
Hélas ! C'eſt le Deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Miſérables humains, ceci s'adreſſe à vous.
Je n'entens réſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, ſe croit haï des Cieux ;
Qu'il

Qu'il confidére (1) Hécube, il rendra grace aux
Dieux.

(1) Femme du Roi Priam, réduite en efclavage après avoir vû mettre à mort fon mari, & la plûpart de fes enfans, &c.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers & le Talifman.

AUcun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & fes travaux.
Ce Dieu n'a guére de rivaux :
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Hif-
toire.
En voici pourtant un, que de vieux (1) Talifmans
Firent chercher fortune au pays des (2) Romans.
Il voyageoit de compagnie :
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vû nul (3) Chevalier errant,
Tu n'as qu'à paffer ce torrent,
Puis prenant dans tes bras un Eléphant de pierre,

(1) Certaines figures gravées ou taillées fur quelque pierre ou métal avec plufieurs vaines obfervations fur les caractéres & les difpofitions des Corps céleftes : auxquelles figures les Charlatans attribuent des vertus merveilleufes.

(2) Hiftoires de pure invention, dont la plûpart font compofées de faits arrivés dans des lieux tout auffi chimériques que ces faits. Telle eft l'aventure qui fait le fujet de cette Fable.

(3) Qui court de contrée en contrée pour chercher des aventures.

Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au ſommet de ce mont
Qui menace les Cieux de ſon ſuperbe front.
L'un des deux Chevaliers ſaigna du nez. Si l'onde
Eſt rapide autant que profonde,
Dit-il, & ſuppoſé qu'on la puiſſe paſſer,
Pourquoi de l'Eléphant s'aller embarraſſer ?
Quelle ridicule entrepriſe !
Le ſage l'aura fait par tel art & de guiſe,
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais juſqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'eſt pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne ſoit d'un Eléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce ſera quelque énigme à tromper un enfant.
C'eſt pourquoi je vous laiſſe avec votre Eléphant.
Le raiſonneur parti, l'Aventurier ſe lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur, ni violence
Ne purent l'arrêter ; & ſelon l'écriteau
Il vit ſon Eléphant couché ſur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une eſplanade, & puis une cité.
Un cri par l'Eléphant auſſi-tôt eſt jetté.
Le peuple auſſi-tôt ſort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins ſa vie, & mourir en Héros
Il fut tout étonné d'oüir cette cohorte,

Le proclamer Monarque au lieu de ſon Roi mort.
Il ne ſe fit prier que de la bonne ſorte.
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
(*a*) Sixte en diſoit autant quand on le fit ſaint Pere,
(Seroit-ce bien une miſére
Que d'être Pape, ou d'être Roi ?)
On reconnut bientôt ſon peu de bonne foi.

Fortune aveugle ſuit aveugle hardieſſe.
Le ſage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la ſageſſe
D'enviſager le fait, & ſans la conſulter.

(*a*) Cinquiéme du nom, quand il fut élû Pape.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A M. le Duc de la Rochefoucault.

JE me ſuis ſouvent dit, voyant de quelle ſorte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte
En mille occaſions comme les animaux,
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ſes ſujets ; & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits,
J'entens les eſprits corps, & paîtris de matiére.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affut, ſoit lorſque la lumiére
Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour,
Soit lorſque le Soleil rentre dans ſa carriére,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelque bois ſur un arbre je grimpe;
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſoit guére.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des Lapins, qui ſur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſûreté
Dans la ſoûterraine cité:
Mais le danger s'oublie; & cette peur ſi grande
S'évanouit bien-tôt. Je revois les Lapins
Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Diſperſés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une choſe commune.

Quand des Chiens étrangers paſſent par quelque endroit
Qui n'eſt pas de leur détroit,
Je laiſſe à penſer quelle fête.

Les Chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces paſſans
Juſqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, & de gloire,
Aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtiſans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le ſurvenant, nous jetter ſur ſa peau.
La coquette & l'auteur ſont de ce caractére:
Malheur à l'Ecrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon diſcours:
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer:
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter ſans pudeur
La louange la plus permiſe,
La plus juſte, & la mieux acquiſe,
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps & des cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'Univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le ſujet de ces Vers.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le fils de Roi.

QUatre (1) chercheurs de nouveaux Mondes,
Preſque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un noble, un Pâtre, un fils de Roi,
Réduits au ſort de (2) Bellizaire,
Demandoient aux paſſans de quoi
Pouvoir ſoulager leur miſere.
De raconter quel ſort les avoit aſſemblés,
Quoique ſous divers points tous quatre ils fuſſent nés,
C'eſt un récit de longue haleine.
Ils s'aſſirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conſeil ſe tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit ſur le malheur des Grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la penſée
De leur aventure paſſée,

(1) Engagés dans de longs voyages par mer.

(2) *Bellizaire* étoit un grand Capitaine, qui ayant commandé les Armées de l'Empereur, & perdu les bonnes graces de ſon Maître, tomba dans un tel point de miſére, qu'il demandoit l'aumône ſur les grands chemins. *Cette Note a été miſe ici par La Fontaine.*

Chacun fît de ſon mieux, & s'appliquât au ſoin
De pourvoir au commun beſoin.
La plainte, ajoûta-t-il, guérit-elle ſon homme ?
Travaillons : c'eſt dequoi nous mener juſqu'à Rome.
Un Pâtre ainſi parler ! Ainſi parler ? Croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'eſprit & de la raiſon ;
Et que de tout Berger comme de tout Mouton,
Les connoiſſances ſoient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, ſavoit l'Arithmétique,
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enſeignerai la Politique,
Reprit le fils de Roi. Le Noble pourſuivit,
Moi je ſai le Blaſon, j'en veux tenir école :
Comme ſi, devers l'Inde, on eût eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit : Amis, vous parlez bien : mais quoi ?
Le mois a trente jours, juſqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous par votre foi ?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée ; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plûtôt, ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites-moi, le ſouper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre c'eſt celui
Dont il s'agit : votre ſcience
Eſt courte là-deſſus : ma main y ſuppléra.
A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,

Pendant cette journée, & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours;
Et grace aux dons de la Nature,
La main eſt le plus ſûr & le plus prompt ſecours.

Fin du dixiéme Livre.



LIVRE ONZIÉME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

(1) SUltan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force Bœufs dans ſes prés, force Cerfs dans ſes bois;
Force Moutons parmi la plaine.
Il nâquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre Grands il ſe pratique,
Le Sultan fit venir ſon (2) Viſir le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voiſin:
Son pere eſt mort, que peut-il faire?
Plains plûtôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire;
Et devra beaucoup au deſtin,
S'il garde ce qu'il a ſans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête:
Tels orphelins, Seigneur, ne me ſont point pitié;
Il faut de celui-ci conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui ſoit crue, & qu'il ſoit en état de nous nuire:

(1) Riche & puiſſant Seigneur.

(2) Miniſtre d'un grand Prince d'Orient, tel que le Turc, le Perſan, le grand Mogol.

N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ai fait ſon horoſcope : il croîtra par la guerre.
Ce ſera le meilleur Lion
Pour ſes amis qui ſoit ſur terre,
Tâchez donc d'en être, ſinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors ; & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le Lionceau devient vrai Lion. Le (3) tocſin
Sonne auſſi-tôt ſur lui : l'alarme ſe proméne
De toutes parts, & le Viſir
Conſulté là-deſſus, dit avec un ſoupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La choſe eſt ſans remède.
En vain nous appellons mille gens à notre aide.
Plus ils ſont, plus il coûte, & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des Moutons.
Appaiſez le Lion : ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliés vivant ſur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jettez-lui promptement ſous la griffe un Mouton :
S'il n'en eſt pas content, jettez-en davantage.
Joignez-y quelque Bœuf : choiſiſſez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage :
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas,
Il en prit mal ; & force Etats
Voiſins du Sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,

(3) Cloche qu'on frappe à coups preſſés, pour avertir le Peuple de prendre les armes à l'approche de l'ennemi.

Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR

(a) LE DUC DU MAINE.

JUpiter eut un fils, qui se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En lui, l'amour & la raison
Devancerent le temps, dont les aîles légeres
N'aménent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards rians, aux charmantes maniéres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats & remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, & d'autres dons des Cieux,
Que les enfans des autres Dieux.

(a) Fils légitimé de Louis XIV. Roi de France.

Il sembloit qu'il n'agît que par (1) réminiscence ;
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, & dit : J'ai sû conduire
Seul & sans compagnon jusqu'ici l'Univers :
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vûe.
C'est mon sang : tout est plein déjà de ses Autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le Maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints Héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, & grossi cet Empire.
Je serai son maître de Lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son maître à surmonter les vices,
A domter les transports, monstres empoisonneurs ;
Comme Hydres renaissans sans cesse dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui ménent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere,

(1) Le souvenir du passé, selon les principes de Platon, qui supposoit que les ames avoient existé long-temps avant que de venir animer nos corps sur la terre.

Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raiſon : de quoi ne vient à bout
L'eſprit joint au deſir de plaire ?

FABLE III.

Le Fermier, le Chien, & le Renard.

LE Loup & le Renard ſont d'étranges voiſins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les Poules d'un Fermier : & quoique des plus fins,
Il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le ruſtre, en paix chez ſoi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie,
Ses Chapons, ſa poulaille : il en a même au croc :
Et moi, maître paſſé, quand j'attrape un vieux coq,
Je ſuis au comble de la joie !
Pourquoi Sire Jupin m'a-t-il donc appellé
Au métier de Renard ? Je jure les puiſſances
De l'Olympe & du Styx, il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur ces vengeances,
Il choiſit une nuit liberale en (*a*) pavots.
Chacun étoit plongé dans un profond repos :
Le maître du logis, les valets, le chien même,

(*a*) Les Pavots aſſoupiſſent & font dormir.

Poules, Poulets, Chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laiſſant ouvert ſon poulailler,
Commit une ſottiſe extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité :
Les marques de ſa cruauté,
Parurent avec l'Aube : on vit un étalage
De corps ſanglans, & de carnage.
Peu s'en fallut que le Soleil
Ne rebrouſsât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un ſpectacle pareil
Apollon irrité contre le fier (*b*) Atride,
Joncha ſon camp de morts : on vit preſque détruit
(1) L'oſt des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de ſa tente,
(2) Ajax à l'ame impatiente,
De Moutons & de Boucs fit un vaſte débris,
Croyant tuer en eux ſon concurrent (3) Ulyſſe,
Et les auteurs de l'injuſtice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeſte,
Emporte ce qu'il peut, laiſſe étendu le reſte.
Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ſes gens, ſon chien : c'eſt l'ordinaire uſage.
Ah ! Maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que m'avertiſſois-tu dès l'abord du carnage ?

(*b*) Agamemnon, fils d'Atrée.

(1) L'*Oſt*, vieux mot, pour dire *le Camp* des Grecs.

(2) Prince Grec, qui ſe diſtingua par une valeur extraordinaire au Siége de Troye.

(3) Autre Prince Grec, qui entra en débat contre Ajax pour les Armes d'Achille.

Que ne l'évitiez-vous ? C'eût été plûtôt fait.
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
Dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la choſe,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce Chien parloit très à propos :
Son raiſonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un Maître,
Mais n'étant que d'un ſimple Chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous ſangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'eſt erreur.
Couche-toi le dernier, & voi fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

JAdis certain (*a*) Mogol vit en ſonge un Viſir
Aux champs (1) Elyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir

(*a*) Habitant d'un Royaume des Indes, ainſi nommé.

(1) Séjour des bienheureux dans les Enfers, demeure des Morts, dont les uns étoient précipités dans le Tartare pour y être punis des crimes qu'ils avoient commis ſur la terre, & les autres jouiſſoient d'une douce tranquillité dans les Champs Elizées, parce qu'ils avoient vécu ſobrement, humainement & juſtement, comme *Phocion*, le bon *Socrate*, &c.

Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée.
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire.
(*b*) Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystére,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interpréte lui dit : Ne vous étonnez point,
Votre songe a du sens ; & si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour
Ce Visir quelquefois cherchoit la (*c*) solitude,
Cet Hermite aux Visirs alloit faire sa (*d*) cour.

Si j'osois ajoûter au mot de l'interprete,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite.
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrette,
(2) Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,

(*b*) Le grand Juge des Morts.
(*c*) Se retiroit en particulier pour penser à son salut.
(*d*) Quittoit la solitude par ambition.

(2) *Flumina amem sylvasque inglorius.*
O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, & ingenti ramorum protegat umbrâ!
Virg. *Georg.* L. II, ℣. 286, &c.
Me verò primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, Cælique vias & sidera monstrent.
Id. *ibid.* ℣. 475. &c.
Oserai-je dire que dans la paraphrase que La Fontaine nous donne ici de ces beaux vers de Virgile, il s'oublie un peu lui-même, lorsqu'après avoir souhaité d'apprendre les noms &

Loin

Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais!
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!
Quand pourront les nœuf Sœurs, loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartez errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes?
(3) Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or (4) n'ourdira point ma vie:
Je ne dormirai point ſous de riches lambris:
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au deſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.

les vertus des Planetes qu'il nomme *Clartez errantes*, il s'aviſe, comme pour enchérir ſur Virgile, d'ajoûter

Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes.

Car par là il adopte tout ouvertement les principes chimériques de l'Aſtrologie judiciaire, qu'il a réfutés fort ſolidement ailleurs, où il dit!

Je ne crois point que la nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor,
Juſqu'au point de marquer dans les Cieux notre ſort,

& ce qui ſuit, *Fab.* XVI. *L.* VIII. Voyez auſſi *Fab.* XIII. *Liv.* II.

(3) *Sin has ne poſſim naturæ accedere partes,*
Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis,
Rura mihi, & rigui placeant in vallibus amnes.

(4) *Ourdir*, terme de Tiſſerand: *ne me donnera point de grandes richeſſes.*

FABLE V.

Le Lion, le Singe, & les deux Anes.

LE Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe (1) Maître ès arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le Régent,
Fut celle-ci : Grand Roi, pour regner ſagement,
Il faut que tout Prince préfere
Le zéle de l'Etat à certain mouvement,
Qu'on appelle communément
Amour propre, car c'eſt le pere,
C'eſt l'auteur de tous les défauts,
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite,
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'eſt beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoi
De ridicule ni d'injuſte.
Donne-moi, repartit le Roi,
Des exemples de l'un & de l'autre.
Toute eſpéce, dit le docteur,
(Et je commence par la nôtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,

(1) Docteur, qui eſt ou doit être capable d'enſeigner les autres.

Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre, au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils, car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoi-même.
De tout ce que deſſus j'argumente très-bien,
Qu'ici-bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſû des ignorans, que des gens de ſavoir.

L'autre jour ſuivant à la trace
Deux Anes qui prenant tour à tour l'encenſoir,
Se louoient tour à tour, comme c'eſt la maniére,
J'oüis que l'un des deux diſoit à ſon confrere :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme, cet animal ſi parfait ? Il profane
Notre auguſte nom, traitant d'Ane
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot :
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite notre rire & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſans de vouloir exceller
Pardeſſus nous : non, non : c'eſt à vous de parler,
A leurs Orateurs de ſe taire.
Voilà les vrais braillards. Mais laiſſons-là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entens :
Il ſuffit ; & quant aux merveilles,
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele eſt, au prix, novice dans cet art ;
Vous ſurpaſſez (2) Lambert. L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.

(2) Excellent Muſicien François, ſous le regne de Louis XIV.

Ces Anes, non contens de s'être ainsi gratés,
S'en allerent dans les Cités
L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyoit faire
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les Puissances
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui (3) changeroient entr'eux les simples Excellences,
S'ils osoient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut; & suppose
Que votre Majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir entre autre chose,
L'amour propre, donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour: il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas sû dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre Maître ès Arts qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible Sire.

(3) Se donneroient des titres d'honneur superieurs à ceux qui appartiennent à leur rang, comme les Princes qui affecteroient d'être traités en Rois.

FABLE VI.

Le Loup & le Renard.

MAis d'où vient qu'au Renard Eſope accorde un
point ?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie.
J'en cherche la raiſon, & ne la trouve point.
Quand le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en ſait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en ſait plus, & j'oſerois peut-être
Avec quelque raiſon contredire mon Maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un ſoir il apperçut
La Lune au fond d'un puits : (a) l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux ſceaux alternativement
Puiſoient le liquide élément.
Notre Renard preſſé par une faim (1) canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſceau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine ;
Et voyant ſa perte prochaine :
Car comment remonter, ſi quelqu'autre affamé,
De la même image charmé,

(a) La forme ronde de la Lune dans l'eau.

(1) Très-grande faim, à laquelle ſont ſujets les Chiens, & bien d'autres animaux.

Et ſuccedant à ſa miſére
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'aucun vînt au puits:
Le temps qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
Echancré, ſelon l'ordinaire,
(b) De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit déſeſpéré.
Compere Loup, le goſier altéré,
Paſſe par là: l'autre dit: Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'eſt un fromage exquis. Le Dieu (c) Faune l'a fait,
La Vache Io donna le lait:
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reſte vous fera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſeau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajuſta l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire:
Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laiſſons ſéduire
Sur auſſi peu de fondement;
Et chacun croit fort aiſément
Ce qu'il craint, & ce qu'il deſire.

(b) Vers très-figuré, qui ſignifie que la Lune commençant à décroître, ne paroiſſoit plus ronde.

(c) Dieu des Troupeaux.

FABLE VII.

Le Payſan du Danube.

IL ne faut point juger des gens ſur l'apparence.
Le conſeil en eſt bon, mais il n'eſt pas nouveau.

Jadis, l'erreur du (1) Souriceau
Me ſervit à prouver le diſcours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à preſent,
Le bon (2) Socrate, Eſope, & certain Payſan
Des rives du (*a*) Danube, homme dont (*b*) Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidéle.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le perſonnage en racourci.
Son menton nourriſſoit une barbe touffue,
Toute ſa perſonne velue
Repréſentoit un Ours, mais un Ours mal lèché.
Sous un ſourcil épaïs il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſe lévre,
Portoit (*c*) ſayon de poil de chévre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainſi bâti, fut député des Villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'aſyles

(1) Qui charmé de l'air doucereux du Chat, fut ſur le point de s'aller livrer entre ſes pattes. *Liv.* VI. *Fab.* V.

(2) Le plus ſage des Philoſophes, & le plus moral, mais d'un extérieur à peu près auſſi diſgracié que celui qu'on donne communément à Eſope.

(*a*) Grand fleuve d'Allemagne.

(*b*) Sage Empereur Romain du ſecond ſiécle.

(*c*) Sorte d'habit groſſier.

Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
Le Député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal & toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs loix,
Témoin nous que punit la Romaine avarice.
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs & la misére,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévére,
Il ne vous fasse, en sa colere,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; & nos mains
Etoient propres aux Arts, ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux (*d*) Germains ?
Ils ont l'adresse & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,

(*d*) Les Allemans.

Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puissance;
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos (e) Préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos Autels
Elle-même en est offensée:
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs Temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre, & le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les Cités, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos cheres compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux;
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bien-tôt bornés:
Vos Préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse, & que le vice.

(e) Gouverneurs Romains en Allemagne.

Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice.
C'eſt tout ce que j'ai vû dans Rome à mon abord :
N'a-t-on point de préſent à faire ?
Point de pourpre à donner ? C'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix : encore leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincére.
A ces mots, il ſe couche, & chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa Patrice ; & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres Préteurs ; & par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modéle aux parleurs à venir.
On ne ſut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

Un (a) octogénaire plantoit.
Paſſe encor de bâtir, mais planter à cet âge !

(a) Un homme de quatre-vingts ans.

Diſoient trois (1) jouvenceaux enfans du voiſinage.
Aſſurément il radotoit.
Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des ſoins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour vous ?
Ne ſongez déſormais qu'à vos erreurs paſſées.
Quittez le long eſpoir & les vaſtes penſées :
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours & des miens ſe joue également.
Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous (2) des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement ?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien, défendez-vous au Sage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore :
Je puis enfin compter l'Aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le Port allant à l'Amérique.

(1) Par le titre de cette Fable, La Fontaine fait entendre à tous ſes Lecteurs ce que c'eſt que *Jouvenceau*, terme, qui bien qu'exclu du ſtyle ſublime, eſt d'ailleurs aſſez connu & fort bon François.

(2) C'eſt-à-dire, doit être le dernier à jouir de la vie.

L'autre afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars ſervant la République,
Par un coup imprévû vit ſes jours emportés.
Le troiſiéme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter.
Et pleurés du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

FABLE IX.

La Souris & le Chathuant.

IL ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous ſi les écoutans
En feront une eſtime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté.
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable
Il a l'air & les traits, encor que véritable.
On abattit un Pin pour ſon antiquité,
Vieux Palais d'un Hibou, triſte & ſombre retraite
De l'oiſeau qu'Atropos prend pour ſon interprete.
Dans ſon tronc caverneux, & miné par le temps
Logeoient, entre autres habitans,
Force Souris ſans piéds, toutes rondes de graiſſes.
L'oiſeau les nourriſſoit parmi des tas de blé,
Et de ſon bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiſeau raiſonnoit, il faut qu'on le confeſſe.
En ſon temps, aux Souris le compagnon chaſſa,
Les premieres qu'il prit, du logis échappées,

Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres & grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien s'obstine
A traiter ce Hibou de montre, & de machine :
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple (1) mis en mue ?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'argumens il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le hape.
Tout ; il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? Otons-lui les piéds. Or trouvez-moi
Chose, par les humains, à sa fin mieux conduite.

(1) Enfermé pour être engraissé. On appelle *Mue* une espece de cage longue, étroite & obscure, où l'on enferme la volaille pour l'engraisser. Et lorsqu'on nourrit des Chapons, des Oisons, &c. dans cette cage, on dit qu'on les a mis en mue. Ainsi le Hibou qui vouloit nourrir ses Souris pour les manger quand il en auroit envie, se servit du tronc caverneux d'un Pin pour les *y mettre en mue*, dit La Fontaine. L'image est plaisante, & d'une justesse admirable.

Quel autre art de penser (2) Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils, par votre foi ? (*)

(2) Chef d'une ſecte de Philoſophes qu'on nomme Ariſtotéliciens, & Péripatéticiens.

(*) Ceci n'eſt point une Fable; & la choſe quoique merveilleuſe & preſque incroyable, eſt véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou, car je ne prétens pas établir dans les Bêtes un progrès de raiſonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations ſont permiſes à la Poëſie, ſur tout dans la maniére d'écrire dont je me ſers. *Il eſt aiſé de voir que c'eſt* La Fontaine *qui entretient ici ſes Lecteurs.*

(1) EPILOGUE.

C'Eſt ainſi que ma Muſe, aux bords d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des Dieux
Tout ce que diſent ſous les Cieux
Tant d'Etres empruntans la voix de la Nature.
Truchement de peuples divers
Je les faiſois ſervir d'acteurs en mon ouvrage,
Car tout parle dans l'Univers,
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage,
Plus éloquens chez eux qu'ils ne ſont dans mes vers;
Si ceux que j'introduis me prouvent peu fidéle,
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modéle,
J'ai du moins ouvert le chemin.
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entrepriſe :
Donnez mainte leçon que j'ai ſans doute omiſe :

(1) Concluſion.

Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
(2) Pendant le doux emploi de ma Muse innocente ;
Louis domte l'Europe ; & d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont-là des sujets
Vainqueurs du Temps & de la Parque.

(2) Espece d'imitation de ces beaux Vers de Virgile, qui sont la conclusion de ses Géorgiques.

Hoc super arvorum cultu, pecorumque canebam,
Et super arboribus. Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

Fin du onziéme Livre.

FABLES CHOISIES
MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIE'ME.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.(1)



ONSEIGNEUR,

JE ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre.

(1) Fils du Dauphin fils unique de Louis XIV. & qui, Dauphin ensuite lui-même, mourut âgé de trente ans le 18 Février 1712. Il laissa un fils, qui successeur de Louis XIV. est à présent sur le Trône, en 1745. & porte le nom de LOUIS XV.

Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un Ouvrage, dont l'Original a été l'admiration de tous les siécles, aussi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucunes des Divinitez du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présens que vous a faits la Nature, & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'événemens & de caractéres. Ces mensonges sont proprement une maniére d'Histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les Précepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davan-

tage là-dessus : Vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en Orateurs & en Poëtes, Vous vous connoîtrez encore mieux quelques jours en bons Politiques & en bons Généraux d'Armée ; & Vous vous tromperez aussi peu au choix des Personnes, qu'au mérite des Actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du (a) *Monarque qui fait maintenant le destin de tant de Peuples & de Nations ; & qui rend toutes les parties du Monde attentives à ses Conquêtes, à ses Victoires, & à la Paix qui semble se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos Ennemis. Je me le figure comme un Conquérant qui veut mettre des bornes à sa Gloire & à sa Puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Ministres de tant de*

(*a*) Louis XIV. son Ayeul.

Princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs Maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures Plumes que la mienne ; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votée très-humble, très-obéissant
& très-fidéle Serviteur
DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIÉME.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PRince, l'unique objet du ſoin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos Autels.
Je vous offre un peu tard ces préſens de ma Muſe;
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe :
Mon eſprit diminue ; au lieu qu'à chaque inſtant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des aîles :
(*a*) Le Héros dont il tient des qualités ſi belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant ;
Il ne tient pas à lui, que forçant la Victoire,
Il ne marche à pas de Géant
Dans la carriére de la Gloire.
Quelque Dieu le retient, (c'eſt notre Souverain)
Lui qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire ;
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais ; auſſi-bien les Ris & les Amours
Ne ſont pas ſoupçonnés d'aimer les longs diſcours.
De ces ſortes de Dieux votre Cour ſe compoſe,

(*a*) Louis Dauphin, fils du Roi Louis XIV.

Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'après tout
D'autres Divinités n'y tiennent le haut bout :
Le ſens & la raiſon y reglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en bêtes les humains.

Les Compagnons (1) d'Ulyſſe, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du Dieu du jour,
Circé, tenoit alors ſa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon :
Quelques momens après leur corps & leur viſage,
Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphans ;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme ;
Il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa* :
Le ſeul Ulyſſe en échappa.
Il ſut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un Héros & le doux entretien,
Il fit tant que l'enchantereſſe
Prit un autre poiſon peu différent du ſien.

(1) Le reſte des Soldats qu'il avoit amenés au ſiége de Troye, & qu'il tâchoit de ramener à Itaque.

Une

Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, & dit : L'empoisonneuse coupe
A son reméde encore, & je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole.
Le Lion dit, pensant rugir,
Je n'ai pas la tête si folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
J'ai griffe & dent, & mets en piéce qui m'attaque :
Je suis Roi, deviendrai-je un Citadin (2) d'Itaque ?
Tu me rendras, peut-être, encor simple soldat ;
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse, du Lion court à l'Ours : Eh ! mon frere,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vû si joli.
Ah ! Vraiment nous y voici,
Reprit l'Ours à sa maniére ;
Comme me voilà fait ! Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourse mes amours.
Te déplais-je ? Va-t-en, suis ta route & me laisse :
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.

(2) Petite Isle où regnoit Ulysse.

Le Prince Grec, au Loup, va propoſer l'affaire :
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus :
Camarade, je ſuis confus,
Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux Echos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, & redevien,
Au lieu de Loup, Homme de bien.
En eſt-il, dit le Loup ? Pour moi, je n'en vois guére.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciére :
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, ſans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le Village ?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage ?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous ;
Ne vous étes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien conſidéré, je te ſoutiens en ſomme,
Que ſcélérat pour ſcélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe fit à tous une même ſemonce :
Chacun d'eux fit même réponſe,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, ſuivre leur appétit,
C'étoit leurs délices ſuprêmes :
Tous renonçoient au lôs des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, ſuivant leurs paſſions,

Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un Sujet
Où je pûsse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts;
Ils ont force pareils en ce bas Univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure & votre haine.

FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE.

UN Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La Cage & le Panier avoient mêmes Pénates.
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des Pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le Passereau moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec :
En sage & discrette personne,

Maitre Chat excuſoit ces jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux ſérieux.
Comme ils ſe connoiſſoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit.
Jamais en vrai combat le jeu ne ſe tournoit.
Quand un Moineau du voiſinage
S'en vint les viſiter, & ſe fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du ſage Raton.
Entre les deux oiſeaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi notre ami ;
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre ?
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger : Vraiment, dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réfléxion fit auſſi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute Fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma Muſe :
Elle & ſes ſœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.

FABLE III.

Du Théſauriſeur & du Singe.

UN homme accumuloit. On ſait que cette erreur
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que Ducats & Piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſûreté de ſon Tréſor,
Notre Avare habitoit un lieu, dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moi fort petite,
Et ſelon lui fort grande, il entaſſoit toujours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche,
Calculant, ſupputant, comptant comme à la tâche;
Car il trouvoit toujours du mécompte à ſon fait.
Un gros Singe plus ſage, à mon ſens, que ſon Maître,
Jettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenacée
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom-Bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice (1) au liquide manoir.
Quant à moi, lorſque je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne ſai bonnement auquel donner le prix.
Dom-Bertrand gagneroit près de certains eſprits;

(1) Expreſſion antique & poëtique, pour dire *La Mer*.

Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque Doublon,
    Un Jacobus, un Ducaton,
    Et puis quelque Noble à la roſe,
Eprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter
Ces morceaux de métail qui ſe font ſouhaiter
    Par les humains, ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
    Mettre la clef dans la ſerrure,
Les Ducats auroient tous pris le même chemin,
    Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler juſqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préſerver maint & maint Financier
    Qui n'en fait pas meilleur uſage.

FABLE IV.

Les deux Chévres.

Dès que les Chévres ont brouté,
    Certain eſprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
    Vers les endroits du pâturage
    Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il eſt quelque lieu ſans route & ſans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'eſt où ces Dames vont promener leurs caprices;
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.

Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prez, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche:
Deux Belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont:
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un piéd sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans (1) l'Isle de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Aventuriéres,
Qui toutes deux étant fort fiéres,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'histoire)
L'une, certaine Chévre au mérite sans pair,
Dont (a) Polyphême fit présent à Galatée;
Et l'autre, la Chévre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer leur chûte fut commune:
Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

(1) Près Saint Jean de Lus, où la Paix entre Louis XIV. & Philippes IV. fut signée en 1659.

(a) Fameux Cyclope, amant de la Nymphe Galatée.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée *le Chat & la Souris.*

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Destine un Temple en mes Ecrits,
Comment composerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je représenter dans ces Vers une Belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat, de la Souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux; & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis;
Et qui, des plus puissans, quand il lui plaît se joue
Comme le Chat, de la Souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; &, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joüroit de ma Muse
Comme le Chat, de la Souris.

FABLE

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

UNe jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis.
Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille & de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, & tout leur monde?
D'un grain de bléd je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre : attendez quelque temps.
Réservez ce repas à Messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrappée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat & vieux pardonner? Cela n'arrive guéres.
Selon ces loix, descens là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs Filandiéres.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable
Voici le sens moral qui peut y convenir.
La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de Cerfs un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! Messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, & finissez vos pleurs.
Point du tout : les Consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquitterent :
Quand il plut à Dieu, s'en allerent.
Ce ne fut pas sans boire un coup ;
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage :
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal il tomba dans un pire ;
Et se vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs ! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard.

LE Buisson, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
Ils avoient des Comptoirs, des Facteurs, des Agens,
Non moins soigneux qu'intelligens,
Des Registres exacts de mise & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magasins,
Qui du (1) Tartare sont voisins.
Notre Trio poussa maint regret inutile,
Ou plûtôt il n'en poussa point.
Le plus petit Marchand est savant sur ce point:
Pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient soufferte,
Ne put se réparer: le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le (2) bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse,
Et le sort principal, & les gros intérêts,

(1) C'est-à-dire, au fond des eaux. Tartare, l'un des noms dont les Poëtes se servent pour désigner les Enfers.

(2) Qu'autrefois les Banqueroutiers étoient obligés de porter.

Et les Sergens, & les Procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſans à tous coups:
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes.
Le Plongeon, ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'Oiſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure:
Suivi des Sergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-Chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand Seigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

LA Diſcorde a toujours régné dans l'Univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déeſſe a plus d'un tributaire.

Commençons par les Elemens ;
Vous ſerez étonnés de voir qu'à tous momens
Ils ſeront appointés contraire.
Outre ces quatre Potentats,
Combien d'Etres de tous états
Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent Arrêts rendus en forme ſolennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le Maître ayant reglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme couſins.
Cette union ſi douce, & preſque fraternelle
Edifioit tous les voiſins.
Enfin elle ceſſa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repréſenter un tel outrage.
J'ai vû des Croniqueurs attribuer le cas
Aux paſſe-droits qu'avoit une Chienne en géſine :
Quoi qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſale & la cuiſine.
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un Réglement dont les Chats ſe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat diſoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux Arrêts. En vain ils les chercherent.
Dans un coin où d'abord leurs Agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.

Autre Procès nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le Maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les Cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de Nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sai pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
(1) Renvoyer chez les Barbacoles.

(1) Comme de petits enfans, qui, toujours prêts à s'emporter & à se quereller fort sérieusement pour de pures bagatelles, doivent être corrigés de cette humeur *rioteuse* par leurs Maîtres, que La Fontaine nomme *Barbacoles*, terme plaisant & burlesque, emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour désigner un Maître d'Ecole qui, pour se rendre plus vénérable à ses Ecoliers, porte une longue barbe, *Barbam colit*.

FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

(1) D'Où vient que personne en la vie

(1) Légere imitation du commencement de la premiere Satire d'Horace.

Qui fit Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,
Seu ratio dederit, seu Fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes?

N'eſt ſatisfait de ſon état?
Tel voudroit bien être ſoldat,
A qui le Soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé qui peut dire
Que pour le métier de Mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

Ce qui m'étonne eſt qu'à huit ans,
Un (a) Prince en Fable ait mis la choſe,
Pendant que ſous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des Vers moins ſenſés que ſa Proſe.

Les traits dans ſa Fable ſemés,
Ne ſont en l'Ouvrage du Poëte,
Ni tous, ni ſi bien exprimés.
Sa louange en eſt plus complette.

De la chanter ſur la Muſette,
C'eſt mon talent : mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand Prophete,
Cependant je lis dans les Cieux,
Que bientôt ſes faits glorieux
Demanderont pluſieurs Homeres;
Et ce temps-ci n'en produit guéres.

(a) Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

Laissant à part tous ces mystéres,
Essayons de conter la Fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chére avec moins de hazard.
J'approche des maisons : tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, camarade, de grace :
Rens-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque Mouton gras.
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : Il m'est mort un mien frere,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les Mâtins du Troupeau.
Le Renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien :
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un Troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
(1) Patrocle mit l'alarme au Camp & dans la Ville :
Meres, brus & Vieillards au Temple couroient tous.
L'ost du Peuple bêlant crut voir cinquante Loups :

(1) Prince Grec, ami d'Achille. Il fut tué & dépouillé des Armes d'Achille par Hector.

Chien, Berger & Troupeau, tout fuit vers le Village,
Et laiſſe ſeulement une Brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un Coq du voiſinage.
Le Diſciple auſſi-tôt droit au Coq s'en alla,
Jettant bas ſa robe de claſſe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Regent,
Et courant d'un pas diligent.
Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe?
Prétendre ainſi changer, eſt une illuſion:
L'on reprend ſa premiere trace
A la premiere occaſion.

De votre eſprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muſe tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le ſujet,
Le dialogue, & la morale.

FABLE X.

L'Ecreviſſe & ſa Fille.

LEs Sages quelquefois, ainſi que l'Ecreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des Matelots: c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant

Qui tout seul déconcerte une Ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent, à la fin, devient insurmontable.
Cent Dieux sont impuissans contre un seul Jupiter.
LOUIS & le Destin me semblent, de concert,
Entraîner l'Univers. Venons à notre Fable.

Mere Ecrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon Dieu! Ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?
Elle avoit raison. La vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens, la méthode en est bonne,
Sur tout (1) au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

(1) A la Guerre. Bellone étoit Déesse de la Guerre.

FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'Aigle, Reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
Le hazard les aſſemble en un coin détourné.
L'Agaſſe eut peur : mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La raſſure, & lui dit : Allons de compagnie.
Si le Maître des Dieux aſſez ſouvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'Univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on ſait qui le ſers.
Entretenez-moi donc, & ſans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaſer au plus drû :
Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme (1) d'Horace
Diſant le bien, le mal à travers champs, n'eût ſû
Ce qu'en fait de babil y ſavoit notre Agaſſe.
Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,
Sautant, allant de place en place,
Bon eſpion, Dieu ſait. Son offre ayant déplû,
L'Aigle lui dit tout en colere :
Ne quittez point votre ſéjour,
Caquet bon bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma Cour :
C'eſt un fort méchant caractére.
Margot ne demandoit pas mieux.

(1) Le bon Vulteïus, comme dit HORACE, Ep. VII. Lib. I.
Dicenda, tacenda locutus,

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les
Dieux :
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux,
Quoi qu'ainſi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter (2) habit de deux Paroiſſes.

(2) Etre toujours prêt à jouer divers perſonnages, directement oppoſés.

FABLE XII.

Le Roi, le Milan, & le Chaſſeur.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

COmme les Dieux ſont bons, ils veulent que les
Rois
Le ſoient auſſi : c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt votre avis. On ſait que le courroux
S'éteint en votre cœur ſi-tôt qu'on l'y voit naître,
Achille, qui du ſien ne put ſe rendre maître,
Fut par là moins Héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui comme en l'âge d'or font cent biens ici-bas.

Peu de Grands sont nés tels en cet âge où nous sommes.
L'Univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des Temples,
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa Lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux;
Un siécle de séjour ici doit vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siécle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la (a) Princesse & vous n'en méritez pas moins;
J'en prens ses charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prens les merveilles
Par qui le Ciel pour vous prodigue en ses présens,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON, de son esprit ses graces assaisonne,
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie:
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oiseau de proie.
Un Milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur,
D'en faire au Prince un don cet homme se propose,
La rareté du fait donnoit prix à la chose.

(a) Fille légitimée de Louis XIV. mariée en 1680.

L'Oiseau, par le Chasseur, humblement présenté,
Si ce conte n'est apocrife,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa Majesté.
Quoi, sur le nez du Roi? Du Roi même en personne.
Il n'avoit donc alors ni Sceptre ni Couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtisans les clameurs & la peine,
Seroit se consumer en efforts impuissans.
Le Roi n'éclata point: les cris sont indécens
A la Majesté souveraine.
L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & se tourmente,
Lui présente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit:
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit: Laissez aller
Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
Pour moi qui sais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la Cour d'admirer. Les Courtisans ravis
Elevent de tels faits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modéle,

Et le Véneur l'échappa belle,
Coupable ſeulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du Maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : Etoit-ce un ſi grand mal ?

(1) Pilpay fait, près du Gange, arriver l'aventure.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur ſang épancher :
Le Roi même feroit ſcrupule d'y toucher.
Savons-nous, diſent-ils, ſi cet Oiſeau de proie
N'étoit point au Siége de Troie ?
Peut-être y tint-il lieu d'un Prince ou d'un Héros,
Des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après (b) Pithagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt Milans, tantôt Pigeons,
Tantôt Humains, puis Volatilles
Ayans dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chaſſeur, voici l'autre maniére.
Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chaſſe un Milan (ce qui n'arrive guére)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de choſe ſinguliére.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,

(1) Auteur Indien. *Voyez* ci-deſſus ce que La Fontaine en dit dans un Avertiſſement, page 3. de cette deuxiéme Partie.

(b) Philoſophe, qui a crû que les ames paſſoient dans les corps de différens animaux.

C'est le *non* (2) *plus ultrà* de la Fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisans,
Plein de zéle, échauffé s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des présens
Il croyoit sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encor & tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chasseur, hape le pauvre Sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi
Je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi,
Je n'ose l'assurer, mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter, & le peuple Immortel rit aussi.
Il en fit des éclats, à ce que dit (3) l'Histoire,
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple Immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison,
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau ? L'on a vû de tout temps
Plus de sots Fauconniers, que de Rois indulgens.

(2) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

(3) *Homere* dans l'Iliade, Liv, I. où ce Poëte dit que les Dieux éclaterent d'*un ris inextinguible*, ce qui paroît peu digne de leur caractére, comme La Fontaine l'insinue assez ouvertement.

FABLE

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, & le Hériſſon.

AUx traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil & matois,
Bleſſé par des Chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce Paraſite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Il accuſoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
Que le Sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
Quoi! Se jetter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queue? Eſt-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu ſur le commun!
Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes Vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais, de mes dards, enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre: ami, ne le fai pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſouls: une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas;

Ceux-ci ſont Courtiſans, ceux-là ſont Magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet Apologue aux Hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur tout au pays où nous ſommes.
(1) Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.

(1) On fait un conte, qui vrai ou faux, peut ſervir également à illuſtrer cette ancienne Fable. Un riche Financier, qui s'étoit engraiſſé des malheurs de la France, ſous le régne de Louis XIV. ſe trouvant un jour à la campagne, comme il ſe promenoit dans ſes jardins délicieux, ordre lui vint de ſe démettre de ſon Emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçoit, *J'en ſuis faché : car après avoir fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.* » Cela étant, *auroit pû dire le* » *Roi*, je révoque mon ordre, » je lui rends ſon Emploi, de » peur que celui que je nommerois à ſa place, tout prêt à » l'imiter, ne ſongeât d'abord » qu'à piller les revenus de la » Couronne, qu'à s'enrichir à » mes dépens.

FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

TOut eſt myſtére dans l'Amour,
Ses fléches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette Science.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniére
Comment l'aveugle que voici
(C'eſt un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiére:
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.

J'en fais Juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le Conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des Cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, & (*a*) Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le Résultat enfin de la suprême Cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

(*a*) La Déesse de la Justice vengeresse.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat.

(1) A MADAME DE LA SABLIERE.

JE vous gardois un Temple dans mes Vers:
Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel Art (a) qu'ont les Dieux inventé;
Et ſur le nom de la Divinité
Que dans ce Temple on auroit adorée.
Sur le Portail j'aurois ces mots écrits:
PALAIS SACRE' DE LA DEESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ſes gages;
Car Junon même, & le Maître des Dieux
Serviroient l'autre, & ſeroient glorieux
Du ſeul honneur de porter ſes meſſages.
L'Apothéoſe à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vû
Plaçant Iris ſous un dais de lumiére.
Les murs auroient amplement contenu
Toute ſa vie, agréable matiére,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des Etats font les renverſemens.
Au fond du Temple eût été ſon Image,
Avec ſes traits, ſon ſoûris, ſes appas,

(1) Dame illuſtre par ſon beau génie.

(a) La Poëſie.

Son art de plaire & de n'y penser pas ;
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses piéds des mortels,
Et des Héros, des demi-Dieux encore,
Même des Dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses Autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoi qu'imparfaitement :
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ses amis, & non point autrement,
Car cet esprit qui né du Firmament
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne se peut pas comme on veut exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre Cour,
Laissons-le donc) agréez que ma Muse
Achéve un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un Roi qui ne sait point aimer,
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons,
Quatre animaux, vivans de compagnie,

Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment ;
Quand un Chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit ; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles la Tortue
S'écrie, & dit : Ah ! si j'étois
Comme un Corbeau d'aîles pourvûe,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au piéd léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aîle :
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Prise au piége, & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment

Ce malheur eſt tombé ſur elle,
Et perdre en vains diſcours cet utile moment,
Comme eût fait un Maître d'Ecole,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur ſon rapport les trois amis
Tiennent conſeil. Deux ſont d'avis
De ſe tranſporter ſans remiſe
Aux lieux où la Gazelle eſt priſe.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis:
Avec ſon marcher lent quand arriveroit-elle?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont ſecourir
Leur chere & fidéle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir:
La voilà comme eux en campagne,
Maudiſſant ſes piéds courts avec juſte raiſon,
Et la néceſſité de porter ſa maiſon.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs: on peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit: Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle:
Et le Chaſſeur à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient ſon courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon ſouper celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.

Celle-ci quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe & vient ſe préſenter.
L'homme de ſuivre, & de jetter
Tout ce qui lui peſoit, ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre ſœur
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odyſſée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoi qu'à vrai dire ici chacun ſoit néceſſaire.
Porte-maiſon l'Infante y tient de (2) tels propos,
Que Monſieur du Corbeau va faire
Office d'Eſpion, & puis de Meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Le Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi, chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur, ſi l'on m'en croit.
Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente !
Cet autre ſentiment que l'on appelle Amour
Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
Je le célébre, & je le chante.
Hélas ! Il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez ſa ſœur, il ſuffit ; & mes Vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.

(2) Des diſcours ſi preſſans, ſi pathétiques, qu'à ſa perſuaſion le Corbeau va faire office d'Eſpion, &c.

Mon

Mon maître étoit l'Amour, j'en vais servir (3) un autre ;
Et porter par tout l'Univers
Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

(3) Un *Amour* directement fondé sur l'estime, & dont le nom propre est *Amitié*.

FABLE XVI.

La Forêt & le Bucheron.

UN Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa coignée.
Cette perte ne put si-tôt se réparer
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain :
Il laisseroit debout maint Chêne & maint Sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens.
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde, & de ses Sectateurs :

On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler : mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus!
Hélas! J'ai beau crier, & me rendre incommode;
L'ingratitude & les abus
N'en seront pas moins à la mode.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup & le Cheval.

UN Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eut vû de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prez,
Beau, grand, j'en ai la vûe encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez: Que sait-on? Peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.

Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs:
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire.
Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha, mais sa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui desserre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, sanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la machoire écrit
Que de tout inconnu le Sage se méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vû chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi, ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exemts de la commune loi !
Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit son dire.
La Lune alors luisant, sembloit contre le Sire

Vouloir favoriser la Dindonniére gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vûe
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris :
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

IL est un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre Dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,

Il éclate en cris ſuperflus :
Le pere en rit : ſa femme eſt morte.
Il a déja d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & ſouvent il s'enivre.
N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un Livre.
La pire eſpéce c'eſt l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philoſophe Scythe.

UN Philoſophe auſtére, (1) & né dans la Scythie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un Sage aſſez ſemblable au Vieillard de (2) Virgile,
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, ſatisfait & tranquille.
Son bonheur conſiſtoit aux beautés d'un Jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la ſerpe à la main,
De ſes arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la Nature
Exceſſive à payer ſes ſoins avec uſure.
Le Scythe alors lui demanda,

(1) Cette Fable nous a été conſervée par *Aulugelle* Liv. XIX. ch. 12.

(2) *Regum æquabat opes animis*, dit Virg. Liv. IV. des Géorg. ✝. 132.

Pourquoi cette ruine : Etoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure :
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son Verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien.
(3) Celui-ci retranche de l'ame
Desirs & passions, le bon & le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(3) *Sic isti apathiæ sectatores qui videri se esse tranquillos, & intrepidos, & immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent; omnibus vehementioribus animi officiis amputatis, in corpore ignavæ, & quasi enervatæ vitæ consenescunt.* Paroles pleines de force & de sens, qui font la conclusion de cette Fable dans Aulugelle, & dont La Fontaine n'a pas laissé échapper un seul trait digne d'être conservé.

FABLE XXI.

L'Eléphant & le Singe de Jupiter.

AUtrefois l'Eléphant & le Rinocéros,
En dispute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire.
Aussi-tôt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'Ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son Excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation,
Mais pas un mot : l'attention
Qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encore chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament
Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son Trône suprême :
Toute sa Cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le Singe, avec un front sévere.

L'Eléphant repartit : Quoi, vous ne ſavez pas
Que le Rinocéros me diſpute le pas ?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rinocére ?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guére
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Eléphant, honteux & ſurpris,
Lui dit : Et parmi nous, que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons ſoin de tout : Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encore dans le Conſeil des Dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

CErtain Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage ſe retourne, & lui dit : Mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi, reçoi cet écu-ci :
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Voi cet homme qui paſſe, il a de quoi payer :
Adreſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint Eſtafier accourt : on vous happe notre homme,

On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des Rois il est de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVAY.

LE bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie;
Malgré Jupiter même, & les temps orageux:
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eut été moins, selon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui-ci court & simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément;
Leur esprit en cela suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets, & forts d'expériences,

Ils étendent partout l'empire des Sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres :
Même les Chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards sont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez ;
Passa près d'un patibulaire.
Là, des animaux ravissans,
Blêreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire ;
Pour l'exemple pendus instruisoient les passans.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui pressé des Romains,
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change ;
Et sait en vieux Renard s'échapper de leurs mains.
Les (1) Clefs de meutes parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur Maître les rompit ;
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.

(1) *Clefs de meute*, terme de Venerie, pour désigner les meilleurs Chiens qui servent à conduire, & à redresser les autres Chiens de la meute. Quelquefois c'est un seul Chien qui est la Clef de la meute : ce que je mets ici pour avertir les Correcteurs de ne plus laisser passer, comme ils ont fait plusieurs fois, le mot de *Chefs*, construit avec *parvenues* : faute des plus grossiéres, qui corrigée dans l'*Errata* de l'Edition où elle fut introduite la premiere fois, n'auroit jamais paru dans aucune autre Edition.

Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam.
Voilà maint Basset clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux :
Mait le pauvret, ce coup, y laissa ces (2) houseaux,
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.
Le Chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé,
Non point par peu d'esprit: Est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma Lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amusent l'Univers;
Et se font écouter des Nations étranges.
Votre Prince vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse :

(2) Pour dire, *perdit la vie*. Voyez sur cette expression le Dictionnaire de l'Académie Françoise, au mot *Houseau*.

C'eſt peu de choſe : elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Iſle de Cythere ?
Vous voyez par là que j'entens
(3) Mazarin, des Amours Déeſſe tutélaire.

(3) La belle *Hortenſe*, Ducheſſe de Mazarin, niéce du Cardinal Mazarin, laquelle pour vivre éloignée de ſon mari, ſe retira en Angleterre, où elle finit ſes jours en 1699.

FABLE XXIV.

Daphnis & Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

AImable fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend ſoigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette Préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce ſeroit trop, il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma Lyre,

Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je loûrai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles séntimens, ces graces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses,
Il les dit mieux que je ne fais :
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils : Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir :
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prez, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres loix
Que son caprice : au reste égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir :
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! Ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;

On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où parmi ſes Compagnes
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,
Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes:
J'eſperois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte,
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos piéds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon Chien;
Et que du reſte de mon bien
Mes Compagnons fondent un Temple,
Où votre image ſe contemple,
Renouvellant de fleurs l'Autel à tout moment:
J'aurai près de ce Temple un ſimple monument:
On gravera ſur la bordure:
Daphnis mourut d'amour; paſſant, arrête-toi:
Pleure, & di: Celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la Parque il ſe ſentit atteint:
Il auroit pourſuivi, la douleur le prévint:
Son ingratte ſortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon amant.
Elle inſulta toujours au fils de Cytherée,
Menant, dès ce ſoir même, au mépris de ſes loix,
Ses compagnes danſer autour de ſa Statue.

Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids :
Une voix ſortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à préſent, l'Inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx deſcendue,
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erebe entendit cette belle homicide
S'excuſer au Berger qui ne daigna l'oüir,
Non plus qu'Ajax Ulyſſe, & Didon ſon perfide.

FABLE XXV.

Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier, & le Solitaire.

TRois Saints, également jaloux de leur ſalut,
Portés d'un même eſprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tous chemins vont à Rome : ainſi nos concurrens
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers différens.
L'un, touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes
Qu'en appanage on voit aux Procès attachés,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir ici-bas ſa fortune.
Depuis qu'il eſt des loix, l'Homme, pour ſes péchés,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ? Les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les Hôpitaux.
Je le loue ; & le ſoin de ſoulager les maux

Eſt une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier;
Chagrins, impatiens, & ſe plaignant ſans ceſſe:
Il a pour tels & tels un ſoin particulier,
Ce ſont ſes amis : il nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content; la Sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit:
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux Hôpitaux, va voir leur Directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des Bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſait vos beſoins?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la Majeſté ſuprême.
Vous étes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?
La vaſe eſt un épais nuage

Qu'aux

Qu'aux effets du criſtal nous venons d'oppoſer.
Mes Freres, dit le Saint, laiſſez-la repoſer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au déſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut crû, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas;
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous dont le Public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes, & Miniſtres,
Vous que doivent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon ſera la fin de ces ouvrages:
Puiſſe-t-elle être utile aux ſiécles à venir!
Je la préſente aux Rois, je la propoſe aux Sages:
Par où ſaurois-je mieux finir?

FIN DES FABLES.

CE douziéme & dernier Livre qui ne contient que vingt-cinq Fables, en contient vingt-neuf dans l'Edition de Claude Barbin, imprimée en 1694. in-12. *y compris* PHILEMON ET BAUCIS, LES FILLES DE MINE'E, LA MATRONE D'EPHESE, *&* BELPHEGOR : *quatre Piéces qu'on a jugé à propos d'imprimer ici séparées des Fables du douziéme Livre, parce que ces quatre Piéces sont d'un genre fort different, quoiqu'elles portent le nom de* Fable *dans* l'Edition de Barbin.

(1) *PHILEMON ET BAUCIS.*

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME.

NI l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille,
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle,
Véritable Vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toît est exempt d'un tribut si funeste ;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les Bois ;
Il regarde à ses piéds les favoris des Rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un Temple.
Hymenée & l'Amour, par des desirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme :
Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.

(1) *Sujet tiré des Métamorphoses d'*OVIDE, Liv. VIII.

Ils ſurent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etés.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur République :
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient.
Tout vieillit : ſur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modéra leurs feux ſans les détruire ;
Et par des traits d'amour ſut encor ſe produire.
Ils habitoient un Bourg, plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un ſentiment moqueur.
Jupiter réſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils le Dieu de l'Eloquence ;
Tous deux en Pélerins vont viſiter ces lieux :
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre : auſſi-tôt Philemon
Vient audevant des Dieux, & leur tient ce langage :
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage,
Repoſez-vous : uſez du peu que nous avons :
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons,
Uſez-en : ſaluez ces Pénates d'argile.
Jamais le Ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même étoit de ſimple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au deſir ne réponde,
Nos Hôtes agréront les ſoins qui leur ſont dûs.
Quelques reſtes de feu ſous la cendre épandus
D'un ſouffle haletant par Baucis s'allumerent :

Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiéde, on lava les piéds des Voyageurs.
Philemon les pria d'excuſer ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des Rois,
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare;
Cependant, par Baucis, le feſtin ſe prépare.
La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas:
Encore aſſure-t-on, ſi l'Hiſtoire en eſt crue,
Qu'en un de ſes ſupports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles:
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins Voyageurs altérés de leur courſe,
Mêloient au vin groſſier le criſtal d'une ſource.
Plus le vaſe verſoit, moins il s'alloit vuidant,
Philemon reconnut ce miracle évident:
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillerent;
A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe deſſillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs ſoucis
Qui font trembler les Cieux ſur leurs Poles aſſis.
Grand Dieu, dit Philemon, excuſez notre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel Hôte?
Ces mets, nous l'avouons, ſont peu délicieux,

Mais quand nous ſerions Rois, que donner à des
Dieux?
C'eſt le cœur qui fait tout: que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde,
Ils lui préféreront les ſeuls préſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une Perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en vain:
La volatille échappe à ſa tremblante main:
Entre les piéds des Dieux elle cherche un aſyle:
Ce recours, à l'oiſeau, ne fut pas inutile:
Jupiter intercede. Et déjà les valons
Voyoient l'ombre en croiſſant tomber du haut des
monts.
Les Dieux ſortent enfin, & font ſortir leurs Hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous: Toi, Mercure, appelle les Vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
Il dit: & les (2) Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux Epoux ſuivoient, ne marchant qu'avec
peine.
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe hâtans,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent.
A leurs piéds auſſi-tôt cent nuages creverent,
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure:
Sans veſtige du Bourg, tout diſparut ſur l'heure.

(2) Les vents du midi, qui excitent de violentes tempêtes.

Les

Les vieillards déploroient ces séveres destins.
Les animaux périr ! Car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toît devient Temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De Pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de (3) Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des Pélerins ?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas ! dit Philemon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos Autels ;
Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendroient un vain & triste office :
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable :
Mais oserai-je dire un Fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré Parvis,

(3) Deux des plus fameux Peintres de l'Antiquité.

Ils contoient cette hiſtoire aux Pélerins ravis ;
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philemon leur diſoit : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours ſervi de Temple aux Immortels.
Un Bourg étoit autour, ennemi des Autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies :
Du céleſte courroux tous furent les hoſties ;
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris :
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales,
Philemon regardoit Baucis par intervales :
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras ;
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée :
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée ;
Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix ;
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraîne :
Baucis devient Tilleul, Philemon devient Chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.
Pour peu que des Epoux ſéjournent ſous leur ombre,
Ils s'aiment juſqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! Si... Mais autre-part j'ai porté mes préſens.
Célébrons ſeulement cette métamorphoſe.
De fidéles témoins m'ayant conté la choſe,
Clio me conſeilla de l'étendre en ces Vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.
Quelque jour on verra chez les races futures
Sous l'appui d'un grand nom paſſer ces aventures.

Vendôme, consentez au los que j'en attens;
Faites-moi triompher de l'Envie & du Temps.
Enchaînez ces Démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer:
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possede, c'est vous;
Je l'ose, dans ces Vers, soûtenir devant tous.
Clio sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans (4) Anet tout le sacré Vallon:
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ces rivages!
Pussent-ils, tout d'un coup, élever leurs sourcis,
Comme on vit autrefois Philemon & Baucis!

(4) Beau Château de M. le Duc de Vendôme.

LES FILLES DE MINE'E.

JE chante dans mes Vers les Filles (a) de Minée,
Troupe, aux (b) arts de Pallas, dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit de ſes honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains ſe faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du
Maître,
Si dans les jours ſacrés, autour de ſes guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Gréce étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois ſœurs condamner ce ſaint zéle.
Alcithoé l'aînée ayant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres : Quoi donc, toujours des Dieux
nouveaux ?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monſtres l'Univers :
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles,
Affoiblir les plus ſains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins ?
Et nous irons chommer la peſte des humains ?
Pour moi, j'ai réſolu de pourſuivre ma tâche.

(a) Habitant de Thebes, dont les filles furent changées en Chauve-Souris.

(b) Ouvrage de laine ou de soie.

Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche :
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque hiſtoire.
Je pourrois retrouver ſans peine en ma mémoire
Du Monarque des Dieux les divers changemens ;
Mais comme chacun ſait tous ces événemens,
Diſons ce que l'Amour inſpire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter ſon poiſon,
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent ?
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.

Après quelques momens, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, (1) on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe :
Pyrame, c'eſt l'amant, eut Thisbé pour maîtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine,
D'autant plûtôt épris, qu'une invincible haine
Diviſant leurs parens, ces deux Amans unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où régnoient ces guerres inteſtines :
Ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſans.
Le cours en commença par des jeux innocens ;

(1) Sujet tiré des *Métamorphoſes* d'OVIDE, Liv. IV.

La premiere étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme:
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insu de leurs parens cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & sur tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos Amans à se dire avec signe leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystére.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons:
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour:
Chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Gréce, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux:
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas! de mon desir;
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse?
Ordonnez, j'y consens; tout me semblera doux;
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'Amante;
Votre amour étant pure encor que véhémente,

Je vous ſuivrai partout : notre commun repos
Me doit mettre au-deſſus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrette,
Et m'abandonnerai ſans crainte à votre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pyrame à ces paroles ;
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi :
Vous-même peignez-vous cet Amant hors de ſoi.
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'Aurore ;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclore :
Trouvez-vous aux degrez du terme de Cérès :
Là, nous nous attendrons : le rivage eſt tout près :
Une barque eſt au bord, les Rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême ;
L'augure en eſt heureux, notre ſort va changer ;
Et les Dieux ſont pour nous, ſi je ſai bien juger.
Thisbé conſent à tout : elle en donne pour gage
Deux baiſers, par le mur, arrêtés au paſſage.
Heureux mur ! tu devois ſervir mieux leur deſir ;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaiſir.
Le lendemain Thisbé ſort & prévient Pyrame :
L'impatience, hélas ! maîtreſſe de ſon ame,
La fait arriver ſeule & ſans guide aux degrez ;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurez.
Une Lionne vint, monſtre imprimant la crainte,
D'un carnage récent ſa gueule eſt toute teinte.
Thisbé fuit ; & ſon voile emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces déſerts.
La Lionne le voit, le ſouille, le déchire ;

Et l'ayant teint de ſang, aux forêts ſe retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buiſſon épais.
Pyrame arrive, & voit ces veſtiges tous frais.
O Dieux! Que devient-il? Un froid court dans ſes
veines,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le léve; & le ſang joint aux traces des pas:
L'empêche de douter d'un funeſte trépas.
Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux Enfers deſcendue!
Je l'ai voulu: c'eſt moi qui ſuis le monſtre affreux
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour ténébreux:
Atten-moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres;
Mais m'oſerai-je à toi préſenter chez les Ombres?
Jouis au moins du ſang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.
Thisbé vient; Thisbé voit tomber ſon cher Pyrame:
Que devient-elle auſſi? Tout lui manque à la fois,
Les ſens & les eſprits auſſi-bien que la voix.
Elle revient enfin; Cloton, pour l'amour d'elle,
Laiſſe à Pyrame ouvrir ſa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiére des Cieux:
Sur Thisbé ſeulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, ſa langue eſt retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vûe.
Thisbé prend le poignard; & découvrant ſon ſein;
Je n'accuſerai point, dit-elle, ton deſſein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce ſeroit t'accuſer de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur

N'a, non plus que le tien, mérité ſon malheur.
Cher Amant, reçois donc ce triſte ſacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office:
Elle tombe, & tombant range ſes vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes;
Et du ſang des Amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc juſqu'à ce jour,
Eternel monument d'un ſi parfait amour.
Cette hiſtoire attendrit les Filles de Minée:
L'une accuſoit l'Amant, l'autre la deſtinée;
Et, toutes d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente;
L'eſt-elle? Elle devient auſſi-tôt languiſſante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climéne, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite;
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour;
A ſes rayons perçans oppoſons quelques voiles:
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrès tout nouveau ſe faſſe appercevoir:
Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence,

Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts ; & songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

(2) Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle :
Chacun se proposoit leur hymen pour modéle :
Ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces Epoux ;
Ils ne s'aimoient que trop : leurs soins & leur tendresse
Approchoient des transports d'amant & de maîtresse ;
Le Ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoutumée.
Nos Belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les Divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale ;
Les jeunes Déïtés qui n'ont qu'un vieil (c) Epoux,
Ne se soumettent point à ces loix comme nous.
La Déesse enleva ce Héros si fidéle :
De modérer ces feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit : l'amour devint simple amitié :
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un Javelot toujours sûr de ses coups.)

(2) *Ce Conte est tiré des* Métamorphoses d'Ovide, *Liv.* VII. mais où ce Poëte n'avoit garde de le mettre dans la bouche d'une des Filles de Minée, ayant déjà dit *Liv.* IV. qu'elles avoient été changées toutes trois en Chauve-Souris.

(c) Le vieux Tithon, époux de l'Aurore.

Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le désespoir de votre ame charmée ;
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle est douteux, & porte un double sens ;
Celui-ci mit d'abord notre Epoux en suspens :
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle ?
Et comment ? N'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?
Ah ! Finissent mes jours plûtôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, éleve jusqu'aux Cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des Dieux,
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix : voilà Céphale en peine ;
Il renonce aux Cités, s'en va dans les Forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets ;
S'imagine en chassant dissiper son martyre ;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
Doux Vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,
Venez, légers Démons, par qui nos champs fleurissent :
(d) Aure, fais-les venir : je sais qu'ils t'obéissent ;
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer

(d) Vent frais en Eté.

Quelque objet de ſes vœux, autre que ſon Epouſe.
Elle en eſt avertie, & la voilà jalouſe.
Maint voiſin charitable entretient ſes ennuis :
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?
Nous vous plaignons ; il l'aime, & ſans ceſſe il l'appelle ;
Les Echos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enſeigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure raiſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend eſt de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y ſonger.
Les Amans ſont toujours de légere croyance ;
S'ils pouvoient conſerver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils feroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Notre Epouſe ne fut l'une ni l'autre choſe :
Elle ſe léve un jour : & lorſque tout repoſe,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque Chaſſeur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à ſa vûe.
Il invoquoit déjà cette Aure prétendue.
Viens me voir, diſoit-il, chere Déeſſe, accours !
Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'Epouſe ſe prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie ! O paſſion amere !

Fille d'un fol amour, que l'Erreur a pour mere !
Ce qu'on voit par tes yeux cauſe aſſez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure ſecrette :
Il en ſort ; & le bruit trompe auſſi-tôt l'Epoux.
Céphale prend le dard, toujours ſûr de ſes coups,
Le lance en cet endroit, & perce ſa jalouſe :
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere épouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur ;
Il accourt, voit ſa faute ; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les Deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné Mari ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accru par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ſes jours :
Triſte fin d'un hymen bien divers en ſon cours !
Fuyons ce nœud, mes ſœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ſes loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climéme en un tiſſu riche, pénible & grand,
Avoit preſque achevé le fameux (3) différend

(3) Entre Neptune & Pallas, à qui nommeroit la Ville d'Athene. Cette Deſcription n'a aucun rapport, dans les Métamorphoſes d'Ovide, *Liv.* VI. au travail des Filles de Minée : quoique La Fontaine ait trouvé bon de la tranſporter de là ici, comme partie de l'Ouvrage de ces Filles.

D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſavante.
On voyoit en lointain une Ville naiſſante.
L'honneur de la nommer entre eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque Déïté.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon Trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un Courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée :
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athene offrit ſes vœux à cette Déïté.
Pour les lui préſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force préſens divers.
Tout le reſte entouroit la Déeſſe aux yeux (4) pers.
Avec un doux ſoûris elle acceptoit l'hommage.
Climéne ayant enfin reployé ſon ovrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réuſſit,
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée.
(5) Telamon pour Cloris avoit l'ame embraſée :

(4) *Pers*, vieux mot qui ſignifie *de couleur entre le verd & le bleu* : MINERVE *aux yeux pers*. On peut voir ſur l'origine de *Pers* le Dictionnaire Etymologique de Ménage.

(5) Pour cette aventure de *Telamon* & de *Cloris*, & celle de *Zoon*, elles ont l'air moderne ; & ſi La Fontaine n'en eſt pas l'inventeur, je ne ſai d'où il les a tirées. Il m'eſt venu tout d'un coup dans l'eſprit que c'eſt du *Decameron* de BOCACE que La Fontaine avoit emprunté l'origine de l'heureux rétabliſſement de ſon *Zoon*, fort éloigné d'ailleurs de copier Bocace, qui ayant introduit dans ſa *Nouvelle* le fils d'un riche Gentilhomme de Cypre, ſous le nom de Cimon, c'eſt-à-dire de *Bête brute*

Cloris pour Telamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté,
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le ſiécle où nous ſommes.
Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un deſir mutuel,
N'oſoient au blond hymen ſacrifier encore,
Faute de ce métail que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raiſon, ſoit abus, le Sort ainſi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune Amant d'une autre erreur ſuivie.
Le Démon des Combats vint troubler l'Univers.
Un Pays conteſté par des Peuples divers,
Engagea Telamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non pas ſans douleur.

dans le langage des Cypriots, le peint enſéveli dans une ſtupidité plus que brutale, d'où cet eſprit ſauvage s'élevant à l'état le plus parfait, devient très-poli, fort ſavant, habile Muſicien, Philoſophe du premier ordre, & grand Guerrier tant par mer que par terre, pour avoir vû dans un Bois une belle Dame endormie, dont les yeux d'un grand éclat & d'une douceur raviſſante, le charment, & en font un véritable Héros de Roman. La Fontaine, trop naturel pour échouer contre cet écueil, ſe contente de nous dire que Zoon, dont une ſombre mélancolie offuſquoit l'eſprit & la raiſon, réveillé de ce profond aſſoupiſſement par une aventure toute pareille à celle qui changea Cimon, bête brute, en vrai ſage, il ſe voit & ſe montre tout autre qu'il n'avoit paru juſqu'alors: & tout d'un temps La Fontaine en fait un portrait fort aimable, mais où l'on ne voit rien d'outré, rien qui paſſe les bornes de la vraiſemblance, où tout eſt peint d'après la belle nature, qui s'étant (pour ainſi dire) familiariſée avec le Génie de La Fontaine, le fait paroître original & inimitable, lors même qu'il ſemble n'avoir ſongé qu'à imiter.

Il voulut mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Pendant que ſes exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt ; & laiſſe à la Belle
D'amples poſſeſſions, & d'immenſes tréſors :
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La Belle s'y tranſporte, & partout révérée,
Partout des deux partis Cloris conſidérée,
Voit de ſes propres yeux les champs où Telamon
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui, de ſa part accourt ; & tout couvert de gloire,
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux Amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſtére :
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au ſein de ſa Patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſpérance.
Zéphire les ſuivoit, quand, preſque en arrivant,
Un Pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par ſa vaillance,
Telamon juſqu'au bout porte ſa réſiſtance :
Après un long combat ſon parti fut défait,
Lui pris ; & ſes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire !
Le Sort, ſans reſpecter ni ſon ſang, ni ſa gloire,
Ni ſon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le Deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire ;

Un

Un célébre Marchand l'achete du Corſaire :
Il l'emméne, & bien-tôt la Belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'Epouſe du Marchand la voit avec tendreſſe :
Il en font leur compagne, & leur fils ſa maîtreſſe.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs deſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous ſoupirez toujours, toujours votre viſage
Baigné de pleurs nous marque un déplaiſir ſecret.
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame ;
Cloris, c'eſt moi qui ſuis l'eſclave, & non pas vous,
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux ?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure :
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignez plus.
J'en ſai qui l'agréroient ; j'ai ſû plaire à plus d'une ;
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune :
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en ; vous voyez
Ce que nous poſſedons, & nous-mêmes à vos piéds.
Ainſi parle Damon, & Cloris tout en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités, & cet heureux ſéjour
Même aux filles des Dieux donneroient de l'amour :
Jugez donc ſi Cloris, eſclave & malheureuſe,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſai quel eſt leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis ; & voudrois vous pouvoir écouter.

Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage:
Si toujours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer: (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a, ſur mon cœur, conſervé ſon empire.
Je chéris un amant, ou mort ou dans les fers;
Je prétens le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante
Je ne ſuis déjà plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et, doublement eſclave, eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle:
Fuyons, dit-il en ſoi, j'oublirai cette Belle:
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront:
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupés.
Telamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne:
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin:
Puis le plaint, puis l'emméne, & puis lui dit ſa flamme.
D'une eſclave, dit-il, je n'ai pû toucher l'ame:
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'eſt plus,
L'emporte dans ſon cœur! Mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus, de Cloris il lui fait la peinture.

Telamon dans ſon ame admire l'aventure,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſéjour
Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris ſe préſentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Telamon ſous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable:
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle:
Elle perd tous ſes ſens & de honte & d'amour.
Telamon, d'autre part, tombe preſque à ſon tour.
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine,
Elle la dit; ce fut ſans s'attirer de haine:
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zéle avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi qu'on diſe & qu'on faſſe,
D'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir
Ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtraignit ſon zéle
A ſceller de l'Hymen une union ſi belle;
Et, par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
Il pria ſes parens de doter ſon Rival.
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'Hymenée.
Le ſoir étant venu de l'heureuſe journée,
Les nôces ſe faiſoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voiſin vit s'y percher un Corbeau:

Il fait partir de l'arc une fléche maudite,
Perce les deux Epoux d'une atteinte ſubite.
Cloris mourut du coup, non ſans que ſon Amant
Attirât ſes regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ſes deſtinées :
Quoi! La Parque a tranché le cours de ſes années ?
Dieux, qui l'avez voulu, ne ſuffiſoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas ?
En achevant ces mots il acheva de vivre ;
Son amour, non le coup, l'obligea de la ſuivre :
Bleſſé légèrement il paſſa chez les morts ;
Le Styx vit nos Epoux accourir ſur ſes bords ;
Même accident finit leurs précieuſes trames :
Même tombe eut leurs corps, même ſéjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait eſt peu ſûr)
Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repoſe,
Je ne garantis point cette métamorphoſe :
On en doute. On le croit plus que vous ne penſez,
Dit Climene ; & cherchant dans les ſiécles paſſés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le ſage Interprete.
J'admirai, je plaignis ces Amans malheureux ;
On les alloit unir : tout concouroit pour eux ;
Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit ſûre ;
Hélas! Il n'en eſt point de telle en la nature ;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains ;
Les Dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La Fête eſt vers ſa fin, grace au Ciel, avancée ;

Et nous avons passé tout ce temps en récits,
Capables d'affliger les moins sombres esprits !
Effaçons, s'il se peut leur image funeste :
Je prétens de ce jour mieux employer le reste ;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur :
Le miracle en est grand : Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverses maniére.
Je changerai de style en changeant de matiére.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assez ;
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talens mal placés :
Il fuyoit les Cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'Amour, m'allez-vous dire ;
J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi, ce long repos est-il d'un si grand prix ?
Les morts sont donc heureux : ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions ; & si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé :
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait Amant, qu'il en fit un héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille,

A la fin Iole s'éveille :
Surprise & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais son Amant
L'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant Objet, pourquoi me fuyez-vous
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits aussi puissans que doux :
Ils m'ont l'ame & l'esprit, & la raison donnée.
Souffrez que vivant sous vos loix
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, & sans répondre elle court au hameau;
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ses soins pour plaire à la Belle.
Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon sa conquête.
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix, aussi-bien que le Juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile :
Il mourut de regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe sert d'asyle.
Il prit pour héritiere, en finissant ses jours,

Iole, qui mouilla de pleurs ſon Mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'ame eſt envolée?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire;
Et ſes ſœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour : on fait tout pour ſe voir eſtimé :
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouir louer par une bouche
Qui même, ſans s'ouvrir, nous enchante & nous touche!
Ainſi diſoient ces Sœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa Cour, confus & long cortége:
Où ſont, dit-il, ces Sœurs à la main ſacrilége?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon (*e*) Ægide à ma juſte fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offenſe:
Voyez; & qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au (*f*) plancher,
Aîlez, noirs & velus en un coin s'attacher.
On cherche les trois Sœurs : on n'en voit nulle trace:
Leurs Métiers ſont briſés : on éleve à leur place
Une Chapelle au Dieu, pere du vrai Nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces Sœurs par elle protegées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontés négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien:

(*e*) Le Bouclier de Pallas.
(*f*) Ces trois ſœurs, filles de Minée, changées en Chauve-Souris.

L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut d'un ſi fameux exemple.
Chommons : c'eſt faire aſſez qu'aller de Temple en Temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs :
Les jours donnés aux Dieux ne ſont jamais perdus.

F I N.

LA MATRONE D'EPHESE.

S'Il est un Conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise;
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta (1) Matrone
Au prix de celle de (2) Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans (a) Ephese il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertus sans égale;
Et, selon la commune voix,
Ayant sû rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque Mere à sa Bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la (3) Prudoterie,
Antique & célébre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,

(1) Une Dame.

(2) Auteur Latin, qui a fait le Conte de la Matrone d'Ephese.

(a) Ville célébre d'Asie.

(3) Famille chimérique, d'où l'on suppose que sont descendues toutes les fausses prudes.

Ce ſeroit un détail frivole :
Il mourut ; & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ſes cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs,
Bien qu'on ſache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par là ſa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que ſon Epoux avoit perdue,
Elle entre dans ſa (*b*) tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette Ombre aux Enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié ;
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entens bien, c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, juſques à l'effet, courageuſe & hardie.

(*b*) Eſpece de Tombeau, comme une petite cave.

L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient; & cette passion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modéles
D'une telle inclination.
Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la Veuve inaccessible,
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux:
Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biére,
Froide dépouille, & pourtant chére.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le Sort & la Nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre Mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument

Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un Soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi
Rempliroit aussi-tôt sa place.
C'étoit trop de sévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire & mélancolique ?
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles :
Le mort pour elle y répondit.
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajoûta la suivante,
De nous laisser mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu rallentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ferment
Pourfuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger feulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles
Conclufion qu'il obtint d'elles
Une permiffion d'apporter fon foupé,
Ce qu'il fit; & l'Efclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penfer m'eft venu:
Qu'importe à votre époux que vous ceffiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous fuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever fa carriére.
La nôtre fera longue encor, fi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biére?
Nous aurons tout loifir d'habiter ces maifons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous preffe? Attendons:
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous fervira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les tréfors
Dont le Ciel prit plaifir d'orner votre vifage,
Je difois: Hélas, c'eft dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce difcours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit fon temps, il tira

Deux traits de ſon carquois : de l'un il entama
Le Soldat juſqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ſes charmes,
Tout y fit : Une Belle alors qu'elle eſt en larmes,
En eſt plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poiſon, qui de l'amour eſt le premier degré :
La voilà qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange :
Il fait tant que de plaire ; & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penſer.
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hymenée, un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du Garde :
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas :
Mais en vain, la choſe étoit faite,
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſachant où trouver retraite.
L'Eſclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y conſent, j'y remédierai bien.

Mettons notre mort à la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles!
La femme eſt toujours femme : il en eſt qui ſont belles :
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fidelles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi ; mais l'execution
Nous trompe également : témoin cette Matrone :
Et, n'en déplaiſe au bon Petrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre ; & tout conſideré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

UN jour Satan, Monarque des Enfers,
Faiſoit paſſer ſes Sujets en revûe.
Là, confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en paſſant, à chaque ame,
Qui t'a jetté en l'éternelle flamme?
L'une diſoit: Hélas! c'eſt mon mari;
L'autre auſſi-tôt répondoit: C'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art & de prudence;
Qui, non content d'obſerver avec ſoin
Tous les Hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le Prince ayant propoſé ſa Sentence,
Le noir Sénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,

Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte & mainte (*a*) remise,
Toutes à vûe, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correspondans.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs & les peines;
Bref, ce qui suit notre condition,
Fut une (1) annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours, & par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps:
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse & qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guére, un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépense:
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du Seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme,
Grosse maison, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés

(*a*) Des Lettres de change pour toucher de l'argent.

(1) *Fut attaché*: de sorte que durant le temps de son Ambassade il devoit être sujet à tous les accidens de la vie humaine.

Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange. Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de Belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Notre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque Hymen, en journaux différens;
L'un, des Epoux satisfaits & contens,
Si peu rempli, que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honesta,

C'étoit ſon nom, avoit eu juſque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour déliberer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort apetiſſoient,
Altéroient fort le fonds de l'Ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand Seigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après force priéres,
Et des façons de toutes les maniéres,
Il eut un oui de Madame Honeſta.
Auparavant le Notaire y paſſa :
Dont Belphegor ſe moquant en ſon ame ;
Hé quoi, dit-il, on acquiert une Femme
Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon : ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les Procès, en prenant le revers.
Les ſi, les car, les Contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'Univers :
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solennités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats :
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voyons d'autres états.

Chez les Amis, tout s'excuſe, tout paſſe:
Chez les Amans tout plaît, tout eſt parfait:
Chez les Epoux tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait Hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son Epouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'Hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.
Le bruit fut tel, que Madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple Bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle: un petit Trafiquant
Traiter ainſi les Filles de mon rang!
Méritoit-il femme ſi vertueuſe?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe:
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien....
Il n'eſt pas ſûr qu'Honeſta ne fît rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'Hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hiver, d'entre-temps, bref un monde

D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre Enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de Madame Honesta,
Ayant sans cesse & le pere & la mere,
Et la grand'sœur avec le petit frere,
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du pétit payant le Précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? Qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et, plus le bien de son Maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit:
Dont par raison bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre Epoux, ainsi tout alla mal.

Ses Agens, tels que la plûpart des nôtres,
En abusoient. Il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau :
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quant ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier;
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
Ses créanciers, & sa femme encor pire :
Qu'il n'y savoit reméde que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en priroit;
Trois fois sans plus, & ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Matheo, moyennant grosse somme,

L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il ſe tranſporte à Rome;
Saiſit un corps: Matheo l'en bannit,
Le chaſſe encor: autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable ſortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille:
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant,
Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un Manant qui chaſſoit les Eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſperer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe: Il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pêcheur, qui ſans ſavoir comment,
Sans dons du Ciel, par hazard ſeulement,
De quelque corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire: on le force, on l'améne,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet; il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Notre Démon & ſon conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.

Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & méne à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait; de quoi l'Eſprit immonde
Un peu ſurpris, au Manant demanda:
Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: C'eſt Madame Honeſta
Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des Enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du Mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'Hymen fait de ſa confrairie;
J'ai par moi-même examiné le cas.

Non

Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne :
Elle eut jadis un plus heureux deſtin :
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre Couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle
Dans les Enfers, encore en change-t-on ;
L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétens-je inférer ?
Premiérement, je ne ſais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon.
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Votre aſcendant à l'Hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut,
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

FIN.

EPITAPHE
DE M.r DE LA FONTAINE.

Faite par lui-même.

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds avec ſon revenu,
Croyant tréſor choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon temps, bien ſut le diſpenſer:
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir, & l'autre à ne (1) rien faire.

(1) *Et ſes charmans Ecrits que tout le monde admire*
Et dont la gloire durera
Autant que des BOURBONS *le floriſſant Empire*,
Qui croira
Que La Fontaine *les oublie?*
Sans doute il s'en ſouvient bien;
Mais ſa modeſtie
Les comptoit pour rien.

AVIS DU LIBRAIRE.

JE prens la liberté de joindre à ces Vers qui me ſont tombés entre les mains, une Fable qui m'a été recommandée par un ſavant Abbé, comme aſſez digne de voir le jour. *L'on n'y trouvera pas,* m'a-t-il dit, *les agrémens qui couloient ſi naturellement de la plume de La Fontaine, qu'on diroit qu'il ne s'en appercevoit point lui-même. Mais, ſi je ne me trompe, elle ſera pourtant reçûe du Public avec indulgence, par le ſtyle ſimple dont elle eſt contée; & ſur tout à cauſe du ſens moral qu'elle contient, lequel intéreſſe & intéreſſera toujours les Hommes, jeunes, vieux, de moyen âge, de différent ſexe, de quelque rang, & de quelque condition qu'ils ſoient.*

FABLE.

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles.

SUr le midi, dans le (1) temps
Qu'aux Moucherons chassent les Hirondelles,
Un Villageois chassoit aux Sauterelles,
Qui, sautant & voletant dans ses champs,
Les tondoient à belles dents.
Il les prend, il (2) les empale,
Résolu de tout tuer.
Lors sous la main lui tombe une Cigale ;
Et tout prêt à l'écraser,
D'un ton dolent la Cigale s'écrie :
Considerez, bon-homme, je vous prie,
Que je n'ai, de ma vie,
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos bois.
Pourquoi te trouvois-tu, reprit le Villageois,
En si mauvaise compagnie? (3)

(1) C'est-à-dire en Eté, que les Hirondelles volant de tous côtés, happent Mouches & Moucherons, pour elles & pour leurs petits.

(2) Pour en régaler la Volaille de sa basse-cour.

(3) Quelques personnes trouvent à propos que je me déclare l'auteur de cette petite piéce de vers, pour empêcher qu'un Editeur insensé ne s'avisât un jour de la donner à La Fontaine. Je déclare donc, par déférence pour ces Messieurs, que c'est moi qui ai mis en vers cette Fable, dont Esope est l'Inventeur.

COSTE.

TABLE DES FABLES CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIÉME.

LIVRE HUITIÉME.

LIVRE NEUVIÉME.

LIVRE DIXIEME.

LIVRE

LIVRE ONZIÉME.

LIVRE DOUZIÉME.

* *Qui dans* La Fontaine *racontent plusieurs choses qu'*Ovide *ne leur a point fait dire, & d'autres qu'Ovide n'a point dites lui-même*.

Fin de la Table des Fables.

Extrait du Privilége de 1720.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé MICHEL-ESTIENNE DAVID, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de Scaron, tant en prose qu'en vers ; l'Histoire universelle du feu Sieur Evêque de Meaux, avec la continuation ; les Oeuvres de Pierre & Thomas Corneille ; la Géographie du Sieur Robe avec les cartes ; les Oeuvres du Sieur de Veneroni ; les Oeuvres du Pere Malebranche ; le Nouveau Testament du Pere Amelote, Prêtre de l'Oratoire ; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur ; les Oeuvres du Sieur Racine ; Journal des Audiences ; Oeuvres de Moliere avec sa vie ; Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers, par le Sieur de la Quintinie ; Oeuvres de Moriceau ; Histoire de Dom Quichotte, avec la suite de Avellaneda ; Oeuvres du Sieur de Saint Evremont ; Oeuvres de Madame de Villedieu ; les Contes des Fées par Madame Daunoy ; Fables mises en vers par le Sieur de la Fontaine ; Loix civiles par Domat ; Histoire de la Bible par Royaumont ; l'Histoire de l'Empire par le Sieur Heiss.* A CES CAUSES, voulant traiter

favorablement ledit Exposant, &c. Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, & de les vendre, faire vendre & debiter partout notre Royaume pendant le temps de *vingt* années, à compter du jour de la datte desdites Presentes, &c. Donné à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent vingt, & de notre regne le cinquiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, FOUQUET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé MICHEL-ESTIENNE DAVID, Libraire à Paris, Adj[illegible] en Charge de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu[illegible] souhaiteroit continuer à faire réimprimer [illegible]er au Public, *les Oeuvres du Sieur Scaron*, [illegible] *qu'en vers ; Discours sur l'Histoire universelle* [illegible] *Sieur Bossuet, Evêque de Meaux, avec la conti*[illegible]*tion ; la Géographie du Sieur Robe, avec les cartes ; les Oeuvres du Sieur de Veneroni ; les Oeuvres du Pere Malebranche, Prêtre de l'Oratoire ; le Nouveau Testament du Pere Amelote, Prêtre de l'Oratoire, & les*

Epîtres & Evangiles de toute l'année, avec l'Ordinaire de la Messe ; les Caractéres de Théophraste du Sieur de la Bruyere, avec la suite ; Histoire de la Bible de Royaumont ; les Oeuvres du Sieur Abbé de Choisy, de notre Académie Françoise ; les Réfléxions sur la misericorde de Dieu, par feu notre très-chere cousine la Duchesse de la Valiere ; les Loix Civiles, par le Sieur Domat ; les Oeuvres du Sieur Corneille ; les Oeuvres du Sieur Moliere ; les Oeuvres du Sieur Racine ; les Fables de la Fontaine ; l'Histoire de Dom Quichotte, avec la suite de Avellaneda ; Oeuvres de Moriceau ; Oeuvres de Saint Evremond ; Oeuvres de Madame de Villedieu ; Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers, par le Sieur de la Quintinie ; Histoire de l'Empire, par le Sieur Heiss ; Contes de Fées, par Madame Daunoy ; le Ménage des champs & de la ville, ou nouveau cuisinier ou jardinier François, par Liger ; Pratique de la Perfection Chrétienne de Rodriguez, par le Sieur Abbé Regnier Desmarais ; les Homelies & Discours sur la vie Ecclesiastique, par le Sieur Abbé Lambert ; les Prônes de Joly ; les Oeuvres du Sieur Thiers ; Biblia sacra vulgatæ editionis, cum notis chronologicis, historicis & geographicis illustrata unà cum sacra chronologia, atque geographia, Vitré, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de continuation de privilége sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tels vo-

lumes, forme, maniére & grandeur, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modéle ſous notre contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le temps de *dix* années conſécutives, à compter du jour de l'expiration deſdits précédens Priviléges. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cent

vingt-cinq, & qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis, dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le trente-uniéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil ſept cent trente trois, & de notre regne le dix-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale

des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 647. Folio 653. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le huit Janvier 1734.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

A PARIS. De l'Imprimerie de PRAULT pere, Quai de Gêvres, au Paradis. 1746.

